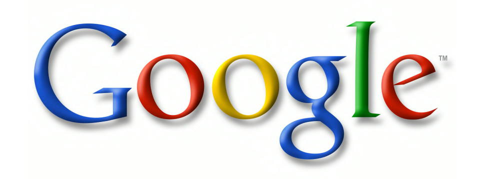
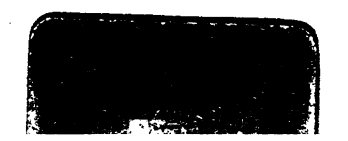




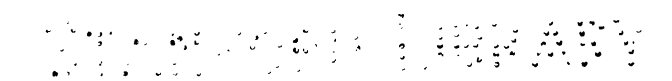


MÉMOIRES

DE LA COMTESSE EDLING

(née Stourdza)

DEMOISELLE D'HONNEUR DE SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE ÉLISABETH ALEXÉEVNA.



MOSCOU.



Imprimerie du S-t Synode.
1888.

PRÉFACE.

Ces mémoires se recommandent au lecteur français moins par leur valeur littéraire que par l'intérêt qui s'attache à l'individualité de l'auteur.

La comtesse Edling était à portée de connaître les ressors secrets de la politique de son temps; c'était une des personnes les plus distinguées du règne mémorable de l'Empereur Alexandre Premier, de ce prince, qui, en 1815, a sauvé la France de la rapacité de ses voisins désireux de la morceler, et dont le nom y est devenu si populaire que sa mort fut un deuil général pour les Français.

La comtesse Edling fut l'amie et presque l'Égérie de son compatriote le comte Capodistrias, ministre des affaires étrangères de Russie, qui ne quitta son poste qu'au moment où les sympathies étrangères à la France ont pris le dessus dans la diplomatie russe.

P. B.

Avant de commencer le récit des évènemens qui tiennent à l'histoire du temps, je dois compte au lecteur de ma propre histoire. C'est par elle qu'il pourra juger de mon caractère, de mes sentimens, et de la confiance qu'il doit accorder à ces mémoires. Les détails qui concernent ma famille ne manqueront pas d'un certain intérêt: celui d'une destinée marquée par de profondes douleurs. Ma mère était de la famille Mourousi, connue dans le Levant par son influence sur la Porte Ottomane et par la supériorité de ses talens. Mon grand-père, étant hospodar de

Moldavie, accorda la main de sa fille aînée à mon père, dont la naissance et la fortune satisfaisaient également son ambition. Je naquis à Constantinople, et ce fut cinq ans après que mes parens prirent la résolution d'abandonner leur pays et d'aller s'établir en Russie. La paix de Yassi venait d'être conclue; mon grand-père était mort [1]. Les invitations des ministres et des généraux de Catherine II, et quelques nuages élevés entre ma mère et son frère aîné, décidèrent mes parens à une expatriation, dont ils se repentirent souvent dans la suite. Leur immense fortune, restée en des mains étrangères, fut bientôt dilapidée. Le chagrin s'empara de l'âme de mon père, dont le tempérament était naturellement mélancolique. Obligé d'entreprendre de longs et pénibles voyages pour sauver les dé-

[1] Par conséquent, au commencement de l'année 1792. Édit.

bris de sa fortune, et ne pouvant pas, par des motifs d'économie, laisser sa nombreuse famille à Pétersbourg, il acheta dans une province éloignée un joli château, qui servit de retraite aux émigrés.

C'est là que ma mère alla s'établir avec ses cinq enfans. Son esprit aussi vif qu'énergique y prit un nouvel essor. Elle l'orna par des connaissances plus étendues, et son temps fut partagé entre la lecture, l'éducation de ses enfans et les nobles travaux de l'agriculture. Des jardins charmants s'élevèrent autour de nous. Elle fit produire à la terre les plantes de différens climats, et les villages environnants bénirent ma mère et éprouvèrent un bien-être qui leur était inconnu. Des maîtres fixés dans la maison empêchaient que notre éducation ne se ressentît de l'éloignement des villes, et leur société animait en même temps les longues soirées d'hiver. Ce genre de vie aussi sérieux que régulier développait les facultés de notre esprit; mais la

solitude et le spectacle imposant d'une nature septentrionale donnaient à nos caractères une exaltation sombre et passionnée, qui formait un singulier contraste avec la souplesse et la vivacité que notre organisation méridionale conservait encore.

La révolution de France occupait alors tous les esprits. Nous entendions débattre du matin au soir les plus hautes questions, et ces conversations intéressantes, jointes à la lecture de l'histoire ancienne, nous montraient le monde sous des couleurs aussi brillantes qu'illusoires. Il est peu de situations de la vie dont mon imagination ne se soit occupée à cette époque avec tout l'enthousiasme de la jeunesse et de la poésie. Tantôt martyr da la liberté, je mourais sur l'échafaud avec le courage de Porcie; tantôt, attachée à une famille royale malheureuse, je partageais les périls de sa destinée. Quelquefois, adorée par un époux charmant, modèle moi-même de toutes les vertus, je coulais des jours filés

d'or et de soie au milieu d'une famille nombreuse. Quelquefois aussi, trouvant avec Montaigne que la mélancolie est friande, je me portais au tombeau dans la fleur de l'âge, suivie des regrets d'une fidèle amie; ou bien je m'enfermais pour le reste de mes jours dans un couvent pittoresque, baigné par les vagues écumantes de la mer, dont le murmure harmonieux charmait ma solitude. Loin de nourrir ces écarts d'imagination, on me forçait de les renfermer en moi-même par la sévérité avec laquelle nous étions élevés. Cette contrainte, au lieu de modérer notre sensibilité, lui donna plus de force et d'énergie, et le peu d'attention qu'on mit à suivre le mouvement intérieur de nos âmes eut une grande influence sur notre avenir.

Mon père, profondément religieux, nous inspira de bonne heure du respect pour la religion; mais la lecture de plusieurs ouvrages philosophiques avait ébranlé

notre foi. Nous doutions malgré nous, et nous ne revînmes à une croyance humble et parfaite que lorsque la raison vint à dissiper les nuages qui offusquaient notre esprit. La lecture des oeuvres de Klopstock contribua aussi beaucoup à nous rapprocher de Dieu. Ce second David, dont le génie n'est que le sentiment le plus parfait de la divinité, nous faisait pénétrer, ma soeur aînée et moi, dans les mystères de la rédemption, de la mort et de l'immortalité; tandis que le plus âgé de mes frères, brûlant de l'amour de la gloire, ne rêvait que les armes et ne soupirait qu'après le moment où il pourrait prendre part à une bataille. Ma mère, née elle-même pour de grandes choses, flattait ses dispositions sans en prévoir les funestes suites.

Ce fut dans l'année 1801 que nous quittâmes le paisible château où nous avions passé huit années consécutives, pour aller nous établir à Pétersbourg. Un nou-

veau siècle et un nouveau règne avaient commencé à la fois. Celui de Paul I-er, sombre et funeste pour la Russie, venait de finir par la plus terrible catastrophe. Les honnêtes gens, tout en déplorant le crime, sentaient leurs coeurs s'ouvrir à la joie et à l'espérance. Chacun s'empressait de sortir de l'isolement forcé dans lequel on avait vécu; on ne demandait qu'à oublier le passé, pour saluer avec transport une nouvelle ère. Elle ne trompa point l'attente de la nation russe. Alexandre était monté sur le trône pour le bonheur de la Russie, comme pour celui de l'humanité.

C'est à cette époque que mes parens se décidèrent à rentrer dans le monde. Ils désiraient nous le faire connaître, y achever notre éducation, et placer en même temps mon frère aîné au service militaire. Nous avions été trop longtemps éloignés de la capitale pour y conserver des relations agréables. Pétersbourg, d'ailleurs, est une véritable lanterne magique dont les tab-

leaux se renouvellent sans cesse. Il fallait faire de nouvelles connaissances. On ne fut pas heureux dans le choix, et notre cercle assez nombreux n'était ni intéressant ni aimable. Nous n'osions pas avouer l'ennui qu'il nous inspirait; mais notre humeur perçait souvent malgré nous, et nous étions grondés pour notre sauvagerie, qui ne prouvait que notre bon goût. Aussi ce fut avec des transports de joie que nous partîmes au bout de deux ans, pour aller passer quatre mois au château de S.

J'entrais dans ma 17-me année, et ce fut l'époque mémorable où j'appris à connaître le néant de la vie. Nous nous préparions déjà à revenir à Pétersbourg, après un été aussi rapide que délicieux, lorsque ma soeur tomba subitement malade et nous fut enlevée après trois semaines de souffrances, de soins et d'angoisses. Cette mort fut un coup de foudre pour toute la famille. Chacun de nous semblait pressentir, sans se l'avouer, que ce malheur en

annonçait d'autres encore. Ma soeur, douée de toutes les grâces et de tous les talens, n'avait jamais pris aucun intérêt à la vie. Elle semblait savoir qu'elle n'y était que pour un moment, et souvent on lui entendit dire: J'espère mourir la première de ma famille! Ce voeu fut exaucé et lui épargna de cruelles douleurs.

Une mélancolie profonde s'empara de mon coeur. J'avais perdu l'amie de mon enfance, la compagne de ma vie. Mon frère aîné était absorbé par les devoirs de son état. Celui qui me suivait et ma soeur cadette étaient alors trop jeunes pour remplir le vide que la mort avait laissé autour de moi. Ma mère, en proie à une douleur aride et passionnée, réclamait tous mes soins. Je les partageais entre elle et mon père, qui, plus résigné, quoique profondément malheureux, s'oubliait lui-même pour ne s'occuper que d'une épouse adorée. Je sentais déjà à cette époque que les regrets de ma mère avaient quelque

chose d'effrayant pour l'avenir. Elle s'imaginait qu'elle ne supporterait pas un nouveau malheur, et son caractère, exalté par de continuelles souffrances, se roîdissait sans cesse contre la vie. J'avais abandonné toutes mes occupations, mes journées entières lui étaient consacrées, et je ne jouissais de quelques moments de liberté et de solitude que pendant la nuit. Mon âme, affaissée par la douleur et la fatigue, se reposait alors dans de tristes rêveries dont j'ai conservé quelques traces sur le papier. Cependant une certaine douceur se mêlait à ma tristesse; car je souffrais avec résignation, et l'espérance ne m'avait point abandonnée.

Mon frère avait passé dans les husards de la garde. Sa conduite, sa figure, l'étendue de ses connaissances et la noblesse de son caractère le faisaient distinguer par ses chefs. Mais ses succès ne le rendaient point heureux. Une soif ardente de gloire, une sensibilité remplie d'irritation empoisonnaient son existence et lui fai-

saient mépriser la vie et la société. Le duc Louis de Wurtemberg, chef du régiment et oncle de l'Empereur, le choisit pour son aide-de-camp et lui proposa de l'accompagner dans un voyage qu'il devait faire en Allemagne pour la santé de la duchesse. Nous pensâmes que c'était pour mon frère une occasion favorable de voyager et que le duc en cas de guerre ne manquerait point de revenir à son poste. D'ailleurs tout annonçait la paix, et mon frère, vaincu par les conseils de ses amis, accepta.

Au moment de son départ, ma soeur était dangereusement malade; l'inquiètude qu'elle nous donnait détournait notre attention. Cependant je me rappelle qu'entraînée par un mouvement irrésistible, je quittai son chevet pour courir après mon frère. Je l'embrassai encore au bas de l'escalier avec un serrement de coeur inexprimable, et je suivis des yeux, le plus longtemps possible, son panache blanc qui disparut enfin derrière une maison. Alors je rentrai

dans la chambre de la malade avec une angoisse que je n'ai jamais éprouvée depuis. Je ne devais plus le revoir! Mon père qui était absent, trouva à son retour ma soeur rétablie et des lettres de mon frère qui contribuèrent à nous rassurer.

Cependant l'horizon politique commençait à s'obscurcir. L'Empereur, entouré de jeunes gens sans talens et sans expérience, semblait impatient de se faire connaître à l'Europe. Monsieur de Novossiltzoff fut envoyé pour concilier les intérêts du continent. Mais avant d'arriver à sa destination, il rompit la glace par une note très-énergique qui surprit tout le monde. J'étais alors trop jeune et vivais dans une trop grande retraite, pour pouvoir apprécier les motifs qui amenèrent cette déclaration [2]).

[2]) Le principal motif était certainement la dépêche de Talleyrand (publiée chez Bignon et connue en Russie seulement par quelques lignes citées dans l'Histoire de 1812 de m-r Bogdanowitch, 5-me remarque du chapitre XII, t. I-er), dans la quelle Napoléon, furieux

La connaissance que j'ai acquise dans la suite du caractère et des talens de m-r de Novossiltzoff et de son ami le prince Czartoryski, m'autorise à croire qu'elle ne fut pas dictée par un jugement supérieur. L'un et l'autre jouissaient alors d'une réputation brillante qui s'est soutenue pendant des années. L'un et l'autre sont un exemple frappant du peu de foi qu'on doit ajouter à l'opinion publique. Un air capable et réfléchi, un silence important, quelques phrases à la mode, appuyées d'un pompeux étalage de libéralisme, suffirent pour éblouir le vulgaire, toujours prêt à admirer ce qu'il ne comprend pas. L'Empereur les aimait, parce qu'il avaient été auprès de

du deuil qui avait été imposé à la cour de Russie, sur l'instance de l'impératrice Marie Féodorowna, à l'occasion de l'assassinat du duc d'Enghien, fait effrontément sousentendre la participation de l'Empereur Alexandre dans la catastrophe de Mars 1801. C'est pour le roi de Sardaigne, pour la cause d'un Bourbon, que nous avons commencé une lutte qui a rapporté à la Russie tant de sacrifices. Édit.

lui dans sa jeunesse, et par une certaine conformité de principes et d'idées auxquels il s'était attaché avec toute l'ardeur d'une âme jeune et passionnée. Mais je ne veux point anticiper sur l'histoire des évènemens, et je reviens à celle de ma famille.

Mon frère qui voyait la guerre prête à éclater et son chef très peu disposé à y prendre part, lui demanda la permission de rejoindre son régiment. Il ne l'obtint qu'après plusieurs semaines d'instances, de combats et d'angoisses. La crainte de manquer à son devoir et de perdre une occasion si favorable de se distinguer avait fait passer à mon frère les plus cruels momens; on s'en apercevait au désordre de ses lettres. Ce chagrin devint du désespoir lorsqu'il apprit en route que la bataille d'Austerlitz avait eu lieu, que l'armée russe se retirait et semblait ne plus devoir prendre part à la guerre. Il se rendit à Berlin où se trouvaient le grand-duc Constantin et beaucoup de Russes. Il y fut bien accueilli. Des fêtes

continuelles se succédaient à la cour; mon pauvre frère, la mort dans le coeur, était obligé d'y assister, et cette dissipation forcée augmentait encore sa mélancolie. Ses lettres nous auraient vivement alarmés, si nous n'avions cru que son prochain retour et une nouvelle campagne le consoleraient facilement. Cependant une inquiètude secrète agitait ma mère, et je me rappelle que le jour même où nous devions apprendre le plus grand des malheurs, elle se leva de son lit profondément affectée d'un songe qui l'avait troublée toute la nuit. Nous attendions mon frère d'un instant à l'autre, et son retour aurait été le premier moment de félicité dont ma famille aurait joui depuis la mort de ma soeur. Un courrier de Berlin détruisit cette espérance et nous frappa d'un coup mortel. Mon malheureux frère s'était brûlé la cervelle dans le parc de Berlin, ne laissant après lui que quelques lignes, par lesquelles il demandait pardon au Ciel et

à ses parens d'un crime involontaire qui seul pouvait sauver son honneur. Tremblante, hors de moi en apprenant cette affreuse nouvelle, je recueillis mes forces pour l'annoncer à mes infortunés parens, en leur dérobant une partie de leur malheur (j'attribuai sa mort à une fièvre maligne) pensant qu'ils ne supporteraient pas la vérité. Comment peindre en effet l'excès de notre douleur et les scènes déchirantes qui se succédaient dans cette maison de deuil! Ma mère poussait des cris aigus qui semblaient devoir être suivis d'un silence éternel. Mon pauvre père, succombant enfin sous le poids de ses malheurs, s'était laissé tomber sur le parquet qu'il arrosait de ses larmes. J'étais leur unique soutien et je m'oubliais moi-même pour ne songer qu'à eux. Ah! celui qui a passé par de semblables épreuves ne tient plus à la vie, et son bonheur n'est que le sentiment du repos. Combien de fois depuis, au milieu des scènes variées qui ont agité

mon existence, une pensée rapide, douloureuse comme une flèche perçante, venait me frapper dans le tourbillon des fêtes et me rendait à de tristes souvenirs. Ma mère, en proie à des convulsions effrayantes, fut pendant 24 heures dans une agonie qui nous l'aurait enlevée, si Dieu n'avait voulu la conserver pour de nouvelles épreuves. J'avais réussi à lui cacher la vérité; mais mon père devait boire le calice jusqu'à la lie. Il allait puiser des consolations auprès d'un vénérable ecclésiastique, l'archevèque Eugène, âgé de 80 ans, qui vivait dans la retraite. Le saint vieillard crut nécessaire d'éclairer mon père sur la mort de son fils, et il s'acquitta de ce pénible devoir. Mon coeur en murmura, mais ma raison et ma conscience l'approuvèrent: je sentis qu'un père de famille ne devait point rester dans une illusion qui pouvait influer sur l'éducation de ses autres enfans. La religion de mon père le soutint dans ce terrible moment. Il baisa

la main qui s'appesantissait sur lui, et résigna avec courage aux regrets qui d vaient empoisonner le reste de ses jou Je cherchai à les adoucir en recevant s larmes et les épanchements secrets d'u douleur dont ma mère devait ignor l'étendue.

Ma vie n'était plus qu'un tissu d'i quiétudes, de soins et de peines. I crainte de voir ma mère instruite du fat mystère ne me laissait pas un moment (repos. Un découragement profond s'empa de mon esprit; je dépérissais à vue d'oe et mes parens alarmés cherchèrent à n procurer une distraction nécessaire, en n faisant donner une place à la cour. Cet distinction me força de rentrer dans monde. Privée d'un guide qui pût m' servir d'introducteur, appartenant à u famille étrangère, j'étais à l'âge de di neuf ans abandonnée à mes propres fo ces. Je sentis que n'ayant ni protection, r richesses, ni une figure remarquable, j

ne devais pas sortir de la sphère modeste de l'observation. Mon âme d'ailleurs était trop affaissée pour en rechercher une autre. Je ne quittai point la maison paternelle, et mon service se bornait à paraître à la cour une ou deux fois la semaine.

Cependant ma mère, qui ne se sentait pas la force de me présenter dans le monde, avait repris assez de calme pour s'intéresser à ce qui s'y passait et pour rendre notre maison moins triste. Nous jouissions du développement et des progrès de mon frère et de ma soeur. Les compagnons de leurs jeux se réunissaient autour de nous, et leur innocente gaiété nous arrachait souvent à nos souvenirs. La tendresse que je portais à mon frère, dont j'étais l'aînée de cinq ans, avait quelque chose de maternel et formait un des grands intérêts de ma vie. Cet intérêt datait du moment de sa naissance, lorsque, penchée sur le berceau du nouveau-né qu'on nous avait permis de voir, je le considérai longtemps

avec un sentiment que je n'aurais pu déf
nir alors, mais qui n'a jamais éprou
aucune altération depuis. La même nou
rice nous avait allaités. Cette excellen
femme était encore auprès de nous, et so
attachement, ses tendres soins, ses saint
prières ont certainement exercé une gra
de influence sur nos destinées.

A cette époque je sentais avec doule
que ma famille était restée étrangère da
sa nouvelle patrie, et qu'aucune mai
protectrice ne faciliterait à mon frère
à ma soeur leur entrée dans le mond
si je ne cherchais à y acquérir quelque
amis. Je n'avais pour réussir qu'un ta
assez sûr, qui m'a toujours fait devine
les convenances de la société dans tous le
pays. Cette qualité était accompagnée d
franchise, de bienveillance et de beaucou
de naturel. Je ne me mettais jamais e
avant; mais j'attirais souvent l'attention pa
un mot, un geste, un regard placé à pro
pos, et je laissais à l'observateur le mérit

de m'avoir appréciée. Voilà tout l'art dont je me suis servie à mon début dans le monde pour ceux dont j'ambitionnais l'estime ou l'amitié. Les fats et les méchans n'obtenaient jamais mon attention; j'évitais leur connaissance, et je m'en suis toujours bien trouvée. Je commençai par obtenir l'affection de la vieille comtesse Lieven, gouvernante de la maison impériale. Cette femme, d'un jugement exquis, d'une austérité de moeurs et d'opinions, avait su maîtriser la faveur pendant plus de 40 ans [3]). Je cultivai sa connaissance avec désintéressement, parce qu'elle me plaisait et qu'on pouvait causer chez elle de toutes choses. J'appris bientôt qu'elle avait fait ma réputation dans le cercle de l'Impératrice-mère. Toutes les grandes-duchesses me traitèrent avec distinction, ce qui

[3]) Le comte Simon Woronzow (ambassadeur en Angleterre) désirait que les généraux-aides-de-camp de l'Empereur Alexandre eussent les qualités morales de cette excellente femme. Édit.

me releva un peu aux yeux de la foul
des courtisans.

Je n'en étais pas moins isolée pour cela
et je cherchai à pouvoir paraître aux fê
tes de la cour avec quelque femme qu
me servît d'appui. Je connaissais depui
mon enfance l'amiral Tchitchagoff, car sou
le règne orageux de Paul il avait ét
exilé dans notre province, et ses terre
touchaient aux nôtres. Je me liai ave
sa femme dont la réputation était parfaite
L'extrême passion qu'elle inspirait à so
mari, une santé délicate, une tournur
originale la rendaient intéressante. M-
Tchitchagoff était un homme d'un espri
remarquable. L'Empereur le distinguai
beaucoup et cherchait en vain à se l'atta
cher. Admirateur passionné de la révolu
tion française et de Napoléon, m-r Tchi
tchagoff affectait le plus grand mépris pou
son pays et ses compatriotes. Il ne faisai
pas même grâce aux Anglais en faveu
de sa femme qui était Anglaise et don

les opinions étaient toujours en contradiction avec les siennes. Convaincu de la supériorité de ses talens, il se livrait à toute la bizarrerie d'un caractère aussi impétueux qu'inconséquent. Ses saillies étaient citées; on les craignait, et peu de personnes avaient le courage de vivre dans son intimité. Obligé par sa place (il était ministre de la marine) de voir du monde, il donnait à souper deux fois la semaine, et l'on y rencontrait beaucoup d'étrangers.

C'est là que j'appris à connaître le comte de Maistre et son frère. Leur conversation brillante et solide à la fois avait captivé m-r Tchitchagoff; mais l'aîné, dont les ouvrages ont fait époque, joignait à tous les trésors de la science et du talent une sensibilité exquise qu'il portait dans les plus simples relations de la vie. Inflexible, souvent même intraitable dans ses opinions, il était toujours indulgent et affectueux dans ses rapports personnels avec

les individus. Admirateur passionné des femmes, il recherchait leur société et leur suffrage. L'amitié qu'il me témoigna me fut aussi agréable qu'utile; car le comte de Maistre marquait dans la société, et le plaisir qu'il trouvait dans ma conversation suffisait pour fixer l'opinion à mon égard. Nous nous entendions sur tout excepté sur la religion catholique dont il était le plus zélé défenseur. Intimement lié avec les Jésuites, il avait conçu l'espoir de voir un jour l'église russe réunie à la leur, et il travaillait de toutes ses forces à les seconder dans ce hardi projet. Dévouée par conviction à la religion de mon pays, j'écoutais tout ce que le comte de Maistre me disait là-dessus, sans le contredire et sans m'en alarmer.

Cependant les Jésuites étaient parvenus à s'emparer de l'éducation des hautes classes de la société, et s'étaient procuré par là de puissants protecteurs. Des femmes de la première qualité affichaien

hautement leur penchant pour la religion catholique et soupiraient après un directeur de conscience Jésuite. Le clergé russe, vivant dans la retraite et la pauvreté, ne pouvait avoir aucune influence sur une noblesse élevée à la française, ne puisant ses idées religieuses que dans les livres aprouvés par la compagnie de Jésus. J'ai souvent réfléchi depuis à cet ordre célèbre, dont on doit admirer les talens et les vertus; mais tout en accordant à plusieurs de ses membres l'estime et le respect qui leur est dû, on ne peut s'empêcher de reconnaître que la base de leur système était ce principe dangereux, qui est aussi celui des révolutionnaires, que le but sanctifie les moyens. L'importance que les Jésuites mettaient à s'établir à Pétersbourg les poussa à s'emparer par l'intrigue de l'administration de l'église catholique, qui avait été bâtie aux frais de la communauté. Ils spéculèrent ensuite avec ses revenus sans jamais consulter personne, et lais-

sèrent en partant des dettes considérable:
Les Jésuites avaient des terres immense
que le gouvernement leur avait rendu lor
du premier partage de la Pologne. Cathe
rine II avait espéré par ce moyen répandr
la civilisation et les lumières dans ce
contrées sauvages; mais je puis certifie
avec connaissance de cause (puisque nc
terres touchaient aux leurs) que leur
vassaux étaient peut-être encore plu
pauvres et plus malheureux que ceux d
leurs voisins. Tandis que les Jésuites s
donnaient une peine infinie dans la cap:
tale pour convertir quelques courtisan
une population de 35 mille serfs, entière
ment dépendante de leurs volontés, gé
missait dans l'ignorance et dans le plu
triste abandon. Je ne me permettrai aucun
réfléxion sur ce fait; il est certain, et j'e
abandonne le jugement à l'équité de ceu
qui me liront.

Ce fut aussi dans la maison de m-
Tchitchagoff que j'appris à connaître plu

particulièrement le duc de Vicence, alors ambassadeur de Napoléon. Cet homme avait de la noblesse dans les manières et une générosité naturelle qui le portait à ménager les victimes de la révolution. Combien de fois ne l'ai-je pas vu causer familièrement avec les plus ardens antagonistes de son maître! Chargé d'étudier les ressources et le caractère des Russes, celui de l'Empereur, je doute que ses observations aient contribué à éclairer Napoléon. Doué d'une forte dose de présomption et de légèreté, il jugea la nation russe d'après le salons de la capitale, et l'administration de l'Empire par les saillies de m-r le ministre de la marine, qui se plaisait à répandre en sa présence les torrens de sa mauvaise humeur. Les esprits d'une trempe médiocre s'arrètent volontiers à la superficie des choses. M-r de Caulaincourt ne voyait dans l'Empereur Alexandre qu'un homme aimable, sans soupçonner la force de volonté dont

il était susceptible, et la finesse extraordi
naire de son esprit. Les Russes ne se pré
sentaient à ses yeux que comme un peupl
machine, et il ignorait que l'orgueil natic
nal et l'attachement à la religion de leur
pères en font un peuple de héros. M-r l
duc de Vicence, occupé de ses amours, d
ses chevaux, de sa fortune, ne chercha
point la vérité. Fort bien traité par l'Em
pereur, mais très mal vu dans les salon
de Pétersbourg dont plusieurs lui restè
rent fermés, il supporta ces dégoûts d
bonne grâce et n'en fut que plus recon
naissant des bontés de l'Empereur. O
avait cru pendant longtemps que m-r d
Caulaincourt avait pris part à l'assassina
de m-r le duc d'Enghien; mais le généra
Savary, son prédecesseur, s'était empress
de le justifier, en se chargeant très fro
dement de tout le blâme. Cette justifica
tion m'a été confirmée dans la suite pa
le vice-roi d'Italie, qui m'a assuré avo
vu Caulaincourt tomber évanoui dans l'ant

chambre de Napoléon, en apprenant la mort du duc d'Enghien.

Quoique l'Empereur Alexandre ne m'eût encore témoigné aucune attention à cette époque, je lui portais un attachement rempli d'exaltation patriotique: ce sentiment m'avait été inspiré par ma mère, qui, faite pour vivre dans un autre siècle, voyait en lui l'Oint du Seigneur et le Père de la patrie. La paix de Tilsit et les dangers attachés à l'alliance de Napoléon nous pénétraient de douleur, et tout en blâmant quelquefois le gouvernement, j'éprouvais la plus vive indignation contre ceux qui censuraient avec amertume le caractère de l'Empereur. La nation russe est frondeuse de sa nature, et son orgueil était trop vivement blessé pour juger avec modération de la situation des affaires. Les salons de Pétersbourg retentissaient de plaintes, d'accusations injustes, de prétentions déplacées dont tout le poids retombait sur l'Empereur; car une des particu-

larités remarquables du règne d'Alexan-dre a été de voir les gens en place s disculpant toujours aux yeux du public pour faire retomber tous les torts sur l personne du Souverain. Mais ce prince dont le généreux caractère fera époqu dans les annales du coeur humain, comm dans les fastes de l'histoire, faisait sem blant d'ignorer ce qui se passait autou de lui, et se préparait en secret à sou tenir une lutte qu'il prévoyait devoir êtr prochaine et dont il connaissait tout l danger.

Avant d'arriver à cette époque si mé morable, je dois peindre l'Empereur te que je l'ai connu. Son portrait et celui d son siècle seront fidèles. Le vif intérê que j'ai toujours porté à tout ce qui ap partient à l'histoire, a gravé dans mo souvenir, non seulement ce que j'ai observ moi-même, mais encore tout ce que j'a entendu dire sur les temps qui venaient d s'écouler.

L'Empereur Alexandre, né avec le germe précieux des plus nobles vertus et des talens les plus distingués, sentit de bonne heure l'isolement et le vide que toute âme élevée doit éprouver au milieu d'une cour corrompue. Animé par une bienveillance aussi pure que généreuse et ne rencontrant autour de lui que dissimulation et intrigue, son coeur se ferma à la réalité, pour se nourrir en secret des chimères philosophiques de son siècle. Trop jeune et trop inexpérimenté pour pouvoir apprécier le génie extraordinaire de l'Impératrice Catherine, dont il était l'idole, son affection se trouvait partagée d'une manière pénible entre sa grande-mère et ses parens. Obligé de les ménager tour à tour et de concilier sans cesse des intérêts opposés, il apprit de bonne heure à dissimuler ses sentimens. Ne trouvant la vérité et du repos qu'auprès de m-r de la Harpe, son précepteur, il s'attacha à lui avec une affection qui ne s'est point démen-

tie dans la suite. M-r de la Harpe ne s
point développer son esprit, car il en ma
quait lui-même; mais il fortifia dans s(
élève l'horreur du mal qui lui était nat
relle, et ce respect profond pour la digni
de l'homme qu'il a conservé jusqu'à s(
dernier soupir.

Les dispositions bienveillantes du jeu
Alexandre se montraient en toutes chos(
Son frère, ses soeurs, ses maîtres, d
objets inanimés même, comme les jardi
de Tsarskoé-Sélo, recevaient des preuv
continuelles de sa sollicitude. Aussi s
nom était répété avec un égal attendr
sement au milieu de ce palais brillant
Catherine, comme dans la plus pauv
chaumière de son vaste Empire. La nati
russe, qui pendant 32 ans de ce règne
plus glorieux s'était identifiée avec ce
femme extraordinaire, partageait aussi s
affection pour Alexandre et semblait rat
cher toutes ses espérances à ce nom ché
Catherine était loin d'être une mère c

naturée, comme on a voulu nous la représenter; mais elle avait jugé son fils, elle prévoyait les fatales conséquences de son règne, et elle aurait désiré les prévenir en le faisant renoncer au trône et en laissant Alexandre à sa place. Les difficultés attachées à l'exécution de ce hardi projet ne pouvaient l'engager à y renoncer, et elle se hâta de marier son petit-fils, qui n'avait pas encore atteint sa dix-septième année.

Les ministres de Catherine avaient fixé son choix sur les princesses de la maison de Bade, et Élisabeth, accompagnée de sa soeur qui fut depuis reine de Suède, partit pour St. Pétersbourg. Belle comme Psyché, fière de ses attraits et des traditions historiques de son pays qu'elle aimait avec exaltation, la princesse frémissait à l'idée de devoir soumettre son avenir aux caprices d'un jeune barbare, dont le choix ne devait encore se fixer qu'après l'arrivée des deux soeurs à la cour de Catherine.

Lorsqu'on lui annonça qu'elle devait quit ter son pays et sa famille, elle se précipit vers la portière de la voiture dans laquell elle se trouvait, et tendant avec désespoi ses bras vers ses belles montagnes, ell leur dit un adieu déchirant, qui ému jusqu'à sa mère, naturellement froide e ambitieuse.

Élisabeth cependant n'était point in sensible aux séductions de la grandeu Son âme élevée était faite pour un trôn mais une imagination vive et brûlant une raison peu cultivée, une éducatio romanesque lui préparaient les peines q flétrirent son bonheur. Elle arriva e Russie pour charmer tous les coeurs. Cel d'Alexandre fut du nombre: il ne dema dait qu'à aimer; mais ses sentimens, s esprit, ses manières étaient celles d'u jeune homme de seize ans. Aussi s épouse, sérieuse et exaltée comme e l'était, ne pouvait voir en lui qu'un enfa importun. Catherine avait ordonné à n

de la Harpe de faire des lectures instructives aux jeunes époux. Alexandre, peu appliqué de sa nature, s'endormait profondément au lieu d'écouter, ou bien se livrait à mille folies avec les jeunes gens dont on l'avait imprudemment entouré. Cependant la chaleur et la beauté de son âme se montraient souvent dans des occasions extraordinaires. Le partage et la chute de la Pologne lui inspiraient une si violente indignation, qu'il ne pût dissimuler l'horreur qu'il en ressentait. Cette émotion laissa dans son esprit des traces profondes et eut une influence réelle sur son règne. Les projets de Catherine par rapport à la succession avaient transpiré. Il en repoussa l'idée avec la même indignation, et j'ai connu quelqu'un qui lui entendit prononcer ces paroles mémorables: «S'il était vrai qu'on voulût porter atteinte aux droits de mon père, je saurai me soustraire à cet acte d'injustice; je me sauverai avec ma femme en Amérique, nous y serons

libres et heureux, et l'on n'entendra plus parler de nous». Touchante explosion d'une âme jeune et pure, que ne promettiez-vous pas pour le bonheur de la Russie!

Catherine mourut sans avoir pu réaliser son projet, et Paul I-er monta sur un trône dont sa folie devait bientôt le précipiter. Une organisation dérangée peut seule excuser le règne de ce malheureux prince. Il fut marqué pour Alexandre par mille épreuves douloureuses. Sa mère si respectable et si respectée de la Russie entière, fut deux fois sur le point d'être enfermée à la forteresse, pour un simple caprice de son cruel époux. Deux fois l'intercession d'Alexandre empêcha cet éclat scandaleux. Paul I-er, qui gouvernait sa famille avec la même violence que son empire, manqua perdre la grande-duchesse Élisabeth; elle fut sauvée par son époux, dont la noble résistance étonna tellement Paul I-er qu'il en conclut que l'Empereur Alexandre serait un jour entiè-

rement gouverné par sa femme. Il communiqua même cette supposition, que l'avenir a si peu justifiée, à plusieurs personnes de sa cour, que cette nouvelle extravagance n'étonnait plus. Ces détails intérieurs n'étaient que des orages passagers, en comparaison des souffrances qui pesaient sur la nation entière; aussi lorsqu'un évènement, affreux en lui-même, vint changer ses destinées, un cri de joie se fit entendre d'un bout de la Russie à l'autre. On aurait tort d'accuser les Russes de cruauté dans cette occasion: tout ordre de choses hors de nature entraîne de semblables conséquences.

Mais si cette terrible catastrophe sauva l'Empire, elle fut pour celui qui devait se charger du fardeau de la couronne, une source intarissable de douleur et de regrets. A peine âgé de 24 ans, sans expérience, sans guide, Alexandre, se voyait entouré des meurtriers de son père, qui comptaient le gouverner à leur gré. Avec

une prudence au-dessus de son âge, i
sut les écarter du trône et raffermit peu
à-peu son autorité chancelante. Ce succè
ne le consolait point de la mort d'un père
Obligé de le cacher a tout ce qui l'entourait
il s'enfermait souvent dans le réduit l
plus caché de son appartement, et là
s'abandonnant à sa douleur, il poussait d
sourds gémissemens accompagnés de tor
rens de larmes. O combien ce simpl
récit que je tiens de lui-même doit attendri
sur la condition des souverains! Avid
d'épanchemens et d'affection, il se rapproch
de l'Impératrice; elle ne le comprit poin
Son coeur en fut froissé et se donna
m-me N., dont je parlerai avec plus d
détails dans la suite.

Je reviens à l'époque où j'ai vécu
qui devenait de plus en plus intéressan
pour moi. L'amiral Tchitchagoff, toujou
épris de la gloire de Napoléon, voulait
toute force se rapprocher de cet objet
son culte. Malgré les efforts du duc

Vicence et le désir de l'Empereur, il insista pour avoir sa démission et se prépara à se rendre à Paris. Sa femme plus raisonnable ne put le détourner de cette insigne folie; je les vis partir avec d'autant plus de peine que m-me Tchitchagoff ne cachait point les funestes pressentiments dont elle était accablée. Nous nous séparâmes en versant des larmes, et ce départ aurait laissé un grand vide dans notre société sans quelques acquisitions qui lui avaient procuré une nouvelle vie.

Mes parens donnaient deux dîners par semaine; j'en faisais les honneurs, et je voyais avec plaisir que nous étions parvenus à réunir dans notre maison plusieurs personnes aussi aimables que distinguées par leur caractère moral. Je ne m'arrêterai que sur deux noms également remarquables pour l'histoire et pour moi: le prince Ypsilanti et le comte Capodistrias. Ypsilanti était mon parent et du même âge que mon frère cadet. Présenté à la cour à l'âge

de 15 ans, l'Impératrice-mère avait promi à son père, hospodar de Valachie réfugi en Russie, de soigner son début dans l monde et de le protéger. Comblé des bonté de l'Empereur, ce jeune homme prévenai facilement en sa faveur par une figur romanesque et héroïque, un esprit vif, u excellent coeur. Mais la légèreté de so humeur, son peu d'application à l'étud nuisirent au développement des germe précieux qui lui avaient été donnés pa la nature. Je le voyais avec douleur en courir les jugemens sévères du monde, e quoique souvent forcée de le blâmer moi même, je conservai pour lui une amiti remplie d'indulgence qui l'attacha à mo comme à une soeur aînée. J'étais tro jeune alors pour obtenir une véritabl influence sur ses actions; mais je chercha toujours à le détourner des sociétés dan gereuses qu'il fréquentait, en l'entretenan des malheurs de sa famille et de l'avilis sement de la Grèce. L'espoir que la natio

grecque serait un jour rendue à la liberté nous apparaissait comme un songe flatteur.

Notre enthousiasme était partagé par le comte Capodistrias qui, plus âgé que nous, avait déjà cherché à réaliser ce magnifique rêve, en consacrant les plus belles années de sa jeunesse à la création de la république Ionienne, sa patrie, que la paix de Tilsit venait de détruire. Lorsqu'un trait de plume anéantit une espérance si chère, Capodistrias s'éloigna du lieu de la scène, et accepta, quoiqu'avec répugnance, la proposition que lui fit le cabinet de Russie d'entrer au service de l'Empereur. Il espérait y trouver de l'occupation et une existence tranquille; mais le chancelier Romanzoff, qui dirigeait le département des affaires étrangères, le laissa languir dans la gêne et l'oisiveté, tout en le comblant de caresses et de protestations. Cette situation si peu digne de lui était faite pour l'accabler d'ennui et de mélancolie. Jeté loin de sa famille

et de son pays, sans perspective poı l'avenir, privé des ressources que l(sciences et l'étude lui offraient dans belle Italie qui l'avait élevé, il ne trouva quelques distractions que dans notre soci té. Nous lui prodigâmes toutes les co: solations d'une affection bienveillante, il en garda le souvenir dans une époqı plus heureuse.

Le comte Capodistrias est un de c hommes dont la connaissance ferait époq dans la vie, sans même y rattacher ı intérêt historique. Sa belle figure marqu du sceau du génie peut servir d'étude ; peintre et au physionomiste; son esp clair, fécond et subtil s'empare av chaleur de tout ce dont il s'occupe donne à l'objet de ses méditations u forme grande et nouvelle. Mais semblal à l'artiste qui travaille pour la postéri ses créations absorbent ordinairement t(tes ses pensées, et le reste de la nature forme plus alors pour lui que le fond

tableau. Cette disposition peut quelquefois blesser ses amis; mais en y réfléchissant on doit la lui pardonner, parce qu'elle tient à la supériorité même de son esprit. Qui est-ce qui aurait osé accuser Michel-Ange d'insensibilité lorsqu'il traçait le plan de l'église de St. Pierre? D'ailleurs l'extrême bonté du comte Capodistrias, sa générosité, la douceur et la bienveillance de son caractère, compensent bien quelques légers défauts, qui disparurent même dans la suite, lorsque l'âge et l'expérience eurent amorti cet ardent désir d'une juste gloire qui absorbait alors toutes ses pensées.

Mon frère avait atteint sa dix-septième année; on le fit entrer dans le département des affaires étrangères. Le chancelier Romanzoff l'attacha à sa chancellerie, et ce fut sous les ordres de cet automate diplomatique qu'il commença sa carrière. Notre existence de famille, embellie par l'étude et l'amitié, aurait été des plus douces, si ma soeur, dont la beauté, les

talens et l'esprit se développaient tous i
jours davantage, n'avait été atteinte d'u
maladie compliquée et cruelle qui se prolo
gea pendant tout l'hiver. Un régime à
mode dans le temps, mais contraire à
constitution, avait dérangé ses nerfs d
son enfance. Une imagination brûlan
qui se développa tout-à-coup avec u
rapidité effrayante, vint augmenter le m
Tout était passion dans cette âme de fe
et la bienfaisance, et l'amitié, et la religic
La vie écrasait de son poids accabla
cette aimable créature, dont la pens
s'élançait toujours vers la Divinité, sa
pouvoir l'atteindre ni la comprendre. To
chante et cruelle énigme pour tout ce q
l'entourait, ma soeur me faisait éprouv
les plus vives angoisses. Vers le printem
une cure bien entendue lui rendit quelq
calme, mais il ne fut pas de longue dur

M-me Tchitchagoff venait de succomb
à Paris à la maladie chronique qu'e
y avait portée. Le comte Capodistri

excédé de sa situation, s'était décidé à accepter un poste subalterne à la mission de Vienne. Il nous quitta avec une émotion qui nous montrait l'attachement qu'il nous avait voué. Son absence laissa un vide réel dans notre intérieur. Plusieurs personnes de notre société quittèrent aussi Pétersbourg. J'étais triste, et me sentant isolée, je me liai avec la comtesse Golovine, dont les grâces, l'élégance et les talens rendaient sa maison agréable. Son amie de coeur était la princesse de Tarente, autrefois dame du palais de Marie-Antoinette. Cette singulière femme avait quelque chose de repoussant dans l'extérieur et les manières, et cependant son âme était susceptible des affections les plus profondes. Jamais je n'ai rencontré un plus grand caractère et un esprit plus rétréci. Elle ne jugeait rien qu'à travers la lunette de ses préjugés; mais je sus m'accommoder de sa société, car je respectais ses malheurs, sa fidélité pour la famille

royale, et je trouvais du plaisir à écouter ses longs récits sur l'ancienne France et sur Marie-Antoinette, qui était toujours son idole. La princesse de Tarente, de son côté, aimait à pouvoir rappeler le passé, et se flattait en même temps de trouver un jour en moi une prosélyte catholique, semblable à la comtesse Golovine et à plusieurs autres personnes de la même société. Ces deux dames me parlaient sans cesse de l'Impératrice Élisabeth, qu'elles voyaient quelquefois en particulier.

La comtesse Golovine avait vécu à la cour de Catherine et s'était attachée à la jeune grande-duchesse qui l'honorait de sa confiance. Des intrigues parvinrent à les désunir. M-me Golovine s'éloigna de l'objet de son culte, sans jamais cesser de l'aimer. Un rapprochement venait d'avoir lieu. L'exaltation de m-me Golovine était quelquefois touchante et d'autres fois ridicule. Je m'amusais à observer les mouvemens d'une imagination excentri-

que qu'elle prenait pour de la sensibilité. Cependant tout ce qu'elle me racontait des perfections de l'Impératrice avait fini par exciter aussi mon admiration, et nous trouvions un égal plaisir dans cet intarissable sujet de conversation.

Ma mère se préparait à aller passer quelque temps sur ses terres où mon père l'avait devancée; mon frère devait rester à Pétersbourg. Jeune et sans expérience, il avait besoin d'y conserver un appui. Cette considération et l'existence honorable dont je pouvais jouir à la cour, nous firent désirer de me voir particulièrement attachée à l'une des deux Impératrices, et par là même logée au palais et initiée dans son intérieur. Je pouvais compter sur la protection de la c. Lieven, qui m'aurait placée facilement auprès de l'Impératrice-mère; mais j'avais la tête montée en faveur de l'Impératrice Élisabeth. Je la croyais malheureuse, je m'imaginais qu'elle avait besoin d'une amie, et je me proposais de

me dévouer à elle. M-me Golovine e
courageait ces idées romanesques, et il :
s'agissait plus que de trouver un mome
favorable pour me faire agréer. Il
présenta, et l'Impératrice parut aussi sı
prise que charmée de la proposition. E
assura m-me de Golovine qu'elle n'av
jamais cru que ma mère consentît à
séparer de moi, et qu'elle avait déjà f
cette objection à l'Empereur lui-même,
jour que lui parlant avec répugnance
personnes qui l'entouraient, il lui av
demandé pourquoi elle ne cherchait po
à m'attacher à sa cour. Mon étonnem
fut extrême lorsque m-me Golovine
rapporta cette preuve d'estime de l'Empere
il n'avait jamais eu l'air de me remarqı

La cour et la ville surent bieı
que j'allais être attachée à l'Impératr
et l'envie commença à s'attacher à n
nom. J'eus soin de prévenir la c
tesse de Lieven du changement arı
dans ma situation. Elle en fut peinée

m'avoua qu'elle avait déjà été chargée par l'Impératrice-mère de me faire les mêmes propositions. Cette princesse n'en fit point un secret à sa belle-fille, qui se félicita de l'avoir prévenue. Cette circonstance était flatteuse pour mon amour-propre; elle était le fruit d'une conduite prudente et réfléchie; elle prouvait à ma future maîtresse la pureté de mon dévouement à sa personne.

Je ne devais passer au palais qu'au moment où l'Impératrice irait se fixer à la campagne pour l'été. Le monde politique, dont l'influence alors se répandait sur toutes les existences, avait acquis un nouvel intérêt pour moi. Caulincourt, qui pendant un instant avait espéré que son maître s'allierait à la Russie en épousant la plus jeune des grandes-duchesses, venait d'être rappelé. Les curieux avaient suivi la marche de cette négociation, en observant la série de révèrences plus ou moins profondes, de respects plus ou moins empressés dont l'ambassadeur de France honorait cette

jeune princesse à peine sortie de l'enfance et qui n'attirait encore l'attention de personne. La répugnance de la famille impériale et de la nation entière pour cette alliance était visible; aussi dès qu'elle fut rompue, on ne garda plus de mesure de part et d'autre, et Caulincourt, en recevant son audience de congé, éprouva une émotion si extraordinaire, que tout le monde en fût étonné. Prévenu des intentions hostiles de Napoléon, et certain d'avance de son triomphe, Caulaincourt, naturellement bon et reconnaissant, ne put se défendre d'un sentiment douloureux en quittant une cour dont il savait apprécier les vertus et qui l'avait comblé de bontés. Si l'avenir s'était montré à lui dans ce moment, ses larmes auraient coulé pour son maître et non pour Alexandre

L'amiral Tchitchagoff était revenu d
Paris, désenchanté de Napoléon, ramenan
avec lui les restes mortels de sa femm
et de cuisants regrets. En proie à u

douleur sombre, il s'accusait, se détestait lui-même et repoussait les consolations les plus simples. Une semblable douleur devait produire de l'effet; aussi était-elle l'objet de toutes les conversations, et l'Empereur, naturellement porté à partager les émotions du coeur, fut très touché du malheur de l'amiral. Une guerre générale était sur le point d'éclater, et celle de Turquie n'était pas terminée. L'Empereur avait envoyé à différentes reprises les ordres les plus précis au général Koutouzoff, qui commandait l'armée de Moldavie, pour conclure une paix nécessaire; mais le vieux guerrier, amoureux du pouvoir et craignant de se voir condamné à la retraite, tachait par mille prétextes d'éloigner un évènement si important pour la patrie. L'Empereur, impatienté de tant de lenteur et de mauvaise foi, imagina de le remplacer par m-r Tchitchagoff, dont il connaissait la droiture. Les pleins-pouvoirs et les instructions nécessaires lui furent

remis; mais m-me de Koutouzoff, instruite de sa nomination, en prévint son époux, qui signa la paix sans attendre le nouveau commandant. Celui-ci, cherchant à s'entourer d'employés sûrs, demanda mon frère, et nous crûmes que cette destination lui serait plus avantageuse que les phrases du chancelier. Il accompagna donc m-r de Tchitchagoff en Valachie; et le comte Capodistrias, qui languissait à Vienne comme à Pétersbourg dans une sphère d'activité peu digne de son mérite, fut appelé pour diriger la partie diplomatique des affaires, dont le nouveau général se voyait chargé.

Le départ de mon frère, qui devait être suivi de celui de ma mère et de ma soeur, m'accabla de tristesse. L'isolement complet dans lequel j'allais me trouver, les dangers qui menaçaient l'état et l'existence des particuliers, me rendaient insensible aux avantages de la faveur et aux succès que je pouvais avoir dans le monde.

Combien ces succès paraissent futiles lorsqu'on se sent sur un volcan!

Au mois d'avril, l'Empereur partit pour l'armée. En quittant la capitale, il se rendit selon l'usage à la cathédrale, pour y recevoir les bénédictions de la religion. Une foule immense se pressait autour de lui. Pénétrée de la solennité des prières publiques, de l'émotion du peuple, de l'attitude simple, recueillie et dévouée du chef de l'Empire, je sentis que je lui offrais intérieurement le sacrifice de ma vie entière, et je puis dire avec vérité que rien n'a jamais altéré dans la suite cet élan si pur d'une âme profondément touchée. Aussitôt après le départ de l'Empereur, l'Impératrice s'établit à la campagne, et je m'y transportai en même temps.

Kaménnoï-Ostroff, qui fut longtemps le séjour favori de l'Empereur Alexandre, est une maison de plaisance où personne ne s'imaginerait rencontrer un souverain. Bâtie et meublée avec la plus grande simplicité,

le beau fleuve qui la baigne en est le seul ornement. La vue suit avec plaisir le cours paisible de la rivière, embellie par une foule de maisons de campagne qui touchent à la résidence impériale. Quelques beaux arbres plantés régulièrement entourent la façade du palais; les avenues n'étaient jamais fermées et servaient de passage aux habitans des îles et aux promeneurs. Aucune garde ne se voyait autour de cette habitation royale, et quelques dégrés décorés de fleurs étaient le seul obstacle que les mal-intentionnés auraient eu à franchir pour pénétrer dans les appartemens peu spacieux qui contenaient l'Empereur et son épouse. J'étais logée dans un pavillon peu éloigné du corps de logis, et j'avais pour voisine une dame attachée à la princesse Amélie, soeur de l'Impératrice. Deux autres dames, appartenant ainsi que moi à Sa Majesté, occupaient un autre pavillon; elles étaient l'une et l'autre sur le retour et d'une humeur peu aimable.

Les distinctions dont l'Impératrice m'honorait ne contribuaient pas à les rendre plus agréables. Nous menions un genre de vie fort régulier. Il fallait se lever de bonne-heure et suivre l'Impératrice dans ses promenades à pied, qui étaient longues et intéressantes, parce qu'elle causait alors beaucoup et avec abandon. On rentrait vers midi; à 5 heures on se rendait dans les appartemens de l'Impératrice pour le dîner; les convives étaient assez nombreux. On y voyait les personnages les plus considérables de l'Empire, ainsi que quelques étrangers favorisés. Cela conduisait jusqu'à 7 heures, et vers le soir il fallait accompagner l'Impératrice en voiture pour quelques courses plus éloignées. Telle était l'existence de Kaménnoï-Ostroff, avec quelques variations rares. On était si peu disposé à la gaïté à cette époque, et moi plus particulièrement encore, que je m'accommodais à merveille de cette vie monotone. Ma mère venait de partir, ma soeur

ne s'était arrachée de mes bras qu'ave
une émotion tellement déchirante qu'ell
pensa y succomber. J'étais accablée d
douleur, et les plus vives appréhension
venaient s'y joindre. La guerre s'appro
chait avec rapidité de nos terres, et j
savais que ma mère n'y trouverait plu
mon père, l'amiral Tchitchagoff l'ayar
emmené avec lui à Boukarest. Un aveni
menaçant se présentait sans cesse à mo
et j'avais besoin des plus grands effor
pour maîtriser ma sensibilité.

L'Impératrice s'en aperçut et ne m'e
sut pas mauvais gré: elle était elle-mên
dans une disposition qui la rendait su
ceptible de partager ce que j'éprouva
Sa bonté, sa conversation, l'intérêt et
confiance qu'elle me témoignait, achev
rent de me captiver; mais tout en l
portant le dévouement le plus exalté,
ne sentais jamais auprès d'elle cet aba
don et cette douceur si naturels dans d
relations aussi intimes. J'étais quelquef

confondue d'une réticence étrangère à mon caractère, et je ne m'aperçus que longtemps après qu'elle provenait du peu d'harmonie qui existait dans celui de l'Impératrice. Une imagination brûlante, passionnée s'unissait en elle à un coeur froid et incapable de véritable affection. Ce peu de mots explique son histoire. La noblesse de ses sentimens, l'élévation de ses idées, des penchans vertueux, une figure ravissante la rendirent l'idole de la foule, sans pouvoir lui ramener son époux. Mais des hommages qui flattaient sa fierté ne pouvaient suffire à son bonheur, et ce ne fut qu'à la fin de sa vie que cette princesse reconnut enfin que l'affection, qui seule embellit l'existence, ne se gagne que par l'affection. Toujours entraînée par des prestiges, elle s'attacha tour-à-tour aux arts, à l'étude, aux sentimens les plus passionnés, et toujours dégoutée et détrompée de tout, elle n'entrevit le bonheur qu'au moment où la vie allait lui échap-

per. Dieu, qui connaissait le prix de cette âme si fortement éprouvée, ne la rappela à lui que préparée à une meilleure vie par tout ce que la douleur et la religion peuvent inspirer de plus sublime et de plus parfait. Livrée moi-même alors aux illusions de la jeunesse, j'espérais voir un jour ce couple auguste heureux l'un par l'autre, et cette idée m'occupait sans cesse.

Cependant l'invasion étrangère s'avançait comme un torrent destructeur. L'Empereur quitta l'armée, qu'il avait confiée au brave et vertueux Barclay. Il se rendit à Moscou, centre vital de l'Empire, où sa présence et le danger national électrisèrent tous les esprits. L'histoire dira les immenses sacrifices de tout genre que les Russes firent à la gloire et à l'indépendance de leur pays. L'Empereur apprit à connaître son peuple, et son âme s'éleva à la hauteur de sa position. Jusque là, la couronne n'avait été pour lui qu'un

fardeau imposé par le devoir. Frappé par l'enthousiasme général comme par un rayon de lumière, il sentit qu'il était appelé à de grandes choses, et son courage moral, son activité naturelle se développèrent avec rapidité. La nation était décidée à vaincre ou à périr; tout ce qu'elle craignait c'était de voir manquer de fermeté à son jeune souverain qu'elle n'avait pas encore mis à l'épreuve. L'Empereur, de son côté, redoutait qu'un élan aussi extraordinaire ne vînt à se ralentir, et une méfiance mutuelle agitait la cour et la nation.

C'est précisément à cette époque si intéressante que j'eus le bonheur de connaître plus particuliérement ce grand prince. Il n'est plus; ces mémoires ne seront jamais publiés, ou bien ne verront le jour que lorsque j'aurai quitté cette terre; je puis donc rappeler ici sans flatterie et sans vanité le souvenir d'une relation qui me sera toujours chère, parce qu'elle

a été parfaitement pure et désintéressée. L'Empereur aimait la société des femmes; il leur portait, en général, un intérêt et un respect chevaleresque rempli de grâce et de bonté. Ce sentiment était si pur, quoiqu'on en ait pu dire dans un monde corrompu, qu'il n'éprouva aucune altération lorsque l'âge, la réfléxion et la piété eurent amorti ses passions. Galant auprès de toutes les femmes, son coeur n'en aimait qu'une, et il l'aima avec constance jusqu'à l'époque où elle rompit elle-même un lien qu'elle n'avait jamais su apprécier. M-me N., dont la beauté idéale ne se retrouvera jamais que dans les tableaux de Raphaël captivait alors l'Empereur, au grand chagrin de la nation qui aurait désiré voir l'Impératrice Élisabeth heureuse épouse, heureuse mère. On l'aimait, on la plaignait; on blâmait l'Empereur, et la manie du public de Pétersbourg d'en faire une victime augmentait encore le mal. Je m'étais déjà aperçue qu'avec moins de fierté,

plus de douceur et de naturel, l'Impératrice aurait eu un grand avantage sur sa rivale; mais qu'il est difficile pour une femme et surtout pour une princesse, de changer une ligne de conduite une fois adoptée! L'Impératrice, accoutumée à l'admiration, ne pouvait supporter l'idée d'être réduite à se faire une étude des moyens de plaire à son époux. Elle aurait agréé l'hommage de sa tendresse: elle ne voulait point la briguer. Un tiers se trouvait d'ailleurs toujours entre les deux époux. C'était la princesse Amélie, soeur de l'Impératrice, dont le salon, rendez-vous de toutes les commères de la ville, exerçait une influence fâcheuse sur l'intérieur de l'Impératrice. L'Empereur ne pouvait oublier qu'il avait été repoussé au moment où son coeur avait le plus besoin de consolations, à l'époque de son avènement au trône. Instruit de tout ce qui se disait dans le public, il croyait devoir dédommager m-me de N. de la haine dont elle était l'objet.

Un principe, dont il ne s'est jamais écarté, ne lui permettant pas de lui accorder la moindre influence, ni la moindre distinction, il lui rendait en soins tendres et délicats, en confiance, en dévouement, tout ce qui était refusé à son amour-propre.

Je me rappelle encore de ces fêtes brillantes qui précédèrent l'invasion. Le luxe et la grandeur impériale s'y montraient dans tout leur éclat. Au milieu des parures les plus éblouissantes, on voyait m-me de N., parée de ses seuls attraits et confondue dans la foule, ne recevant d'autre distinction qu'un regard plus expressif et plus flatteur pour elle que toutes les distinctions. Silencieuse, isolée (car peu de personnes s'approchaient d'elle), elle tenait ses beaux yeux constamment baissés, comme pour dérober sous ses longues paupières à la curiosité de l'assemblée ce qui se passait dans son coeur. Ce manège, si c'en était un, lui donnait un charme tout particulier, et faisait naître plus de pas-

sions que n'aurait pu faire la coquetterie la plus vive.—Je reviens à mon sujet.

L'Empereur, à peine arrivé à Kaménnoï-Ostroff, s'informa des personnes qui étaient nouvellement entrées dans sa maison, et l'Impératrice me dit un jour que Sa Majesté désirait faire ma connaissance. Elle m'ordonna de rester dans son cabinet après la messe, et peu après, j'y vis entrer l'Empereur, auquel je n'avais jamais parlé. Il me salua avec une politesse mêlée de quelque curiosité; car il avait entendu parler de moi à des personnes qui me voulaient beaucoup de bien. Après les premiers complimens, la conversation tomba sur la situation critique dans laquelle on se trouvait, et je crois devoir rapporter ici une partie de cet entretien, parce qu'il peint les dispositions de l'Empereur à cette époque, et que je suis bien sûre de n'en avoir pas oublié un mot. En parlant du patriotisme et de l'énergie que déployait la nation, l'Empereur s'exprima ainsi: «Je

n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir pas répondre comme je le voudrais au dévouement de cette admirable nation».— «Comment, Sire, je ne vous comprends pas».—«Oui, il lui faudrait un chef capable de la conduire à la victoire, et malheuresement, je n'ai ni l'expérience, ni les talens nécessaires dans cette occasion. Si ma jeunesse, au lieu de s'écouler à l'ombre d'une cour, avait été confiée à un Souvoroff, à un Romanzoff, qui m'auraient formé pour la guerre, peut-être alors aurais-je pu empêcher les malheurs qui nous menacent maintenant».—«Ah, Sire! ne tenez pas ce langage, croyez que vos sujets savent vous apprécier, et qu'ils vous préfèrent mille fois à Napoléon et à tous les héros du monde».—«J'aime à le croire puisque vous me le dites; mais si je ne possède pas les qualités nécessaires pour remplir, comme je le désirerais, la place que j'occupe, j'aurai du moins toujours le courage et la volonté qu'il faut avoir,

pour ne pas manquer à ma nation dans cette terrible crise. Elle peut tourner à notre gloire, si nous ne nous laissons point effrayer par notre ennemi. Il croit nous soumettre par la paix; mais je suis convaincu qu'en persistant à refuser tout accommodement, nous finirons par triompher de tous ses efforts».— «Cette résolution, Sire, est digne de Votre Majesté, et c'est le voeu unanime de la nation».— «C'est le mien; je ne lui demande que de persévérer dans ses généreux sacrifices, et je suis sûr du succès. Point de découragement, et tout ira bien». Tous les succès des campagnes de 1812 et 1813 se trouvaient dans cette simple expression des sentimens de l'Empereur.

Le reste de la conversation roula sur ma famille, mon éducation, ma situation actuelle. Sa bonté, sa noble franchise mettaient parfaitement à l'aise; il me demanda en me quittant de lui conserver toujours l'intérêt que je lui avais témoigné; je le

lui promis, et depuis ce moment je lui vouai l'attachement le plus pur. Il a résisté à l'influence du temps, du monde, de l'absence et de la mort même.

L'Empereur partit peu après pour la Finlande, où l'attendait le prince-royal de Suède. Ce voyage eut un succès complet: il lia à jamais Bernadotte à la Russie, circonstance aussi importante que favorable dans la situation où l'on se trouvait, et dont on fut redevable au caractère personnel de l'Empereur.

C'est pendant cette courte absence que nous vîmes arriver le grand-duc Constantin. Il venait de l'armée et s'y était conduit de manière à s'attirer les plus sévères réprimandes de la part du général Barclay, qui ne les lui épargna pas en présence de plusieurs officiers généraux. Le grand-duc quitta l'armée et arriva à toute bride à Pétersbourg, pour y répandre les alarmes dont il était lui-même pénétré. Je dois à la vérité de montrer ce prince

sous son véritable jour. Élevé dès le berceau avec l'Emp. Alexandre, ces deux frères, quoique formant un parfait contraste, étaient tendrement unis. Alexandre avait pour son frère une véritable faiblesse, résultat de l'habitude et des liens du sang. Constantin respectait Alexandre, et s'était formé une espèce de profession de foi à son égard, qui se rapportait beaucoup plus à sa dignité d'Empereur qu'à un sentiment affectueux. Dès l'âge de 18 ans, le grand-duc chercha d'autres sociétés et d'autres plaisirs. Livré à des amis ou plutôt à des flatteurs sans principes et sans frein, il s'attira la haine et le mépris universels. Les suites déplorables d'une orgie qui eut lieu dans les premières années du règne d'Alexandre, exaspérèrent tellement le public et l'Empereur lui-même, que, n'écoutant que son indignation, Sa Majesté ordonna la plus sévère enquête, dut-elle atteindre son propre frère. Ce sont les expressions de l'ordonnance. Mais on parvint à apaiser les parens de la victime:

l'Impératrice-mère intervint, et l'on tâcha d'oublier ce qui s'était passé. La société ne l'oublia pas, et le grand-duc Constantin, qui ne manquait pas de pénétration, lisait sa condamnation sur les visages de tous ceux qu'il rencontrait. Blessé au vif par l'opinion publique, il prit, à son tour, une véritable aversion pour son pays. Vivante image de son malheureux père, ce prince joignait comme lui beaucoup de vivacité d'esprit à quelques mouvemens généreux; mais dénué de tout courage physique ou moral, incapable de la moindre élévation d'âme, on le vit toujours éviter le danger, dont la présence altérait son jugement au point de le faire paraître insensé ou coupable. C'est ainsi qu'à son arrivée à Pétersbourg, en 1812, il fit éclater la terreur que lui inspirait l'approche de Napoléon, disant à qui voulait l'entendre qu'il fallait demander la paix et l'obtenir à tout prix. Il redoutait également l'ennemi et sa propre nation, et

voyant l'agitation qui régnait dans tous les esprits, il s'imagina qu'une révolution allait éclater et qu'elle serait à l'avantage de l'Impératrice Élisabeth. Aussitôt, quoiqu'il eût toujours affecté la plus grande aversion pour sa belle-soeur, il changea de conduite, se rapprocha d'elle avec le plus vif empressement et n'obtint de cette âme élevée que quelques sourires de pitié. Le retour de l'Empereur fit rentrer le grand-duc dans les bornes du devoir et des convenances; mais sa conduite fut jugée comme elle méritait de l'être, et sa position à Pétersbourg n'en devint que plus fâcheuse. Aussi se hâta-t-il, autant que je m'en rappelle, de se rendre à Tver auprès de sa soeur, la princesse d'Oldenbourg, qui lui portait une indulgence excessive.

C'est-ici, puisque je l'ai nommé, que je dois placer le souvenir d'un être, qui n'a fait que passer sur la terre, quoique doué de toutes les qualités nécessaires pour y

briller longtemps. La grande-duchesse Catherine, princesse d'Oldenbourg, puis reine de Wurtemberg, soeur chérie de l'Empereur Alexandre, était faite pour enchanter et dominer tout ce qui l'entourait, si son coeur avait été à l'unisson de son esprit. Belle et fraîche comme Hébé, elle réunissait un sourire enchanteur au regard le plus pénétrant. Ses yeux pétillants d'esprit et de gaité semblaient demander la confiance et réussissaient à l'obtenir. Un air naturel, une conversation animée, un jugement solide, quand il n'était pas offusqué par les passions, donnaient à cette princesse un charme tout particulier. Adorée dans sa famille, elle sentit qu'en restant en Russie elle pourrait y jouer un rôle brillant. Napoléon lui aurait offert sa main après la paix de Tilsit, pour peu qu'il y eût été encouragé. Prévenue par l'Empereur Alexandre, qui avait pénétré les voeux secrets de Napoléon, mais trop fière pour vouloir succé-

der à Josephine, la grande-duchesse Catherine se hâta de déclarer que son intention était de ne jamais s'éloigner de son pays, et elle accorda aussitôt sa main au prince d'Oldenbourg, qu'elle avait dédaigné jusque là. Ce mariage surprit tout le monde; il blessait les lois de l'Église à cause de la parenté, le prince étant cousin germain de la grande-duchesse. Son extérieur d'ailleurs n'avait rien d'aimable, mais c'était un honnête homme dans toute l'étendue du terme. La grande-duchesse eut le bon esprit de s'en contenter, et sa vivacité naturelle l'attacha bientôt à cet époux avec tout le feu de la passion la plus vive. L'Empereur combla sa soeur de bienfaits: il doubla son apanage, donna au prince d'Oldenbourg le plus beau gouvernement de l'Empire. Ils y vécurent heureux, entourés d'une cour que la grande-duchesse gouvernait à son gré. Elle cherchait à s'attirer le suffrage de tous les hommes distingués qui venaient lui

faire leur cour, et ne négligeait rien pour augmenter l'influence qu'elle croyait avoir sur l'Empereur. Dans la crise où l'on se trouvait, chacun avait ses idées; celle de la grande-duchesse et de tout son parti était de ramener l'Empereur près d'elle et au coeur de l'Empire; mais l'évènement prouva que ce conseil aurait eu des suites fâcheuses, s'il avait été suivi.

Alexandre ne s'éloigna pas du centre des affaires, et fit bien. Le général Barclay, en attendant, continuait une retraite d'autant plus pénible que l'armée russe, peu accoutumée à reculer méthodiquement, l'accusait de pussillanimité ou de trahison, blâmant hautement l'Empereur d'avoir confié le sort de l'Empire a un nom étranger; je dis un nom: car Barclay, servait la Russie depuis son enfance, et son patriotisme égalait sa bravoure. Les murmures et le découragement universels, peut-être quelques intrigues, obligèrent enfin l'Empereur de retirer le commande-

ment au général qu'il estimait le plus, pour le confier au vieux Koutouzoff, qui, malgré son âge et ses infirmités, conservait encore toute la finesse d'un esprit excessivement délié. Ses connaissances militaires devaient compenser ce qui lui manquait du côté de l'activité, si nécessaire à un chef d'armée. Ce choix ranima les esprits, ce qui était un grand point. Barclay, blessé de l'injustice des hommes, mais touché de la confiance et des procédés de l'Empereur, demanda à servir comme simple volontaire. On le vit chercher la mort dans toutes les occasions. A Borodino il eut trois chevaux tués sous lui; mais la mort semblait le fuir. Il traversa tous les périls qu'il affrontait, et fut récompensé dans la suite de ce qu'il avait souffert, par l'estime et la confiance publique.

Malgré la profonde tristesse que me causaient l'éloignement et la situation précaire de ma famille, la dévastation de nos terres abandonnées à toutes les hor-

reurs de la guerre, je ne m'occupai bientôt plus que d'une seule chose qui absorbait également l'intérêt général. Je veux parler de la prise de Moscou: calamité publique, qui frappa tous les coeurs et fut pour Alexandre un des plus cruels moments de sa vie. Le général Koutouzoff avait assuré l'Empereur, en le quittant, que l'ennemi n'arriverait à Moscou qu'en passant sur son corps (c'est l'expression dont il se servit). On savait que le comte Rostoptchine, gouverneur de Moscou, avait pris les mesures les plus énergiques pour que la vieille capitale de l'Empire devînt le tombeau de l'armée française, si elle hazardait de s'en emparer. On peut donc se figurer la surprise générale et surtout celle de l'Empereur, lorsque des bruits publics vinrent nous apprendre que Moscou s'était rendue à l'ennemi sans aucun évènement extraordinaire. L'Empereur, ne recevant aucune nouvelle directe ni de Koutouzoff, ni de Rostoptchine, n'osait arrêter sa pensée sur

les conjectures qui se présentaient à son esprit. Je vis dans cette occasion l'Impératrice, toujours avide de grands sentimens, changer de caractère pour adoucir les chagrins de l'Empereur. Dès qu'elle le crut malheureux et en danger, elle devint tendre, empressée, généreuse. Il en fut touché, et un rayon de bonheur luit pour eux au milieu de cette époque désastreuse.

De violens murmures circulaient dans la capitale. Le peuple irrité et inquiet pouvait se soulever d'un moment à l'autre. La noblesse accusait hautement l'Empereur des malheurs de l'état, et on n'osait presque plus prendre sa défense en public. L'Impératrice, instruite de ce qui se passait, m'engageait à fréquenter la société pour y démentir les bruits absurdes et calomnieux qu'on répandait sur la cour. Je m'acquittai de cette mission avec zèle; je ne négligeai aucun moyen pour adoucir les esprits, et j'eus quelquefois le bon-

heur de calmer des agitations insensées qui ne faisaient qu'augmenter le mal.

Cependant l'Empereur, quoique profondément affecté, avait adopté cette attitude calme, cette résignation courageuse qui commençait à devenir le trait distinctif de son caractère. Dans un moment où tout était péril autour de lui, il se promenait seul dans les bois de Kaménnoï-Ostroff; son palais sans gardes était ouvert comme par le passé. Insensible aux dangers, qui pouvaient menacer sa vie, son âme se livrait à des réfléxions nouvelles, et ce moment critique fut aussi décisif pour sa régénération morale que pour sa gloire extérieure. Élevé dans un siècle irréligieux, par un précepteur imbu lui-même des idées de son siècle, Alexandre n'avait d'autres principes que ceux de la religion naturelle, qu'il trouvait raisonnable et commode à la fois. M-r de la Harpe, fidèle à ses devoirs, n'avait point cherché à influencer la conscience de son élève: il l'avait

abandonné à lui-même, et Alexandre, pénétré, sans pouvoir s'en rendre compte, d'un respect profond de la Divinité, était déïste, tout en observant les formes extérieures de la religion de son pays. Ce fut à l'époque de la prise de Moscou que, se sentant troublé jusque dans le fond de son âme et ne trouvant de consolation nullepart, il avoua au prince Galitzine, compagnon de sa jeunesse, que rien ne parvenait à éclaircir les sombres nuages qui l'obsédaient. Galitzine, le plus léger, le plus brillant, le plus aimable des courtisans, était revenu depuis peu à des idées sérieuses, et se livrait à la lecture de la Bible avec tout le zèle d'un nouveau converti. Il proposa timidement de puiser des consolations à la même source. L'Empereur ne répondit rien; mais quelque temps après, entrant un jour chez l'Impératrice, il lui demanda si elle avait une Bible à lui prêter. Fort étonnée de cette demande inattendue, elle lui donna celle

qu'elle possédait. Rentré chez lui, l'Empereur se mit à lire et se sentit transporté dans une sphère nouvelle. Un crayon à la main, il soulignait tous les passages qu'il pouvait appliquer à sa situation, et les relisant ensuite, il croyait entendre la voix d'un ami qui relevait son courage et dissipait ses erreurs. Une foi ardente et sincère pénétra dans son coeur, il se sentit fortifié en devenant chrétien; mais je n'ai su ces détails que longtemps après, et je les tiens de lui-même. Ils intéresseront ceux qui l'ont connu et qui ne pouvaient assez s'étonner du changement subit qui s'était opéré dans cette âme pùre et passionnée. Ses facultés intellectuelles et morales avaient pris un nouvel essor; son coeur était content, parce qu'il pouvait aimer ce qu'il y a de plus aimable dans la nature, l'Homme-Dieu. Enfin, les terribles merveilles de cette campagne désastreuse achevèrent de le convaincre qu'il n'y a de salut et de gloire qu'en

Dieu, pour les peuples comme pour les rois.

Le 15 septembre, anniversaire du couronnement, qu'on célèbre toujours avec beaucoup de pompe en Russie, approchait. Dans un pays dont le bonheur repose sur un seul individu, le peuple comme par inspiration, tient à fêter le souvenir de l'engagement solennel contracté par cet individu pour gouverner selon l'esprit de Dieu. On crut donc ne pouvoir se dispenser de cette solennité dans une occasion, où la multitude, désespérée de la prise de Moscou, avait besoin d'être encouragée. On exigea cependant de l'Empereur qu'il ne traverserait pas la ville à cheval selon sa coutume, mais qu'il se rendrait à la cathédrale dans la voiture des Impératrices. C'est pour la première et la dernière fois de sa vie qu'il céda aux conseils d'une prudence timide; mais on peut juger par cette précaution de ce qu'on croyait avoir à craindre. Nous traversâmes au petit pas et dans des voi-

tures à glace une foule immense, dont le silence morne et les visages irrités contrastaient avec la fête qu'on célébrait. Je n'oublierai de ma vie l'instant où nous montâmes les dégrés du temple, entre deux haies formées par le peuple qui ne fit pas entendre une acclamation. On aurait pu distinguer le bruit de nos pas, et je n'ai jamais douté qu'une étincelle aurait suffi dans ce moment pour produire un embrasement général. Un coup d'oeil m'instruisit de ce qui se passait dans l'âme de l'Empereur, et je sentis mes genoux plier sous moi.

Cette crise pénible passa aussi, et bientôt après le colonel Michaud, envoyé par Koutouzoff, vint nous tirer de la plus affreuse perplexité. Les explications qu'il portait sur ce qui venait de se passer étaient si satisfaisantes, il donna en homme du métier des détails si clairs et si précis sur le plan de campagne nouvellement adopté par le commandant en chef,

qu'on en conçut les espérances les plus fondées pour l'avenir. Notre joie aurait étonné un observateur impartial: Michaud n'aurait pas été mieux reçu s'il avait apporté la nouvelle de quelque bataille gagnée. Ce qu'il avait annoncé se réalisa en effet. Napoléon, ainsi qu'on peut le voir dans les mémoires du temps, se flattant toujours de la paix, qu'on lui laissa espérer, perdit un temps précieux et abandonna enfin les ruines fumantes de Moscou, sans avoir assuré la retraite d'une armée déjà affaiblie par la licence et les fatigues de la guerre.

Comment dépeindre l'impression que produisit la nouvelle de l'évacuation de Moscou! Quant à moi, le coeur et l'esprit remplis de cette nouvelle, j'attendais l'Impératrice dans son cabinet. Placée à la fenêtre, mes regards suivaient le fleuve majestueux dont les ondes les plus fières semblaient rouler avec plus de grandeur. Tout-à-coup le bruit du canon se fit

entendre des remparts de la forteresse, dont la flèche dorée s'élève en face du château. Ces explosions régulières et solennelles, en témoignage d'allégresse, faisaient vibrer mon coeur d'une joie pure et vive comme je n'en ai jamais ressentie de pareille. Il m'aurait été impossible de supporter plus longtemps une émotion aussi profonde, si des larmes ne l'avaient calmée. J'eprouvai dans cette occasion que nul sentiment n'ébranle l'âme plus vivement que celui d'un noble patriotisme, et je ne le rappelle ici que parce que cette impression fut celle qui s'empara de la Russie entière. Les mécontents se turent, le peuple, qui n'avait jamais douté de la protection divine, était satisfait, et l'Empereur, rassuré sur les dispositions de la capitale, se préparait à la quitter pour rejoindre l'armée.

Nous étions rentrés en ville. Notre genre de vie avait éprouvé des changements. Je ne voyais plus l'Impératrice que les matins: elle passait la plupart de ses soi-

rées en tête-à-tête avec sa soeur ou seule, lorsque celle-ci sortait pour aller dans le monde.

Un jour Sa Majesté me fit dire de venir prendre le thé avec elle: l'Empereur que je n'avais pas vu depuis longtemps, lui avait exprimé le désir de causer avec moi. Je me rendis avec plaisir à une invitation aussi agréable. L'Empereur ne tarda pas à nous rejoindre; il sortait de son cabinet de travail dans un simple surtout d'uniforme qui relevait la grâce et la majesté de sa noble figure. Elle était rayonnante de satisfaction. Il me dit qu'il avait désiré se féliciter avec moi de l'heureuse issue des évènemens, sachant la part que j'avais prise à ses chagrins et aux malheurs publics. Nous parlâmes alors de tout ce qui venait de se passer et de l'homme extraordinaire que sa fortune avait aveuglé pour le malheur de tant de milliers d'hommes. L'Empereur s'étendit avec beaucoup de chaleur sur ce

caractère énigmatique; il me raconta l'étude qu'il en avait faite pendant les conférences de Tilsit. Dans cette conversation, où ne régnait aucune contrainte, je vis à quel point on s'était trompé en supposant qu'Alexandre était dans l'illusion sur Napoléon. Obligé de reconnaître la supériorité de génie, il s'était prêté de bonne grâce aux avances que lui faisait le grand homme, sans jamais se laisser éblouir par une fausse confiance. Napoléon, entraîné par le plaisir d'inspirer de l'admiration à un prince si supérieur de son côté à tout ceux qu'il avait connus jusqu'alors, laissa deviner, sans approfondir à son tour, un caractère que la nature et une position difficile avaient formé à une prudence peu commune. L'Empereur, en parlant de Napoléon ne pouvait se défendre d'une certaine irritation; mais elle n'allait point jusqu'à lui arracher une expression amère ou peu mesurée: modération bien rare à cette époque où l'on n'entendait jamais

prononcer le nom de Napoléon sans quelque épithète ressemblant à une malédiction.

L'Empereur continua la conversation sur ce sujet intéressant et s'exprima ainsi. «L'époque actuelle me rappelle tout ce que cet homme extraordinaire me disait à Tilsit sur les hazards de la guerre. Nous causions longuement, car il aimait à me montrer sa supériorité et parlait avec complaisance, se laissant aller aux saillies de son imagination. La guerre, me disait-il un jour, n'est point un art aussi difficile qu'on se l'imagine, et franchement on serait souvent très embarrassé de dire comment on a gagné telle ou telle bataille. Le fait est qu'on a eu peur le dernier, et c'est là tout le secret; car il n'est point de général qui ne redoute l'issue du combat, mais il s'agit de dissimuler cette crainte le plus longtemps possible. Ce n'est que par ce moyen qu'on intimide son ennemi, et le succès alors n'est plus douteux».

«J'écoutais», continua l'Empereur, «tout ce qu'il lui plaisait de me dire là-dessus avec une profonde attention, bien décidé à en profiter dans l'occasion, et j'espère en effet avoir acquis depuis lors quelque expérience pour ce qui nous reste à faire».—«Eh quoi Sire», lui dis-je, «ne faut-il pas croire que nous sommes pour jamais à l'abri de toute invasion nouvelle et qu'aucun ennemi n'osera plus franchir nos frontières».—«Cela se peut; mais si l'on veut une paix stable et solide, c'est à Paris qu'il faut la signer; j'en ai l'intime conviction». Je rapporte cette conversation, non seulement parce qu'elle est assez intéressante en elle-même, mais surtout parce qu'elle prouve que dès lors l'Empereur avait conçu et médité ce que personne n'osait espérer—la glorieuse conquête de la France.

L'Empereur partit peu de jours après, accompagné des bénédictions de tous ses sujets. Sa suite n'était pas nombreuse et composée de gens passablement médiocres.

Puisque ce mot m'est échappé, je dois placer ici le comte Nesselrode, exemple frappant de l'attraction qui existe entre la nullité et la fortune. Ce ministre, dont le nom est inscrit sur toutes les grandes transactions européennes, n'était alors que secrétaire d'état. Placé d'abord à la mission de Paris auprès du prince Kourakine, on le chargea de rendre compte à l'Empereur de ce qui échappait à la sagacité de son ministre. Cette commission était embarrassante. Le comte Nesselrode, pour s'en tirer avec succès, eut recours à la plume et au talent d'un de ses camarades, le baron de Krudener, fils de l'auteur de Valérie. Ce jeune homme, rempli d'esprit, de zèle et de droiture, se prêta volontiers à un travail qui devait procurer des notions utiles à son pays dans les circonstances difficiles où l'on allait se trouver. La correspondance s'établit. l'Empereur en fut charmé et prit une opinion très favorable des talens du comte Nesselrode. Le chancelier Romanzoff n'oc-

cupait plus que pour la forme le poste des affaires étrangères. L'Empereur travaillait avec le prince Gagarine, jeune homme de la plus belle espérance, que m-me Narichkine avait trouvé moyen de placer, et qui aurait fait la carrière la plus brillante et la mieux méritée si l'amour n'était venu la traverser. Épris des charmes de m-me Narichkine et payé de retour, tous deux n'aspiraient qu'à briser leurs chaînes pour se livrer en liberté à leur passion mutuelle, loin de la cour et de leurs liens de famille. Le prince Gagarine allégua sa santé. l'Empereur avait besoin d'un secrétaire. Nesselrode venait d'arriver à Pétersbourg, avec une sorte de réputation; il fut choisi pour remplacer Gagarine. On le maria à la fille du ministre des finances, et dans l'espace de quelques semaines, une femme riche et habile, une place importante, des protecteurs puissans s'emparèrent de lui, sans lui donner le temps de se reconnaître. Tout le monde y trouva son compte, excepté

l'Empereur, qui ne tarda pas à s'apercevoir de la nullité de son secrétaire d'état, et à soupçonner l'infidélité de celle qu'il avait tant aimée. Mais la rapidité des évènemens politiques ne lui permettaient pas d'arrêter sa pensée sur les petites intrigues qui l'environnaient. Le rôle que la Providence lui avait assigné dans le magnifique drame qui commençait déjà, absorbait toute son attention, et il se hâtait d'arriver à Vilna.

C'est là que les vainqueurs et les vaincus, entassés les uns sur les autres dans des hôpitaux dont l'air était devenu mortel, expiraient sans secours, dévorés par le typhus, dont l'action était si prompte que, n'ayant pas le temps de débarrasser les salles encombrées de cadavres, on avait pris le parti de les jeter par les fenêtres. Personne ne voulait se charger du triste et dangereux emploi de mettre de l'ordre dans les hôpitaux. St-Priest, héros chrétien, ne s'y refusa pas. Sachant braver la mort sous toutes les

formes, il porta des secours et des consolations aux malheureuses victimes de la plus cruelle guerre; mais son courage s'évanouit en voyant paraître l'Empereur dans ces asiles de la mort. C'est en vain que, tremblant pour une vie si précieuse, St-Priest s'opposa à son passage. On vit Alexandre, bravant la contagion à son tour, donner l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, consoler par sa présence ceux que le devoir et le malheur réunissaient dans ces tristes lieux. Personne n'a relevé cette preuve touchante de son humanité; elle n'a été inscrite que dans le livre de vie.

Mon intention n'étant point d'écrire l'histoire, mais simplement ce qui se passait, pour ainsi dire, sous mes yeux, je ne suivrai pas les évènemens de la campagne de 1813; mais je ne puis me dispenser de dire encore un mot sur l'amiral Tchitchagoff, qui quitta à cette époque et pour toujours le théâtre des affaires. Ayant trouvé la paix de Boukarest terminée, m-r

Tchitchagoff ne s'occupa plus qu'à rendre son armée disponible dans le plus court espace de temps possible. Avec l'intégrité et l'activité qui lui étaient naturelles, il rétablit l'ordre dans la partie administrative et financière. Sans opprimer les provinces, il parvint à réunir des fonds suffisans pour fournir aux besoins et à la marche de l'armée. Cette armée avança avec rapidité et atteignit l'ennemi. Mais trompé par de fausses notions, m-r Tchitchagoff manqua le moment favorable, et Napoléon parvint à passer la Bérézina. Cet évènement attira sur l'amiral le blâme universel, et quoiqu'il cherchât à réparer sa faute en poursuivant l'ennemi avec une célérité extraordinaire, personne ne lui tint compte de ses efforts. Par une bizarrerie qui n'appartenait qu'à son caractère, il envoya à l'Empereur, pour rendre compte de ce qui s'était passé, le général Sabanéyeff, son ennemi déclaré, qui en effet ne chercha point à le disculper. Mais l'Empereur avait trop de pénétra-

tion et de bonté pour ne pas se donner le temps de la réflexion, et m-r Tchitchagoff aurait pu continuer à le servir avec distinction, si dans un moment d'humeur il n'avait brusquement demandé sa démission. Mon frère, qui avait suivi l'amiral dans cette campagne, revint à Pétersbourg peu avant sa retraite; il me fit le tableau des calamités dont il avait été témoin, et ces cruelles images ne s'effaceront jamais de ma mémoire. L'amiral avait obtenu pour mon frère le rang de gentilhomme de la chambre. Il avait aussi recommandé aux bontés de l'Empereur le comte Capodistrias, pour lequel il éprouvait une véritable affection. Cette affection était si vive qu'il lui proposa même, en quittant l'armée, de partager sa retraite et d'abandonner le service; mais les résolutions du futur président de la Grèce étaient plus stables que celles de l'amiral: il resta attaché à la chancellerie de l'armée, où le général Barclay ne tarda point à le distinguer.

Pétersbourg cependant suivait de ses voeux les chances variées de la guerre; on y était absorbé par la politique. Je vivais assez retirée, me bornant à remplir les devoirs de ma place et à voir quelques amis dont la sociéte me convenait. Le printemps nous conduisit à Tsarskoë-Sélo, où l'Impératrice voulait passer l'été, préférant cette résidence vraiment impériale, qui lui rappelait les beaux jours de sa jeunesse, à Kaménnoï-Ostroff, si bruyant et si incommode à la fois. Je me vis avec plaisir dans ces beaux jardins si noblement plantés, dans ce château, témoin de tant de grandeur évanouie. Du temps de Catherine, ces immenses appartemens pouvaient à peine contenir une cour aussi nombreuse que brillante; la nôtre, composée alors de trois dames et d'un grand-maître, se perdait dans un local beaucoup trop grand pour nous. L'Impératrice occupait la chambre à coucher de Catherine, qui était fort simple et n'avait d'autre agrément qu'une vue

charmante sur le jardin. De sa fenêtre Catherine pouvait promener ses regards sur une pelouse magnifique, bordée de bosquets délicieux et couronnée par un obélisque consacré à la gloire de ses armes. Son cabinet de travail était une pièce fort vaste et d'un aspect sérieux. Une tenture de Chine la rendait sombre et triste. C'est là que cette grande Souveraine méditait sur les intérêts d'un peuple qu'elle aimait et dont elle était l'idole, et lorsque sa tête fatiguée éprouvait le besoin du repos, une porte s'ouvrait vers une galerie ornée des bustes de tous les grands hommes qui ont honoré l'humanité. Lorsque je passais par cette colonnade majestueuse, il me semblait toujours y voir cette femme extraordinaire, dont le génie a élevé la Russie au point de force et de gloire où nous la voyons aujourd'hui. Je me la figurais avec ce visage serein, cette démarche lente et gracieuse, ses vêtemens si amples et si

particuliers, promenant ses rêveries au milieu de ces figures de marbre qui appartenaient, comme elle, à l'histoire. Me rappelant aussi ses faiblesses, je disais avec Lamartine: Pour les héros et nous il y a des poids divers.

L'Impératrice Élisabeth s'entretenait aussi des souvenirs du passé; mais les rêves ou les émotions de sa jeunesse étaient toujours le point sur lequel ses pensées s'arrêtaient avec le plus de plaisir. Nous faisions de longues promenades en tête à tête, et nos conversations étaient toujours animées sans que nos âmes parvinssent à se toucher. Nous dînions ensemble; le soir on se promenait en voiture et l'on prenait le thé réunis. Deux fois par semaine l'Impératrice recevait du monde. Ces jours étaient presque fatigants, parce qu'on y voyait peu de personnes aimables. Je dois cependant citer la comtesse Sophie Stroganoff, qui, malgré le charme de son esprit, ne savait point faire oublier son

extrême supériorité. Il faut beaucoup d'art pour se faire pardonner tant de grâces et de vertus réunies. Quant à moi, qui admire volontiers, j'étais enchantée de la comtesse Stroganoff, et je crois encore qu'il est impossible de rencontrer dans le monde plus de perfections à la fois.

Nous nous occupions aussi de bonnes oeuvres. Les prisonniers de guerre qu'on avait répartis dans les environs de la capitale étaient dévorés par la misère et la maladie. Leur situation excita la sensibilité de l'Impératrice, qui ne pouvait venir à leur secours qu'avec de l'argent. Je me chargeai des détails. J'achetai les vêtemens nécessaires, je leur fis distribuer une nourriture propre à leur rendre des forces, et nous eûmes la satisfaction d'avoir sauvé plusieurs d'entre eux. Les prisonniers espagnols faisaient exception; on en avait formé un régiment nommé le Royal-Alexandre, dont on donna le commandement à un colonel prisonnier, frère du comte de

Labisbal. Tout cela était dirigé par m-r Zéa de Bermudetz, qui à cette époque espérait contribuer au salut et à la régénération de sa patrie. J'ai beaucoup connu cet excellent homme, et si tous les Espagnols avaient eu son âme et ses vertus vraiment antiques, ce beau pays aurait été sauvé. L'imagination romanesque de l'Impératrice s'était enflammée pour les Espagnols, et l'on était bien sûr de lui déplaire, en se permettant quelque observation peu favorable aux soldats du Royal-Alexandre.

Nous allions souvent à Pavlovsk, qui n'est qu'à huit verstes de Tsarskoé-Sélo, mais ces courses étaient rarement agréables; car une susceptibilité extrême, une jalousie mutuelle règnaient entre les deux cours. J'étais, je crois, la seule qui, sans m'arrêter à ces petitesses, mettais un peu de douceur et de bienveillance dans mes relations avec Pavlovsk. Aussi la princesse Amélie de Bade, qui ne m'aimait point, en témoignait quelquefois son mé-

contentement. Pavlovsk est une maison de plaisance, que l'Impératrice-mère préférait comme sa création; mais ses jardins sont loin de satisfaire ceux qui aiment vraiment la nature. Quelques détails agréables ne rachettent point le peu de goût qui a présidé à l'ensemble. Il m'est impossible de passer sous silence l'impression que m'y causa un jour une chambre attenante au cabinet de l'Impératrice-mère. J'y attendais l'Impératrice Élisabeth, avec une dame de la cour de Pavlovsk qui voulait bien m'y tenir compagnie. Cette chambre n'avait rien de remarquable qu'un lit de camp des plus simples, quelques meubles du même genre et un habillement d'homme complet, posé sur une table. Ma compagne, s'apercevant que je regardais tous ces objets avec surprise, me dit qu'ils avaient appartenu à Paul I-er, et qu'ils étaient conservés par l'Impératrice à côté de son cabinet. Alors me prenant la main sans me rien dire elle me

fit approcher du lit et soulevant la couverture, elle me montra des taches de sang. Je reculai d'horreur. Ce sang était là depuis treize ans, comme une triste relique. J'avoue que mon émotion fut inexprimable; je ne comprenais point qu'on pût se complaire dans un pareil souvenir, et surtout qu'il fût déposé dans une chambre, continuellement traversée non seulement par la famille impériale, mais par tout ce qui appartenait à la cour.

J'eus dans le courant de cette année plusieurs occasions de connaître et d'étudier le monde. J'avais beau combattre le sentiment d'amertume qu'il m'inspirait: je sentais mon coeur se flétrir peu-à-peu, et mes chères illusions m'abandonner l'une après l'autre. C'est pourtant dans le monde que je rencontrai l'amie que la Providence voulait m'accorder. M-me S. [4]) me comprit et m'aima au milieu de

[4]) La fameuse madame Swetchine, si connue en France. Éd.

la société la plus frivole. Conformité de goûts, de sentimens, sympathie mutuelle, délicieux accord de deux âmes confondues l'une dans l'autre, je vous ai connue, et je vous regretterai toujours!

Cette douce relation me consolait des peines que me causait la situation de ma famille. Mon père qui avait été chargé d'organiser la Bessarabie, nouvelle province réunie à l'Empire par la paix de Boukarest, était tombé dangereusement malade, et une hémiplégie le condamnait à quitter les affaires. La guerre avait complètement dérangé une fortune peu considérable en elle-même, et la continuation des émolumens de sa place était nécessaire pour procurer à mon père la possibilité de changer de domicile. Nous n'avions personne pour solliciter cette grâce. Je me rappelai par bonheur que les lettres adressées aux agents diplomatiques étaient ordinairement ouvertes et lues par l'Empereur lui-même. J'étais en corres-

pondance avec m-r de Lebzeltern, qui se trouvait au quartier-général de la part de l'Autriche. J'imaginai de l'entretenir dans une de mes lettres de la situation de ma famille et du chagrin que j'en éprouvais. Cet innocent artifice me réussit, et mes parens furent agréablement surpris en recevant, au moment où ils s'y attendaient le moins, un rescrit impérial des plus flatteurs qui leur annonçait dix mille roubles de pension. J'ai réfléchi depuis à l'abus qu'on pouvait faire d'un semblable moyen; je ne sentis alors que le bonheur d'avoir été utile à ma famille, sans rien solliciter, et je suis convaincue que l'Empereur, dont la délicatesse était extrême, jouit doublement d'un bienfait accordé de cette manière. Je ne me permis point d'en témoigner directement ma reconnaissance; mais dans une seconde lettre à Lebzeltern, qui se trouvait, sans s'en douter, intermédiaire entre l'Empereur et moi, j'exprimai avec effusion de coeur combien

une grâce si noblement accordée m'avait rendue heureuse.

Quelque temps après je m'adressai à l'Impératrice pour faire placer mon frère à la mission de Vienne. Elle en écrivit à l'Empereur, qui m'accorda aussitôt cette faveur avec les expressions les plus aimables. Je m'empressai d'en prévenir mon frère, qui s'était rendu auprès de nos parens pour les ramener à Pétersbourg.

L'automne était déjà assez avancé lorsque nous quittâmes Tsarskoé-Sélo, et ce fut peu de temps après que la bataille de Leipsig eut lieu. Elle assura le succès de la coalition que l'Empereur était parvenue à former et à conduire. C'est à l'abnégation la plus complète de toutes les petitesses de l'amour-propre, c'est à son attention soutenue pour concilier les intérêts, les vanités et les passions de ses alliés qu'on doit attribuer la chute de Napoléon et la délivrance de l'Europe. Devenu l'âme de ces masses hétérogènes, on le vit mettre

autant de soin à cacher son influence et sa force, qu'un esprit moins élevé en aurait mis à les montrer. Mais la Providence avait soin d'écarter tout ce qui aurait pu diminuer sa gloire. C'est ainsi qu'on vit disparaître Moreau, qui, s'il avait vécu, aurait sans doute recueilli tout l'honneur de cette campagne. Le coup de canon qui l'emporta était chargé de toute éternité comme celui qui tua m-r de Turenne. Non seulement il porta à une distance inouïe, mais il aurait renversé l'Empereur, qui se trouvait à coté de Moreau, si dans un de ces mouvemens de politesse qui lui étaient familiers, il n'avait voulu faire place au général dont le cheval paraissait inquiet. Moreau tomba, et l'on connaît sa fin. L'Empereur lui prodigua les soins et les regrets les plus touchants, sa famille fut comblée de bienfaits, et la dépouille mortelle du général républicain fut envoyée à Pétersbourg, pour y recevoir les honneurs de la sépulture.

partie de la situation de mon père. Il lui avait laissé ignorer la mort violente de ses deux frères, que la Porte avait sacrifiés à la colère de Napoléon, irrité contre eux à cause de la paix de Boukarest qu'il leur attribuait. Le journal de l'Empire, organe du gouvernement français, n'avait pas manqué de publier à cette occasion une longue diatribe contre la famille Mourousi. Non seulement on y attaquait la mémoire de mes oncles dont le sang fumait encore, mais on s'acharnait contre celle de mon grand-père mort depuis 25 ans. Cette lecture me révolta, et je crus voir un aigle déchirant des cadavres.

Ma position à la cour me faisait connaître un nouveau chagrin, celui que causent les. envieux. Insensible au bonheur de la vanité, je ne revenais pas de ma surprise de me voir haïe pour quelques succès à la cour. On commençait à me dépeindre comme un être ambitieux, dissimulé, intrigant; je laissais dire et m'inquiètais de

toute autre chose. Cependant ma santé déclinait, je changeais à vue d'oeil, mes amis s'en alarmaient et auraient désiré me voir entreprendre un voyage. J'en sentais le besoin, mais la chose me paraissait impossible, je n'y songeais pas, et me laissais dépérir sans résistance. L'Impératrice un jour me questionna à ce sujet avec tant d'intérêt que je me laissai aller au plaisir de parler de moi avec confiance et abandon. Elle en fut attendrie et, se livrant elle-même à un mouvement de sensibilité extraordinaire, elle m'embrassa, et penchant la tête sur mon cou, nos larmes se confondirent, et un épanchement mutuel nous fit oublier la distance qui nous séparait. Profondément touchée d'une amitié si douce pour mon coeur, je sentis qu'elle devait me consoler de bien des peines; j'enfermai dans des replis les plus secrets tout ce que l'Impératrice avait laissé échapper de ses lèvres dans ce moment solennel et je me livrai à une entière sécurité pour tout ce

qui pouvait avoir rapport à mes relations de cour. Qu'on se figure après cela mon saisissement et ma surprise lorsque quelques semaines plus tard, j'appris que l'Impératrice se préparait au voyage d'Allemagne et qu'on m'en faisait un mystère. La princesse Amélie avait nommément défendu à sa dame d'honneur de m'en parler, et je supposai avec raison qu'il était question de m'en exclure. J'avoue que je croyais rêver, et que je n'ai jamais compris comment l'Impératrice avait pu se prêter à un arrangement qui aurait donné si beau jeu à mes ennemis. Je me décidai sur-le-champ, et lui écrivis quelques lignes pour lui demander s'il était vrai qu'elle partait et que je n'aurais pas le bonheur de l'accompagner? Sa réponse ne se fit pas attendre; il y régnait de l'embarras, mais elle m'assurait qu'elle n'avait tardé à m'annoncer ce voyage qu'à cause de quelques difficultés pour les voitures qu'elle venait enfin de lever à sa grande satisfaction.

Je me rendis aussitôt chez elle; j'étais résolue d'éviter toute explication, et je le fis de bon coeur, n'étant réellement occupée que du bonheur dont elle allait jouir, en retrouvant sa famille et en se réunissant à l'Empereur, loin des habitudes et des intrigues de Pétersbourg. Mais au lieu de s'abandonner à ces douces impressions, l'Impératrice n'était agitée que par les embarras et les arrangemens du départ. Comme toute personne qui n'est jamais sortie de son cercle, elle se perdait dans ces petits détails matériels, qui lui étaient complètement étrangers, et dont elle n'aurait jamais dû s'occuper. Elle ne parvenait point à diriger comme elle l'entendait un voyage que la saison et le choix du grand-maître de sa cour rendait également difficile. M-r le grand-chambellan Narichkine était le courtisan le plus aimable et le moins fait en même temps pour mettre de l'ordre à quoi que ce soit. Aussi l'Impératrice, toujours inquiète et

contrariée, se livrait-elle sans cesse à des impatiences indignes d'elle et fort dures pour tout ce qui l'entourait. Forcée alors de s'avouer à elle-même qu'elle était fort loin encore de la hauteur morale que dans la solitude de son cabinet elle croyait avoir déjà atteinte, elle en éprouvait une véritable irritation qui lui donnait continuellement de l'humeur. Voyant que toutes ces petitesses ne pouvaient échapper à mes observations tacites, je commençai à lui inspirer une sorte de gêne, dont je fus blessée à mon tour. Nos relations avaient changé, et je ressentis une amertume qui m'avait été inconnue jusqu'alors. J'avais tort sans doute, car c'était à moi de chercher à la calmer et à l'adoucir. L'indépendance de mon caractère me fit paraître indifférente à toutes ses vivacités, et cette indifférence devait naturellement la détacher de moi.

Ce fut le 19 decembre 1813 que nous quittâmes Pétersbourg. Le froid était extrê-

me, un soleil brillant répandait des torrens de lumière sur l'horizon glacé. Mon coeur était brisé de douleur: je me séparais de ma famille, de mon amie, de tout ce qui avait fait le charme de mon existence. De profonds regrets répondaient aux miens, et ce fut les yeux humides de larmes que je me rendis dans l'appartement de l'Impératrice. Il était rempli de monde; un nuage obscurcissait sa physionomie; on déjeuna à la hâte, et nous montâmes en voiture. Les chemins étaient affreux; 25 degrés de froid ajoutaient encore aux désagrémens du voyage. Mais une santé à l'épreuve de la fatigue, une humeur facile rendirent bientôt ma société agréable aux personnes qui voyageaient avec moi. Je gagnai leur amitié, et toutes s'empressèrent de m'en donner des preuves, à l'exception de m-lle W., ma compagne, qui ne pouvait me pardonner les bontés dont l'Empereur et l'Impératrice m'avaient honorée. Je trouvais une grande

douceur dans cette affection générale; elle me consolait de bien des peines, et je cherchai à la mériter par une discrétion et une bienveillance inaltérables.

Je ne m'arrêterai point sur les fêtes qu'on donna à l'Impératrice à Riga, ni sur l'impression que me causa cette ancienne Livonie, jusque là si malheureuse par le servage qu'on venait d'abolir. L'Empereur avait confié à l'habileté du marquis Paulucci le soin d'exécuter ses volontés à cet égard, et son administration ferme et sage à la fois parvint à aplanir toutes les difficultés et laissa après lui ce monument si digne d'Alexandre: la liberté des paysans livoniens. Nous voyagions plus rapidement que la saison ne le permettait, aussi la nuit nous surprenait-elle souvent en route.

Ce fut dans l'obscurité et par un vent épouvantable que nous passâmes les frontières de l'Empire. Les nuages déchirés par la tempête découvraient la lune et laissaient apercevoir la mer qu'il fallait côtoyer.

Les vagues venaient se briser contre les roues de notre voiture, et un fanal allumé sur le rivage annonçait le danger aux navigateurs. Les personnes qui se trouvaient avec moi dormaient profondément. J'étais seule avec mes pensées en quittant pour la première fois la terre de Russie. Je lui dis adieu; je pensai aux objets chéris que j'y laissais et je retombai dans le fond de la voiture, où je m'abimai dans mes rêveries. J'avais passé 22 ans dans cette froide Russie, j'y avais goûté tous les plaisirs et toutes le douleurs de ma vie. Les premiers avaient été courts et rares, les derniers devaient laisser dans mon âme des traces ineffaçables. A ce souvenir, j'abandonnai mon avenir à Dieu, et je me promis de n'opposer aucune résistance au torrent des évènemens. Cette résolution était sincère; elle m'attira les bénédictions du Ciel: car ce voyage, commencé sous de pareilles auspices, fut heureux pour moi, malgré quelques contrariétés que je m'habituai à mépriser.

Un sentiment de gloire et de bonheur vint s'emparer de nous à notre entrée sur le territoire de Prusse. Nous y fûmes accueillis par les bénédictions populaires et le plus vif enthousiasme. La nation tout entière se livrait avec transport à la reconnaissance que la Russie lui inspirait. Plus tard, des craintes, des jalousies vinrent empoisonner ce noble élan, mais alors on ne voyait que des visages satisfaits, et le nom d'Alexandre était sur toutes les lèvres, comme un talisman de salut. Nous jouissions de ce triomphe sans nous rappeler qu'il devait être mêlé de beaucoup d'amertume pour l'Impératrice. En effet elle était l'épouse d'Alexandre, mais l'épouse délaissée; aucun gage de leur union n'était là, pour lui assurer des consolations dans l'avenir. Ah! si s'oubliant elle-même, elle avait pu se livrer toute entière au bonheur d'aimer, d'admirer celui auquel elle appartenait par les liens les plus sacrés, tout aurait pris une autre face, et d'heu-

reux jours auraient encore lui pour tous deux; mais il en devait être autrement. Nous la trouvâmes à Koenigsberg triste, excédée et toujours peu aimable pour sa suite, qui ne cachait pas non plus son mécontentement. Que de scènes caractèristiques se succédèrent alors sous mes yeux! On a bien raison de dire qu'il faut voyager ensemble pour apprendre à se connaître. Je m'amusais quelquefois à observer l'intérieur de notre appartement, lorsque réunis pour ainsi dire en famille, l'Impératrice et sa suite laissaient éclater sans se gêner l'humeur mutuelle, qui dominait toute la société. Les portes s'ouvraient, une assemblée nombreuse s'offrait à nos regards: aussitôt, et comme par un coup de baguette, l'Impératrice reprenait son air doux et gracieux, elle tenait cercle avec un charme qui n'appartenait qu'à elle. Nous composions aussi nos physionomies, nous recevions les complimens des étrangers sur notre angélique Souveraine, nous

paraissions enchantés de leur société, et la mystification était complète. A peine ces portes se refermaient-elles, que l'Impératrice se jetait sur un fauteuil, accablée d'ennui et respirant d'être enfin délivrée de ces hommages importuns. Et en nous rappelant tant de paroles aimables, tant d'agréables mines dont cette pauvre assemblée avait été gratifiée, nous étions obligés de rire du plaisir que nous éprouvions tous à ne plus la voir. Telle est l'histoire de toutes les cours, et je ne puis m'empêcher d'être étonnée lorsque je vois encore briguer l'honneur d'y paraître à ceux qui ne doivent pas être admis dans l'intimité. Les princes autrefois trouvaient peut-être quelque plaisir dans la représentation; mais depuis que la révolution française les a fait descendre de leur ennuyeuse grandeur, elle n'est plus pour eux qu'un supplice, et c'est leur être agréable que de les en dispenser. Je passai à Koenigsberg une journée charmante

avec l'amiral Greigh et le comte Hayden, sans me douter que ce dernier contribuerait un jour d'une manière si glorieuse à la délivrance de la Grèce. Cet espoir ne se présentait encore à moi que comme le rêve de mon coeur. Combien j'aurais été heureuse si j'avais pu penser que je le verrai réalisé!

Nous arrivâmes à Berlin, harassés de fatigue et de froid; mais au lieu de nous reposer, il fallut paraître à un grand dîner et commencer par être présentées aux princesses de la maison royale. Le roi était à l'armée: la grande lutte durait encore. La cour à peine revenue de l'exil, rappelait les malheurs passés et surtout la mort de la reine, dont le souvenir était dans tous les coeurs. Les filles paraissaient orphelines; leur éducation s'en était ressentie. Mais le naturel de la princesse Charlotte, son aimable figure, sa bonté enfantine, faisaient augurer pour elle un heureux avenir, et cet augure n'a pas été

trompeur. La simplicité de ses manières contrastait singulièrement avec l'affectation de la princesse Guillaume, belle-soeur du roi, qui faisait les honneurs de Berlin à l'Impératrice. Cette princesse était belle, mais sa toilette fantastique, ses prétentions à la beauté, à la sentimentalité, au patriotisme poètique fatigaient les gens sensés [5]. Elle avait cependant de nombreux admirateurs et donnait le ton à la cour de Berlin. Je trouvai la princesse Radzivil, cousine du roi, beaucoup plus spirituelle et plus aimable; mais j'admirai surtout la comtesse de Brandebourg, soeur naturelle du roi. Elle était belle, aimable et bonne; son esprit me parut d'une trempe forte et élevée. Après le dîner on se rendit au spectacle, préparé pour la circonstance. J'avoue que je fus peu charmée des emblêmes et des allusions, mais mon étonnement fut inexprimable quand le

[5]) Elle imitait probablement la reine défunte de Prusse, la fameuse Louise. Éd.

fond du théâtre s'ouvrit et nous présenta les bustes de l'Empereur et du roi couronnés de lauriers, contre lesquels s'appuyaient gravement un acteur et une actrice représentant Frédéric II et Catherine II. Les costumes, la pose étaient tellement imités que l'illusion était parfaite sans être gracieuse; car l'uniforme sale et caricature du grand Frédéric, les paniers et le toupet de l'illustre Catherine n'offraient rien d'attrayant. Cette apparition ne m'inspira que du dégoût: elle avait l'air d'une profanation des morts. Mais les spectateurs étaient transportés de plaisir, sans en excepter l'aimable comtesse de Brandebourg. Un génie avec une palme se montra tout-à-coup dans un soleil de lumière entre les deux fantômes. Je dis un génie, mais plusieurs voix répetèrent autour de moi que c'était feu la reine, et pour l'honneur des Berlinois j'évitai d'approfondir la chose.

Le roi de Saxe et sa famille assistèrent à cette représentation. Traités en pri-

sonniers à Berlin, ils se trouvaient heureux des égards que l'Impératrice avait pour eux. L'Empereur lui avait écrit de les voir et de leur témoigner tout le respect qu'on doit au malheur. Le roi et surtout la reine, qui était fort irritée contre l'Empereur ont toujours ignoré que c'est d'après ses ordres que l'Impératrice leur avait accordé un si vif intérêt. Ils ne manquèrent pas de l'attribuer uniquement à l'élévation de ses sentimens et de se récrier sur les torts de l'Empereur envers une femme si accomplie. Ces propos indiscrets nous blessaient; mais il fallait avoir l'air de ne pas les comprendre, pour ne pas être obligés d'y répondre.

Au milieu du tourbillon qui m'environnait, je m'occupais douloureusement du devoir sacré que j'avais à remplir. La tombe de mon frère, isolée sur cette terre étrangère, n'avait pas encore été mouillée des larmes de l'affection. Je m'y rendis de grand matin avec ma femme de chambre.

On la montre ordinairement aux voyageurs qui vont visiter le tombeau du comte De-la-Mark. Celui de mon malheureux frère était dans la cour de l'église, adossé contre le mur entre deux arbres magnifiques. Pour y parvenir, je fus obligée d'entrer dans la neige jusqu'aux genoux; je m'assis sur les marches du monument et je donnai un libre cours à mes pleurs. Il me semblait que mon pauvre Constantin me voyait avec plaisir, bénissant sa mémoire, implorant l'éternelle miséricorde pour lui et avec lui. Le monument que mon père lui fit élever était d'une forme et d'une couleur lugubres, et portait en latin l'inscription suivante: «Il nous fut enlevé dans un jour sombre et funeste». Je restai longtemps dans ce lieu de douleur; j'aurais désiré y voir une croix, gage de l'amour divin. En rentrant chez moi, je m'adressai au médecin de l'Impératrice, qui me témoignait de l'amitié, et il commanda aussitôt en mon nom au sculpteur

Schadow, artiste distingué, un grand crucifix en marbre. Il fut dans la suite adapté au monument, et on y ajouta ce beau vers de la Messiade que le Seigneur adresse à un des anges tombés, mais repentants: «Komm zu deinem Erbarmer» *). Ces consolantes paroles étaient venues d'elles-mêmes sur mes lèvres auprès du monument, et je trouvai une grande douceur à les y voir gravées.

Nous quittâmes Berlin le 14 janvier. Le froid avait diminué, mais rien n'annonçait encore l'approche de contrées méridionales. Leipsig me fit éprouver un sentiment particulier: mon père y avait fait ses études et se rappelait avec satisfaction cette époque de sa vie. Je saluai Leipsig avec un attendrissement douloureux: j'avais laissé mon père accablé, malade, et son avenir se bornait maintenant à celui de ses enfans. Des nuées de corbeaux s'élevaient au-dessus des

*) Viens chez ton Libérateur.

plaines de Leipsig et nous indiquaient le champ de bataille, où tant de malheureux avaient péri pour briser le joug de Napoléon. Bientôt la belle vallée de la Saal vint nous distraire de ce souvenir. Le soleil éclairait d'un éclat printanier ce site agreste qui nous annonçait enfin une nature plus heureuse; aussi tous les objets commençaient à se colorer d'une teinte plus riante, et nous arrivâmes à Weimar dans les dispositions les plus agréables.

J'avais connu autrefois la grande-duchesse Marie, à Pétersbourg. Elle témoigna du plaisir à me revoir. Nous trouvâmes le château de Weimar fort beau et grandement monté. La cour y était plus nombreuse et plus brillante qu'à Berlin. La duchesse, tante de l'Impératrice, en faisait les honneurs, avec une dignité vraiment imposante, et nous pensâmes qu'elle aurait été beaucoup plus à sa place sur le trône du feu roi Louis XIV que sur celui de Weimar. Ses mouvemens remplis de gravité rappelaient

cette grâce qui s'est perdue de nos jours, et Walter-Scott aurait pu la prendre comme modèle pour une de ces figures historiques qui font le charme de ses ouvrages. Quoique l'Impératrice fût très impatiente de revoir sa famille, on parvint à lui faire accepter un bal, et à assister à une tragédie de Göthe. Je fis la connaissance de ce poète célèbre; mais je cherchai vainement dans sa conversation quelque trace de cette imagination brûlante qui a fait les délices de son siècle. Je ne trouvai qu'un homme de cour, froid, compassé, enchanté de son cordon, de son titre. Ses manières formaient un singulier contraste avec sa belle et noble figure, qui rappelait les bustes de Jupiter. Cependant parfois son regard s'animait, et quelques mots heureux trahissaient encore le poète.

A Weimar, l'Impératrice changea les arrangemens du voyage, et la princesse Amélie resta en arrière avec sa dame et moi. Nous couchâmes à Eisenach, et j'y

soupai à côté d'un homme qui devait dans la suite partager avec moi les biens et les maux de la vie. Le comte Edling me parut bon et aimable; nous parlâmes italien (c'était sa langue maternelle), mais nous étions bien loin de penser l'un et l'autre, en nous séparant, que nous devions être un jour unis à jamais.

Nous rencontrâmes entre Weimar et Francfort un vieux château habité par une vieille princesse d'Anhalt, tante ou cousine de Catherine II. Son vieux maréchal, traîné par de vieilles rosses dans une vieille voiture, vint complimenter l'Impératrice avec de vieilles phrases de la part de cette vieille parente dont la figure, le fauteuil et la mise répondaient parfaitement à la tournure de son ambassadeur et formaient une des scènes les plus piquantes du voyage.

Enfin ce voyage si long et si pénible touchait à son terme. L'Impératrice prit les devans avec sa soeur, pour arriver

plus tôt auprès de m-me la margrave, qui était venue à sa rencontre avec le reste de la famille. Le même soir nous trouva tous réunis dans le château de Brouchsal, autrefois résidence des évêques de Spire, appartenant alors comme douaire à m-me la margrave de Bade.

C'est dans cette antique demeure que nous devions nous fixer jusqu'à l'issue de la guerre. On avait cherché à en rendre le séjour aussi commode et aussi agréable que possible. La famille de l'Impératrice s'y était rendue de tous les coins de l'Allemagne pour y passer avec elle le temps que Sa Majesté devait lui consacrer.

On distinguait dans cette réunion la reine de Suède, dont la beauté piquante et le sourire malin contrastait avec les malheurs de sa vie. Son fils, âgé de quatorze ans, nous intéressa par sa jeunesse, sa tournure modeste et le triste avenir qui l'attendait.

La princesse Stéphanie-Napoléon, belle-soeur de l'Impératrice, ne faisait que de

courtes apparitions à Brouchsal, y étant reçue avec froideur. Mais l'admiration qu'elle inspirait à toute la suite de l'Impératrice, dut lui prouver que nous ne partagions pas les ressentimens de m-me la margrave. La position de la princesse Stéphanie était des plus cruelles. Obligée de dissimuler la peine que lui causaient les malheurs de sa famille, elle avait encore à lutter contre l'aversion que lui témoignait celle de son mari. Sa figure expressive laissait percer les émotions diverses qui l'agitaient. Quelques momens de calme lui rendaient sa gaité, ses grâces, cet esprit charmant dont le Ciel l'avait si richement douée.

L'existence que nous menions à Brouchsal prit une forme positive et monotone dont je m'accomodai fort bien, mais qui faisait le désespoir du reste de la société. On se rassemblait pour le dîner en grande tenue. C'était tous les jours les mêmes révérences, les mêmes questions, les mêmes

réponses que les majestés et les altesses échangeaient entre leurs cours respectives. Après dîner le cercle se renouvelait encore, toujours debout; on se retirait bien fatigué dans sa chambre. La mienne devint le rendez-vous de la plus grande partie de la société du château. Une douce familiarité, une gaité vive, une indulgence réciproque, rendaient notre coterie parfaitement agréable et nous dédommageait de la gêne du salon. A sept heures on se rassemblait pour le thé. La margrave, l'Impératrice, le roi et la reine de Bavière, celle de Suède et toutes les altesses qui se trouvaient au château, occupaient un grand cabinet dont les portes étaient ouvertes sur le salon où nous nous tenions. L'ennui et la gêne qui régnaient dans le cabinet désespéraient souvent celles que le joug d'une étiquette surannée forçait d'y rester. Nous prîmes le parti de rire et de causer sans nous gêner, malgré cet auguste voisinage, et notre gaité faisait

l'envie, et quelquefois le scandale du grand cabinet.

Les nouvelles de l'armée nous occupaient beaucoup; on entendait dans le lointain le canon de Strasbourg, assiégé par les alliés. Les courriers qui partaient régulièrement pour Pétersbourg, apportaient aussi des lettres à l'Impératrice. Elles étaient peu détaillées. L'Empereur n'annonçait rien de positif; aussi la reddition de Paris et le traité de Fontainebleau nous causèrent des transports de joie inexprimables On était réuni pour la soirée, lorsque le courrier, porteur de cette grande nouvelle, arriva. Le grand cabinet devint désert, l'étiquette fut mise de côté: on se félicitait, on s'embrassait, des larmes de plaisir roulaient dans tous les yeux.

Je ne puis m'empêcher de rappeler ici la surprise que me causa le traité de Fontainebleau. Quoique Napoléon à cette époque fût généralement haï, les êtres pensants ne pouvaient lui refuser ce tribut

d'admiration que tout grand homme obtient de ses ennemis, comme de ses amis; mais le traité de Fontainebleau, si petit, si mesquin, si peu en harmonie avec sa gloire, me causa le plus grand étonnement. On n'y trouvait que pensions, titres conservés et autres mesquineries semblables. Je fus presque tentée de croire aux assertions des libellistes qui en voulaient faire un aventurier. Napoléon a si bien senti plus tard la bassesse de cet acte qu'il en a rejeté tout l'odieux sur ses négociateurs. C'est du moins ce que nous dit le Mémorial de S-te Hélène, et je le crois sans peine; mais l'acte a été signé et passera à la postérité.

Ce grand évènement annonçait le prochain retour de l'Empereur, et une réunion qui devait être décisive pour l'Impératrice. Sa mère, ses soeurs en étaient fort occupées, et nous aperçûmes avec douleur que des conseils probablement maladroits exerceraient leur influence sur de si importan-

tes destinées; car du bonheur des têtes couronnées dépend souvent celui de toute une génération. L'Empereur, à son passage par Carlsruhe, avait témoigné les plus tendres égards à sa belle-mère, et madame la margrave en avait conçu l'espoir d'effectuer un rapprochement entre les deux époux. Mais jamais personne ne fut moins faite pour le rôle aimable de conciliateur: toujours froide, embarrassée, de mauvaise humeur, la margrave ne connaissait point le langage du coeur. Elle avait vieilli dans une atmosphère d'étiquette et d'orgueilleux préjugés qui la rendait souvent injuste, toujour malheureuse.

Quoique l'Impératrice aimât et respectât sa mère, elle était fatiguée du genre de vie qu'elle menait à Brouchsal, et ce fut pour lui procurer quelques distractions qu'on nous conduisit à Baden, l'arrivée de l'Empereur ayant été retardée de quelques semaines par son voyage d'Angleterre.

C'est à Baden, que je me liai plus particulièrement avec deux êtres qui s'étaient voués à la contemplation des choses célestes, avec une ardeur et une bonne foi remarquables. M-me Krudener et Yung-Stilling me témoignèrent tous deux une affection chrétienne que j'appréciai doublement au milieu d'un cercle frivole. Je profitai de tous les instans que je pouvais dérober aux ennuis de la cour pour aller les voir. M-me Krudener habitait une cabane, où l'on voyait des pauvres, des affligés, des enfans et quelques personnes du monde qui, comme moi, venaient respirer un air plus pur dans une atmosphère d'amour et de paix. A cette époque, elle cherchait Dieu dans la pratique d'une tendre charité, d'une pauvreté volontaire et d'une exaltation religieuse qui finit dans la suite par ébranler ses organes. Alors tout devint mystère autour d'elle, et la nature physique et morale se peupla pour elle de chimères qui ne lui laissèrent plus

de repos. Mais toujours bonne et touchante au milieu même de ses erreurs, jamais son âme ne se ferma pour le malheureux; jamais elle ne refusa une larme aux peines et aux fautes de ses semblables. Telle a été m-me de Krudener, et cette esquise imparfaite acquerra plus de vérité par les évènemens qu'on trouvera développés dans ces souvenirs.

Yung-Stilling était une de ces âmes ardentes et pures qu'on aurait vu suivre les traces de Fénelon, si une religion positive avait guidé sa foi; mais né dans l'église protestante, son imagination s'égara dans des théories fantastiques, qui ne portèrent cependant jamais atteinte à la simplicité de son coeur. Yung-Stilling vivait en chrétien, remplissant tous ses devoirs avec amour. Lorsque j'arrivais dans son humble demeure et que je le trouvais entouré de sa nombreuse famille, racontant les épreuves de sa vie, il me semblait voir un des anciens patriarches publiant les merveilles de Dieu à sa postérité. La situ-

ation de Yung-Stilling était pénible et gênée, mais sa foi n'en était point ébranlée, la Providence l'ayant toujours tiré des plus cruels embarras de la manière la plus inattendue. Elle le fit encore dans cette occasion. Je demandai et j'obtins pour lui sans le consulter une pension de l'Impératrice; je savais en outre qu'il avait des dettes et aucune espérance de les payer, ce qui le tourmentait beaucoup. Toujours à son insu, car il ne m'avait jamais parlé de ses affaires, je m'adressai au prince Galitzine dont je connaissais la charité. Celui-ci en parla à l'Empereur, qui ordonna qu'une main inconnue fît parvenir au vieillard mille ducats, somme suffisante pour acquitter ses dettes. Par ce bienfait Yung-Stilling termina tranquillement sa longue carrière en bénissant le Seigneur. Je n'oublierai point ces soirées d'été, lorsqu'assis devant son clavecin il accompagnait par de solennels accords quelque beau cantique, chanté par les voix fraîches et

pures de ses enfans. Cette harmonie inspirée par l'amour de Dieu et la reconnaissance dilatait mon coeur.

A ces douces distractions se joignait celle d'une correspondance régulière avec ma famille, mon amie et le comte Capodistrias. Son nouveau chef ne tarda point à distinguer le mérite du comte Capodistrias, qui n'était pas à sa place dans le tumulte des camps. Ce fut à Francfort que l'Empereur, ayant un travail important à terminer, demanda au général Barclay de lui trouver quelqu'un capable de le faire. Le commandant en chef lui nomma Capodistrias et le lui envoya. Sa figure noble et élégante à la fois, l'expression de l'âme répandue sur des traits parfaitement réguliers, frappèrent l'Empereur, qui, après avoir causé avec lui, trouva ce qu'il cherchait depuis longtemps, un esprit subtil et élevé en même temps, joint à la connaissance des hommes et des choses. Les affaires des Suisses étaient embrouillées, difficiles à

régler. Il était nécessaire de gagner leur confiance, de calmer leurs dissensions et de fixer leur avenir de manière à pouvoir compter sur leur dévouement. Cette mission délicate fut confiée à Capodistrias, qui se rendit sur les lieux avec m-r de Lebzeltern, tous deux sous des noms supposés. Le succès surpassa l'attente de l'Empereur, et bientôt après un caractère diplomatique avoué plaça enfin Capodistrias dans une situation plus en harmonie avec ses talens. Il n'y avait pas longtemps que nous étions à Brouchsal, lorsque je reçus une lettre de lui, datée de Zurich; elle était remplie des souvenirs du passé et d'espérances pour l'avenir; j'en fus touchée, car je savais que Capodistrias, naturellement reservé, ne se livrait pas facilement aux effusions du coeur. Je lui répondis comme à l'ami de ma famille, et il en résulta une correspondance régulière dont je ne faisais aucun mystère, parce que je la trouvais toute naturelle. Cependant elle

fit naître l'idée que nous songions l'un et l'autre à une union, qu'on trouvait bien assortie. Je n'arrêtais point ma pensée sur cette idée, quoique plusieurs phrases échappées à la plume du comte Capodistrias dussent me faire croire qu'il en était occupé. Heureux de sa position actuelle, il exprimait le désir de rester à son poste. Notre correspondance roulait sur les évènemens de l'époque, sur nos voeux mutuels pour la Grèce, que nous espérions encore voir ressusciter dans la république Ionienne, enfin sur l'espoir de nous revoir. Dans une de ses lettres, le comte Capodistrias me disait qu'il attendait avec impatience cet heureux moment pour me prouver par la lecture de son journal, que d puis notre séparation, malgré les évènemens les plus variés, les périls et les fatigues de la guerre, mon image avait toujours occupé sa pensée, que j'avais été le but de toutes ses actions et qu'après avoir entendu ce récit en présence de ma

famille, il me demanderait de lui accorder la même confiance. Ce langage dans un homme aussi sérieux et aussi réfléchi était bien fait pour me persuader que j'étais nécessaire à son bonheur. Cependant j'évitais avec soin d'y arrêter ma pensée; je ne sais quelle inspiration semblait m'avertir que le repos de ma vie y était intéressé. Je remis l'éclaircissement qui devait décider de mon sort à l'époque de ma réunion avec ma famille, et je continuai d'écrire au comte Capodistrias avec l'amitié d'une soeur, abandonnant à la Providence le soin de fixer nos destinées [6]).

Enfin, l'Empereur annonça définitivement son arrivée; on quitta Baden aussitôt, et nous nous rendîmes à Brouchsal pour l'y recevoir. La famille de l'Impératrice discuta avec elle pour savoir si elle irait à la rencontre de son époux, et il fut décidé, après maints débats, qu'elle l'attendrait dans une

[6]) Rappelons au lecteur que ces pages ont été écrites du vivant du comte Capodistrias. Éd.

petite maison de campagne à quatre heures de Brouchsal. Sa soeur et une de ses dames devaient l'accompagner. Le choix tomba sur moi, parce qu'on savait que l'Empereur me préférait. Nous partîmes de bonne heure. L'Impératrice était fort agitée, et je voyais que sa fierté souffrait de cette espèce d'avance. Son agitation augmenta dans la journée qui s'écoulait sans nouvelles de l'Empereur. Je fis mon possible pour la distraire et l'amuser, et j'y réussis si bien qu'elle eut l'air de m'en savoir gré. Mais la nuit approchait et l'Empereur ne paraissait point. Nous allions repartir pour Brouchsal, lorsqu'on vint nous avertir que la voiture de Sa Majesté paraissait dans l'avenue. L'Impératrice se plaça à côté de la porte, ainsi que sa soeur, et l'Empereur en entrant la reçut dans ses bras avec une tendresse et une simplicité charmante, lui demandant si elle reconnaissait encore son vieux visage. Touché de l'empressement qu'elle avait mis à venir à sa rencontre, il lui fit mille ques-

tions aimables, embrassa sa belle-soeur et demanda qui était la dame qui les accompagnait. On me nomma, et il vint me chercher dans le cabinet où je m'étais retirée. Trop émue pour mettre le moindre apprêt dans mon compliment, je ne pouvais que lui serrer la main en pleurant de joie. Tout ce qui venait du coeur le charmait. «Je sais déjà», me dit-il, «ce que vous voudriez me dire», et nous rejoignîmes l'Impératrice.

La soirée s'avançait, il fallait s'occuper du retour. L'Empereur voulait absolument prendre la quatrième place dans notre carrosse; mais la princesse Amélie insista pour qu'il rentrât dans sa calèche avec l'Impératrice et nous laissât aller avec son compagnon de voyage, le comte Tolstoï, qui nous amusa beaucoup pendant toute la route par le récit du voyage d'Angleterre. Nous arrivâmes dans la nuit au château où tout était couché, ou faisait semblant de l'être. Chacun se retira dans sa chambre sur la pointe des pieds pour chercher

quelque repos, en attendant les fracas du lendemain.

En effet le château se trouva rempli de très bonne heure d'une foule de personnes, qui attendaient l'Empereur depuis longtemps. On voyait des uniformes et des cordons de toutes les couleurs, une agitation extrême, une curiosité inquiète assaisonnées d'une certaine bassesse qui semble malheuresement devoir être l'atmosphère des rois; mais ce n'est point à eux qu'il faut s'en prendre, mais bien à cette triste espèce humaine qui doit toujours ramper ou menacer.

Parmi la foule de courtisans, de diplomates, de princes, de curieux qui encombraient les salles du château, je distinguai La Harpe, qui jouissait de la gloire de l'Empereur, comme de son ouvrage. Sa simplicité, ses manières bourgeoises contrastaient avec son cordon bleu. Il désarmait la haine et l'envie par sa candeur, et les plus fortes préventions disparaissaient in-

sensiblement quand on causait avec lui. Le vertueux baron de Stein était aussi là, et attirait l'attention des princes allemands qui le haïssaient tout en le flattant. Incapable de déguiser un moment sa pensée, le baron de Stein est un de ces caractères antiques qui n'ont jamais transigé avec leur conscience. Ennemi mortel de la tyrannie de Napoléon, il l'était également de celle des princes d'Allemagne et, protégé par l'Empereur Alexandre, il lutta seul contre leurs prétentions, défendit la cause des peuples, qui lui durent enfin la garantie de leurs droits. Yung-Stilling, que l'Empereur ne connaissait pas encore, se trouvait aussi dans ce cercle si hétérogène, et les soins que je lui prodiguai l'aidèrent à le supporter. Le premier jour se passa en présentations et en étiquettes plus assommantes les unes que les autres. Un dîner immense vint s'y joindre. Je tâchai de m'en consoler en me livrant comme de coutume au plaisir de la conversation avec les per-

sonnes que je préférais. L'insouciance et le calme qui me sont naturels contrastaient apparemment avec la raideur qui m'environait. L'Empereur en fut frappé et me combla de soins et d'attentions. Je devins aussitot un être intéressant aux yeux des courtisans, et le plaisir que me causaient les bontés de l'Empereur fut gâté par l'ennui que me donnèrent les flatteries et la curiosité de la foule. Elle s'eclipsa vers le soir, et il ne resta dans les salons que les suites des princes et les princes eux-mêmes, qui, selon l'étiquette dont j'ai parlé plus haut, se tenaient dans une pièce séparée dont les portes restaient ouvertes. L'Empereur, qui détestait toute distinction de ce genre, vint dans notre salon et, s'approchant de l'embrasure d'une fenêtre où je me tenais, il se mit à causer avec moi. Les personnes qui m'entouraient s'étant éloignées par respect, notre entretien s'anima. Lorsque deux âmes se touchent, pour ainsi dire, par quelque rapport intel-

lectuel, elles éprouvent le besoin de se connaître davantage et de se tout dire. Aussi passâmes-nous en revue dans cette conversation tout ce qui nous intéressait mutuellement.

Je me laissais aller à toutes mes idées avec l'abandon qui me caractérise, et l'Empereur, surpris de ma franchise, y répondait avec une confiance à laquelle il se livrait rarement. Je me rappelle encore que je lui dis entre autres choses tout aussi bizarres: «Puisque vous me traitez avec tant de bonté, Sire, je vous dois ma profession de foi. Elle n'est point en harmonie avec ma situation. Dans le fond de l'âme je suis républicaine; je déteste les cours et n'ai jamais attaché aucun prix à toutes ces distinctions du rang et de la naissance, qui me glacent et m'ennuient à la mort. Mais n'allez pas trahir mon secret dans ce pays-ci, car je le payerais cher».— «Non, non», me répondit-il en riant, «soyez tranquille là-dessus, et franchise pour

franchise, je vous dirai que je ne vous en aime que mieux et que je pense absolument comme vous; mais convenons du moins qu'en Russie ces préjugés sont beaucoup moins forts qu'ailleurs». — «Oui, sous le règne de Votre Majesté; aussi je vous assure que je crains horriblement de vous survivre» — «Voilà qui est aimable! Mais il faut espérer que les lumières auront déjà fait assez de progrès pour que ces préjugés après moi n'exercent plus aucune influence. J'éprouve une grande consolation en voyant notre jeunesse: elle donne de belles espérances, et je me flatte que le temps les réalisera. Jamais je n'ai plus vivement senti qu'à cette époque la pénurie et le besoin du mérite». — «Je sais, Sire, que vous avez distingué et employé un homme qui a certainement beaucoup de mérite, et auquel je m'intéresse comme compatriote et comme ancienne connaissance». — «C'est le comte Capodistrias? Vous le connaissez?» — «Il est l'ami de ma famille, et cette liaison s'est

formée dans un temps où personne encore n'avait eu le talent de l'apprécier. C'est Votre Majesté qui en a fait la découverte».— «Et si vous saviez avec quel plaisir! Le hazard voulut qu'il me fût envoyé pour affaire, et je fus tout de suite frappé de ce que je trouvai en lui. J'avais besoin d'envoyer en Suisse un homme habile, avec des intentions pures et des vues saines; il a surpassé mon attente, et je compte mettre ses talens à profit pour l'avenir».— «Il est fort heureux des bontés de Votre Majesté et de sa place en Suisse».— «Il n'y restera pas: nous allons avoir bien de l'ouvrage à Vienne; je n'ai personne qui soit de la force à lutter avec Metternich, et je compte le rapprocher de ma personne».

L'Empereur me questionna ensuite sur Yung-Stilling. Je lui en parlai avec effusion de coeur, et les principes religieux nous fournirent l'occasion de nous communiquer nos idées sur la religion. Nous

éprouvions avec une grande partie de nos contemporains le besoin de nous appuyer sur une croyance positive, mais tolérante, dont l'action se mêlât à tous les sentimens de la vie. Ce fut un nouveau point de contact entre l'Empereur et moi, et je fus profondément touchée en apprenant à connaître le trésor de foi et d'amour caché dans ce coeur vraiment royal.

Tandis qu'entraînés par cet échange rapide de pensées et de sentimens nous continuions à causer, le reste de la société nous observait avec étonnement, car peu d'êtres comprennent le plaisir si pur et si vif à la fois d'une conversation agréable. La margrave, choquée de l'absence de l'Empereur, était déjà venue plusieurs fois jusqu'à la porte pour voir ce qui se passait. Enfin n'y pouvant plus tenir, elle vint interrompre notre entretien, qui durait depuis une heure. L'Empereur la reconduisit dans le cabinet magique, et j'allai rejoindre mes amis. Dans leur grouppe se trouvait le jeune

Ypsilanti, qui pour son début dans la carrière militaire venait de perdre la main droite. De longues souffrances s'y étaient jointes, sans porter atteinte à sa gaité. Il s'était rendu à Brouchsal pour me voir. l'Empereur, qui le comblait de bontés, était vivement affecté de le retrouver invalide à 22 ans. Tous ses traits se contractaient péniblement à la vue de quelque misère humaine au dessus de sa puissance. Celle d'Ypsilanti était de ce nombre et le navrait. Un matin que j'allais commencer ma toilette (parce que l'heure de dîner approchait), on vint me demander de la part de l'Impératrice avec tant de hâte que je m'empressai de descendre en ma robe de chambre, les cheveux en désordre, un schal jeté sur mes épaules. Je la trouvai devant son miroir, se coiffant. Elle me disait que l'Empereur désirait me parler au sujet d'Ypsilanti, et qu'il voulait que je lui indiquasse ce qu'il pouvait faire pour lui. Au même instant l'Empereur parut,

et me saluant avec cette grâce respectueuse que je n'ai jamais vue qu'à lui, il me répéta ce que l'Impératrice m'avait déjà dit. J'aurais pu facilement obtenir pour Ypsilanti la place d'aide-de-camp; mais une inspiration secrète me retint. Je me contentai de remercier Leurs Majestés de l'intérêt qu'elles lui portaient. J'ajoutai que mon cousin était heureux d'avoir pu verser son sang pour la Russie, qu'il avait par là mérité ses éperons, que tout ce qu'il désirait était de pouvoir continuer son service quoiqu'invalide, et que si Sa Majesté daignait en même temps avoir égard aux demandes de son père pour quelques personnes qui l'avaient suivi en Russie, il serait parfaitement satisfait. L'Empereur me pria de lui donner avant son départ une petite note à ce sujet avec les noms de ces personnes et les grâces que le prince Ypsilanti demandait pour elles.

L'Impératrice venait d'achever sa coiffure et comme nous la gênions pour le

reste de sa toilette, l'Empereur me fit passer dans la chambre voisine et continua la conversation. «Je me félicite», me dit-il, «de vous avoir connue, et j'ose me flatter de mériter votre confiance; il me serait bien doux de pouvoir faire quelque chose qui vous fût agréable. N'auriez-vous point de voeu à former que je puisse satisfaire?» — «Sire, je n'ai point de termes pour vous exprimer ma reconnaissance; mais je ne tiens pas beaucoup aux choses extérieures; je suis contente de ma situation, je n'ai donc rien à désirer.» — «Mais n'y a-t-il donc pas dans le monde quelque chose que je puisse faire pour vous, quelqu'être auquel vous intéressiez particulièrement?» — «Non, Sire, je ne désire rien. Je m'intéresse vivement à mon frère, mais il est jeune, et je crois pouvoir compter sur ses talens pour son avancement. Votre Majesté, avec le temps, sera à même d'en juger; je n'en suis pas inquiète.» — «Ainsi je ne puis rien faire pour vous?» —

«Rien, Sire, que me continuer des bontés dont je suis vivement touchée.» — «Cette expression est fausse; elle ne répond pas du moins à l'intérêt que je vous porte. Jai vu Yung-Stilling ce matin. Nous nous sommes expliqués comme nous avons pu, en allemand et en français; j'ai bien compris pourtant que vous aviez formé avec lui en Dieu un lien d'amour et de charité qui devait être indissoluble. Je l'ai prié de me recevoir en tiers dans cette alliance, et nous nous sommes donnés la main là-dessus. Y consentez-vous aussi?» — «Sire, ce lien existait déjà». A ces mots il prit ma main avec attendrissement, et je sentis des larmes rouler dans mes yeux. La pendule sonnait l'heure du dîner, je me hâtai de gagner ma chambre, et quelques minutes après j'étais dans le salon de m-me la margrave, au milieu de la foule et du bruit.

Ces scènes rapidement esquissées donneront une idée de la grâce et de la sen-

sibilité d'Alexandre; elles me rappellent une relation dont le souvenir m'est si doux, parce qu'elle fut toujours parfaitement noble et pure.

L'Impératrice, en voyant partir l'Empereur, aurait désiré le suivre en Russie. Son séjour d'Allemagne n'avait point répondu à son attente; elle ne cessait de répéter qu'elle s'y trouvait déplacée et qu'elle n'aurait de repos qu'en remettant le pied sur le sol qu'elle regardait comme sa véritable patrie; mais l'Empereur ne retournait à Pétersbourg que pour quelques semaines, ayant promis d'assister au congrès de Vienne. Il désirait que l'Impératrice y parût avec lui. Après de longues discussions, elle comprit qu'elle ne devait pas avoir d'autre volonté que celle de son époux, et il fut décidé que nous irions à Vienne. Je le désirais, parce que ma famille devait y passer l'hiver.

Je m'empressai de faire part au comte Capodistrias de ce que j'avais appris à son

sujet. Dans sa réponse il me parut vivement affecté de devoir quitter son poste en Suisse. Son chagrin me surprit, et je cherchais à en deviner le motif; mais le tourbillon dans lequel je vivais laissait peu de temps à la réflexion.

A peine l'Empereur était-il parti que nous retournâmes à Baden. Ce séjour charmant était devenu le rendez-vous d'une foule d'étrangers. On y voyait la reine Hortense, le prince Eugène et son épouse, qui s'y étaient réunis à la princesse Stéphanie, leur cousine. La reine Hortense ne répondit point à la réputation qu'on lui avait faite. Elle manquait absolument de tact et d'esprit. Les talens ravissans qu'elle possédait ne pouvaient y suppléer. Dans les apparitions qu'elle faisait au château, sa manière d'être avec les princesses de l'ancienne roche qui la recevaient, prouvait ce que je viens de dire. Parmi les cent minuties qu'on releva alors, je n'en citerai que quelques-unes. Elle deman-

da, par exemple, à l'Impératrice si elle était bien logée à Pétersbourg, et cette singulière question fit sourire Sa Majesté, tout en l'embarrassant: n'ayant habité que les somptueux palais de Catherine II, elle n'avait jamais songé à faire de comparaisons. Une autrefois la reine Hortense dit à la reine de Suède que la conformité de leurs destinées l'attachait doublement à elle. Ces maladresses ne manquèrent pas leur effet.

La princesse Stéphanie en souffrait et ne donnait jamais lieu à de semblables observations, parce qu'elle était réellement une femme supérieure, bien au-dessus de sa réputation. La froideur que lui témoigna l'Empereur, si peu en harmonie avec l'intérêt qu'elle lui avait inspiré à Erfurt, l'avait profondément blessée. Elle ignorait qu'une calomnie habilement ourdie avait irrité l'Empereur contre elle. D'ailleurs m-me la margrave et ses filles la haïssaient trop cordialement pour qu'il fût pos-

sible à l'Empereur d'éclaircir le fait sans se brouiller avec sa famille. L'animosité était à son comble à cette époque. Le prince Ypsilanti m'avait suivie à Baden. Jeune, beau, intéressant par sa blessure et les malheurs de sa famille, on le recevait avec plaisir chez m-me la margrave; mais trop franc et trop étourdi pour avoir l'air de s'y plaire, il passait ses matinées dans ma chambre, où se réunissaient journellement mes amis, et le soir il se gardait de paraître dans notre cercle et préférait le souper gai et aimable de la princesse Stéphanie. On ne manqua pas de profiter de cette circonstance pour en tirer les conclusions les plus odieuses. On essaya même de m'en parler, mais je repoussai les traits de la calomnie avec une vivacité qui déplut. Je m'en souciai peu. La princesse Stéphanie m'inspirait autant d'estime que d'admiration, et les expressions respectueuses dont nous nous servions, mon cousin et moi, en parlant d'elle, imposè-

rent du moins silence aux médisans vulgaires.

La beauté, la candeur, les vertus de la princesse Eugène lui attiraient la bienveillance générale. Le prince Eugène avait été distingué par l'Empereur à Paris, et ne comptait que sur sa protection pour sauver sa famille du naufrage. L'esprit de conduite, qui était le trait distinctif de son caractère, se montra encore dans cette occasion. Restant étranger aux commérages du château, il y paraissait le plus qu'il pouvait, sans affectation et sans embarras. Je fus très surprise de lui voir rechercher ma société avec une sorte d'obstination. Je vis qu'il avait entendu parler des bontés de l'Empereur pour moi. Son empressement me gênait, ne voulant pas manquer aux égards que je lui devais et craignant en même temps de déplaire à l'Impératrice, qui partageait l'aversion de sa famille pour tout ce qui appartenait à la princesse Stéphanie. La conversation du

prince Engène ne manquait pas d'ailleurs d'intérêt: il avait tant vu de choses et connaissait si bien l'histoire de cette époque. Il en parlait avec tant d'abandon, qu'il était difficile de n'y pas prendre plaisir. Sa réputation de bravoure et de loyauté m'avaient aussi prévenue en sa faveur, et je finis par m'intéresser à sa situation, qui aurait été des plus fâcheuses, s'il n'avait eu la protection de l'Empereur; car l'animosité était grande au moment de la restauration, et sans l'intervention forte et généreuse de la Russie, le système de réaction aurait exercé sa funeste influence, non seulement en France, mais dans le reste de l'Europe. Mais la modération d'Alexandre arrêta ce reflux tumultueux des passions humaines. Imitant la divinité qui posa une borne aux flots agités de la mer, il montra aux nations le terme de leurs haines et de leurs vengeances. Pendant longtemps encore elles s'agitèrent dans un vague orageux, mais la limite

était posée, les passions venaient s'y briser et ne pouvaient la surmonter.

Nous quittâmes enfin le pays de Baden, croyant ne pas le revoir; les regrets furent vifs de part et d'autre. Pour ma part, j'y laissais des amis qui m'étaient devenus chers. Une correspondance suivie devait nous consoler mutuellement de la séparation. Nous devions passer quelques semaines à Munich, en attendant l'arrivée de l'Empereur à Vienne. Cette cour, que je connaissais déjà, n'avait rien d'attrayant [7].

[7]) L'ex-duc des Deux-Ponts, Maximilien († le 13 octobre 1825) en 1805, par la grâce de Napoléon, premier roi de Bavière, a été marié deux fois, et de son premier mariage avec la princesse de Darmstadt († en mars 1796) a eu deux filles: 1) l'aînée, Augustine, épouse dès 1806 du prince Eugène Beauharnais (mère du duc Maximilien de Leuchtenberg, qui a été le mari de la grande-duchesse de Russie Marie Nikolaewna) et 2) la cadette, Charlotte, qui a épousé en 1808 le prince-héritier d'alors de Wurtemberg (le futur époux de la grande-duchese de Russie Catherine Pawlowna), qui l'a quittée immédiatement; en 1816 elle est devenue l'impératrice d'Autriche (quatrième femme

Le séjour de Munich n'est pas agréable. La société y était nulle alors, la nature peu riante. Le roi, autrefois prince Max, offrait dans sa personne et dans la tournure de son esprit tous les traits d'un vieux roué du 18-me siècle. Le commérage était l'élément de la reine, et leur cour, à quelques exceptions près, n'était composée que de figures surannées, aussi dépourvues de mérite solide que, de grâces légères.

Nous y retrouvâmes le prince Eugène, qui, haï par la reine, cherchait à se dérober à sa malveillance en se rattachant à la société russe, dont je possédais exclusivement la confiance. Ce manège lui sauva quelques désagrémens, mais il m'en attira plusieurs et, sans l'aversion que m'a toujours inspiré le manque de générosité

de l'empereur François). En 1797 le roi Maximilien a épousé en secondes noces la princesse de Bade, Caroline, la soeur de l'impératrice de Russie, Élisabeth Alexéewna. É d.

envers ceux qui sont abandonnés de la fortune, j'aurais aussi abandonné le prince Eugène. Il ne m'intéressait au fond que par les souvenirs de Napoléon. Le prince Eugène, dont on a voulu faire le prototype des chevaliers français, n'en avait ni la figure, ni la franchise. Ce n'était même pas un homme d'esprit; mais un jugement solide, un tact sûr lui avaient fait comprendre de bonne-heure que la fidélité et l'honneur étaient le meilleur moyen de réussir à la longue dans le monde. Sa conduite était toujours réglée par les calculs de la raison. Les élans de la vertu, ceux de la sensibilité lui étaient étrangers. Il n'avait de véritable affection que pour sa mère et sa soeur. Heureux époux, heureux père, il en remplissait les devoirs sans en sentir le bonheur. Napoléon n'était pour lui qu'un phénomène extraordinaire, qui ne lui inspirait ni admiration, ni amour. Il éprouvait même une sorte d'animosité contre sa personne,

tout en étant fort attaché à son système, devenu le principe de son existence. Ayant vécu au milieu des hommes et des événemens les plus remarquables, il avait acquis une grande expérience; aussi ne se trompait-il jamais lorsqu'il n'était pas obligé de sortir de la sphère des intérêts et des calculs humains. C'est ainsi que j'ai jugé le prince Eugène, et la suite de mes récits prouvera que ce portrait est conforme à la vérité.

Ce ne fut que quelques semaines après notre arrivée à Munich que l'on fit défiler cette longue procession de rois, de princes, de ministres, de députés de toutes les couleurs qui prenaient le chemin de Vienne, avec des espérances et des craintes souvent entièrement opposées. Les peuples, flattés du rôle qu'on leur avait fait jouer dans la guerre qui venait de finir, s'attendaient à des changemens extraordinaires et à une prospérité inconnue jusque là. Les petits souverains ne voulaient que

maintenir leurs droits et augmenter leur territoire, tandis que les chefs de la coalition, heureux de leurs succès, se préparaient à en jouir dans cette auguste réunion, convaincus fort à tort que leurs sujets partageaient entièrement leur satisfaction.

Nous quittâmes Munich dans l'attente du spectacle intéressant dont nous allions être les témoins. Ce voyage fut des plus agréables. La saison était encore belle, nous traversions à petites journées les plus pittoresques contrées, passant les nuits dans des abbayes dont la magnificence attestait celle des temps passés. La situation d'un de ces couvents nous frappa par sa singularité. De hautes montagnes bornaient son horizon et dessinaient dans leurs formes bizarres un profil humain, et nommément celui de l'infortuné Louis XVI. La ressemblance était si frappante qu'on aurait cru voir une copie gigantesque de la médaille de ce prince. Les religieux nous contèrent que

Marie-Antoinette, se rendant en France pour épouser le dauphin, avait aussi passé la nuit dans cette abbaye, et qu'on s'était plu à lui faire observer ce jeu extraordinaire de la nature. Ce souvenir me serra le coeur et me fit l'effet du salut des trapistes.

Vienne enfin se montrait à nos regards curieux. L'Impératrice y arriva la dernière. Nous fûmes heureuses d'échapper au bout de quelques heures à tout ce cérémonial et de nous trouver rendues au palais, qui me frappa par un certain air de grandeur, sans faste et sans ostentation. Nous y fûmes à la vérité très mesquinement logées; mais comme il ne régnait en général aucune espèce de prétention à la cour de Vienne, on s'accommodait tant bien que mal de cette mesquinerie, rachetée d'ailleurs par une grande abondance pour tous les autres détails de la vie matérielle. Il fallut débuter par une série de présentations et de visites dont l'ennui diminuait

par la variété des figures, et surtout par l'esprit et les grâces de l'impératrice d'Autriche [8]). Née en Italie, elle avait toute la vivacité et la finesse de sa nation. Son âme forte et élevée semblait accabler son petit corps, tellement débile qu'il ne semblait animé que par un souffle de vie; mais cette âme se peignait aussi avec toute son énergie dans ses beaux yeux noirs et dans un sourire charmant qui passait comme un éclair sur ses traits flétris par les souffrances. Elle fit les honneurs de Vienne avec une politesse et un charme qui n'appartenaient qu'à elle, tandis que son époux, parfaitement étranger à ce qui se passait autour de lui, la laissait faire et conservait au milieu de tant d'agitations le calme et la bonhomie qui pendant

[8]) C'était la troisième femme de l'empereur d'Autriche, la princesse Marie-Ludovicque d'Este. Par ce mariage l'empereur a dérangé les intentions de l'impératrice de Russie Marie Féodorowna, qui voulait lui faire épouser sa ravissante fille Catherine Pawlowna. Éd.

longtemps le rendirent si agréable à ses peuples. L'illusion à cette époque existait encore, et j'avoue que je ne pouvais m'empêcher de sourire en voyant les transports de la population de Vienne, lorsqu'elle apercevait cette triste figure dans quelque cérémonie publique. Mais toute bizarre qu'elle était, il faut convenir que l'empereur François avait dans son extérieur quelque chose qui annonçait le petit-fils de Marie-Thérèse. Beaucoup de naturel dans un rang élevé est le cachet d'une naissance illustre, tandis qu'un air théâtral, de l'agitation, de la raideur trahissent ordinairement les parvenus.

Le sort venait de réunir aux yeux de l'Europe attentive la plupart des souverains qui la gouvernaient. Le roi de Prusse que j'avais vu autrefois à Pétersbourg humilié, abattu, avec des boucles et une queue à la prussienne, marchait maintenant la tête levée, coiffé à la Titus, et dans un élégant uniforme d'huzard. Le

roi de Wurtemberg [9]) offrait à la curiosité du public une taille des plus extraordinaires, dont le monstrueux embonpoint retombait en draperies sur ses genoux. Le roi de Danemarc ne ressemblait pas mal à un albinos. Étranger aux usages et au ton de la grande société européenne, il se trouvait toujours embarrassé et souvent déplacé au milieu de ces brillantes réunions. L'électeur de Hesse, avec une espèce de cancer sur sa figure et sa terrible réputation, inspirait un dégoût général. Je passerai sous silence tant d'autres princes qui se trouvaient également au congrès, confondus dans la foule et très confus du triste rôle qu'ils y jouaient. Un moment de réflexion aurait du suffire pour retenir ces princes chez eux, et pour leur faire pressentir combien ils perdaient aux

[9]) Premier roi de Wurtemberg, par la grâce de Napoléon, frère aînée de l'impératrice Marie Féodorowna, chassé par l'impératrice Catherine II du service russe. Éd.

yeux de leurs sujets, en se rangeant dans la classe subalterne des courtisans. En effet ce rôle devenait tout naturellement le leur, surtout en présence de l'Empereur de Russie, qui, n'ayant jamais fait grand cas de l'étiquette, témoignait beaucoup plus d'égards au landmann de la Suisse, ou à une jolie femme de Vienne, ou au prince Eugène, qu'à tous les potentats de l'Allemagne. Je ne prétends pas ici approuver l'Empereur: il avait tort sans doute, car les peuples ont le droit d'exiger des égards pour ceux qui les gouvernent, et cette conduite imprudente ne contribua pas peu à lui créer des ennemis. Trop fiers pour avouer la véritable cause de leur haine, ils mirent en avant la crainte que devait inspirer la puissance et l'ambition de la Russie. Ce prince, si imposant avec les souverains, était le plus poli des hommes envers les femmes et l'ami le plus affectueux pour ceux qu'il honorait de sa bienveillance.

Le lendemain de notre arrivée, je le vis chez l'Impératrice (elle était à sa toilette), et l'accueil qu'il me fit, me prouva que ses bontés n'avaient éprouvé aucune altération. Je fus cependant très contrariée de l'entendre railler sur les prétendus succès d'Ypsilanti auprès de la princesse Stéphanie (l'Impératrice s'était empressée de lui communiquer ce commérage). Ma réponse fut vive et sérieuse, je repoussai même la raillerie assez sèchement, et je prodiguai à la princesse Stéphanie des éloges que je croyais mérités. L'Empereur, surpris à son tour, sentit qu'il avait eu tort, et une expression de respect, de satisfaction et de douceur se répandit sur sa noble physionomie. Je venais de rendre hommage à la vérité sans réflexion et sans effort; car, comme je l'ai déjà dit, je n'ai jamais éprouvé un mouvement d'hésitation avec l'Empereur. La confiance qu'il m'inspirait mettait toujours mon coeur sur mes lèvres en causant avec lui.

J'avais retrouvé ma famille à Vienne. Mon bonheur fut grand en les revoyant. Mon père, toujours fort malade, me parut moins accablé. Ma soeur avait pour compagne une amie de son enfance, confiée à la tutelle de ma mère; l'innocente gaité de cette aimable jeune personne répandait autour d'elle un charme véritable. Mon frère, attaché à l'ambassade de Vienne, était satisfait de sa situation, en attendant le moment de se faire apprécier par ses chefs. Ypsilanti était venu nous rejoindre; plusieurs Grecs distingués par leurs talens ou leur patriotisme, se réunissaient dans notre maison. Je m'y retrouvais avec plaisir au milieu de mes compatriotes, qui jouissaient à leur tour de ma position dans le monde, un léger incident leur ayant donné une haute idée de ma faveur.

Les Grecs, sujets ottomans, ont à Vienne une belle église, fondée par un de mes ancêtres. Elle était desservie aux frais de la communauté dont elle était le point

central pour toutes les mesures d'administration d'après l'usage d'Orient. On me demanda d'engager l'Empereur à s'y rendre pour la messe, un dimanche. Je lui en parlai; il y consentit sur-le-champ avec une bonté parfaite. L'Empereur et l'Impératrice se rendaient ordinairement à l'église ensemble, accompagnés par leur cour et par celle que l'empereur d'Autriche avait attachée à leur service. Cette marque publique d'intérêt et d'attention par des co-réligionnaires pouvait flatter leurs espérances et réveiller leur attachement à la Russie; aussi le pr. Trautmansdorff grand-maître de la cour de Vienne, fut-il chargé du soin de déranger ce projet. Il promit aux Grecs, sujets autrichiens, que ce serait dans leur église que l'Empereur Alexandre se rendrait; mais ce n'était pas notre compte: nous désirions voir le souverain de Russie priant avec les malheureux Grecs soumis au joug ottoman. Je m'adressai pour cela au prince Clary, qui

m'était tout dévoué. Je l'assurai que je tenais particulièrement à cette église, parce qu'elle avait été fondée par un de mes ancêtres. Ne voyant dans mes instances qu'une fantaisie, et n'attachant pas beaucoup d'importance à ce que lui avait dit le prince Trautmansdorff, il ordonna aux voitures de la cour de prendre la direction que je lui avais indiquée, et les devança pour mieux remplir mes intentions. Tous les Grecs se réunirent aussitôt dans l'église des sujets ottomans. Alexandre y parut avec son épouse et toute sa cour. Ce fut un moment de bonheur pour les malheureux Grecs. Ils croyaient déjà voir leur auguste protecteur à Sainte Sophie. Par un hazard singulier, Capodistrias venait d'arriver de Suisse le même jour, et il s'y rendit avec le prince Ypsilanti. Il me semble encore voir cette réunion extraordinaire. Le côté droit de l'église était occupé par l'Empereur, sa suite et les étrangers qui l'accompagnaient; à gauche se trouvait

la communauté grecque, précédée sans intention par Capodistrias et Ypsilanti. Leurs figures également belles et romanesques et l'expression mélancolique qui se joint presque toujours à une grande régulatiré dans les traits, semblaient annoncer et les malheurs et les futures destinées de la Grèce. L'office terminé, l'Empereur fut accueilli en sortant de l'église par des acclamations unanimes, et des cris mille fois répétés de vive Alexandre retentirent dans toute la rue. Il en fut troublé, se rappelant sans doute la jalousie autrichienne et les espérances qui se rattachaient à cette joie. Il dit tout haut qu'il me gronderait, et que j'étais cause de tout ce bruit. Cependant il ne m'en parla point, ce qui me prouva qu'il était réellement peiné. Tout ce qui se rapportait à la grande question de la délivrance des Grecs lui causait dès lors une agitation pénible, comme s'il avait le pressentiment que cette question empoisonnerait la fin de sa vie. Quant à moi,

heureuse d'avoir entendu pour la première fois les cris d'allégresse de mes compatriotes, je pressentais aussi l'avenir, mais avec ravissement. La Russie était triomphante, glorieuse, rassurée sur ses destinées; toutes mes affections s'étaient tournées vers la Grèce opprimée, expirante. Je cherchai à connaître les dispositions de l'Empereur, et profitant de ses bontés je le priai un jour de lire avec attention un mémoire qui m'avait été confié et qui traitait de la liberté de la Grèce. Il était de mon frère, mais je ne jugeai pas à propos de le nommer. Lorsque l'Empereur me le rendit, je vis qu'il était douloureusement affecté. «Qui est-ce qui ne ferait pas des voeux avec vous pour hâter ce moment?» me dit-il. «Mais il n'est pas encore venu; il est trop tôt.» Le croyant moi-même encore éloigné, je n'insistai pas.

Le comte Capodistrias, comme je l'ai dit plus haut, était revenu pour assister à cette fête qui m'avait rendue si heureuse;

mais loin d'en paraître flatté comme moi, comme l'étaient Ypsilanti et mes autres amis, il ne me montra que de l'humeur et du mécontentement. Je le voyais tous les jours chez ma mère, et au lieu de me témoigner l'intérêt que ses lettres m'avaient annoncé, il ne me parlait qu'avec une aigreur inexplicable, à laquelle je n'opposai jamais que douceur et silence. Un jour pourtant il m'offrit une bague; c'était un bel intaglio qui représentait un papillon, emblême de l'âme, se consumant sur la flamme. Je reçus ce présent avec reconnaissance sans en demander l'explication. Mon coeur était blessé, je devinais confusément ce qui se passait dans cette âme fière et défiante. Trop juste pour ne pas l'en estimer davantage, j'étais moi-même trop fière pour chercher à détruire de cruelles préventions.

Cependant l'Empereur avait reçu Capodistrias avec une joie extrême. Il fut placé comme conseil, ou plutôt comme

tuteur, auprès de m-r de Razoumofski, nommé négociateur au congrès. Le comte Capodistrias, qui connaissait les talens de mon frère et qui avait besoin d'un aide pour rédiger son travail, le demanda pour secrétaire, et cette alliance qui a duré plusieurs années a été des plus heureuses. La plume brillante de mon frère prêta de nouvelles armes au génie de Capodistrias et à la puissance de la Russie. L'Empereur ravi ne se lassait jamais d'un travail diplomatique d'un genre tout à fait nouveau. Les négociateurs rivaux sentirent qu'ils avaient affaire à forte partie et redoublèrent de vigilance et de jalousie. Razoumofski avec la facilité naturelle aux Russes, saisissait et retenait parfaitement son rôle pour les conférences, où il était d'ailleurs toujours accompagné par Capodistrias. Celui-ci gagna promptement son affection en ménageant un amour-propre facile à contenter; quelques attentions puériles suffirent pour établir entre eux

une entière confiance, si nécessaire au succès des négociations dont ils étaient chargés. Le comte Nesselrode et le comte Stackelberg n'étaient là que pour la représentation.

J'étais si contente de voir l'Empereur bien servi et le mérite de mon frère apprécié, que je me consolais de tout le reste, abandonnant au temps le soin de prouver que je méritais aussi quelque estime. Seulement dans un entretien que j'eus avec le comte Capodistrias, je lui dis que je ne voulais plus aucune explication, ni sur le sens de ses lettres, ni sur les voeux formés par ma famille et mes amis, ni sur les conjectures du public au sujet de notre union; je lui offris et lui demandai une amitié purement fraternelle, l'assurant que je ne m'inquiètais point de l'avenir, et que jamais je ne me marierais en Russie. Je ne sais si le comte Capodistrias comprit ma pensée; mais il parut profondément attendri, et nous nous sé-

parâmes avec l'expression de la confiance et de l'amitié. Je n'en demandais pas davantage et je suppliai ceux qui s'intéressaient à moi, de ne plus se mêler d'une relation qui était hors de leur portée.

Je ne pensais pas que l'Empereur s'en mêlerait aussi. Un jour cependant il me dit qu'il était persuadé que je finirais par me marier hors de Russie. «Cette idée me peine», ajouta-t-il: «j'aurais désiré vous voir fixée près de nous, et j'ai cherché dans cette intention un être en état de faire votre bonheur. Parmi ceux qui m'entourent, je n'ai trouvé que Capodistrias, qui fût digne de vous». Je fus étonnée de cette singulière inspiration et cherchai à savoir si elle ne venait pas de l'Impératrice, qui était instruite de ma correspondance avec Capodistrias. Il m'assura que non. Je le priai de ne point s'occuper de mon établissement, persuadée qu'une femme, qui veut être heureuse, ne doit jamais faire entrer un tiers dans ses projets de mariage,

12

ce tiers fût-il un souverain. Ma réponse aurait mortifié tout autre que l'Empereur, mais avec lui on pouvait se laisser aller sans crainte à la plus forte indépendance de caractère.

Cependant, pour égayer les discussions diplomatiques, on s'occupait de plaisirs et de galanterie. Les femmes de Vienne sont en général fort jolies; elles charment surtout par un naturel et un abandon, qui va quelquefois jusqu'à l'originalité. Douées d'une éternelle jeunesse par leurs goûts pour le plaisir, elles brillent particulièrement dans les grandes réunions, grâce à leur parure, leur danse et leur gaité. Le bal étant leur élément, on ne fit plus que danser, et chacun, plus on moins saisi d'une sorte de fureur dansante, semblait oublier le but pour lequel on s'était rassemblé à si grands frais. Je me rappelle encore l'hilarité générale excitée par une valse que le premier ministre de la Grande-Bretagne exécuta de la manière la plus

grottesque. Lord Castelreagh, depuis marquis de Londondery, parlait peu, riait encore moins, sa gravité naturelle était parfaitement en harmonie avec sa position; on ne fut donc pas peu étonné de le voir tout-à-coup sortir de son caractère et se lancer dans les rangs des valseurs. Lady Castelreagh, son épouse, amusait aussi les railleurs par une figure colossale, qui devenait encore plus extraordinaire et plus gigantesque lorsqu'elle se parait: elle portait des panaches de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Un jour même, elle s'affubla de l'ordre de la Jarretière, dont son mari était chevalier, trouvant cette parure moins chère que les diamans qui couvraient les dames de Vienne. Le roi de Prusse s'était attaché à la belle Julie Zychy avec une sentimentalité qui faisait rire, parce qu'elle n'allait ni à sa figure, ni à son âge, ni à sa position.

L'Empereur Alexandre admirait beaucoup l'intéressante Julie, mais ne voulant

ni se brouiller avec son allié, ni se donner les mêmes ridicules, il fut galant pour toutes les femmes, et parut s'occuper particulièrement de m-me la princesse Auersperg, jeune veuve, dont les vertus, les grâces et l'innocence méritaient l'admiration et le respect. Metternich, ainsi que tous les hommes corrompus, avait beaucoup compté pour faciliter la marche de sa politique, sur la réputation de galanterie de l'Empereur Alexandre. Très surpris de voir que les femmes de son école, sur lesquelles il avait le plus compté, n'étaient pas parvenues à fixer un seul instant l'attention du monarque, Metternich se rapprocha secrètement de la société qu'il fréquentait, et ne pouvant obtenir aucune influence réelle, il chercha dumoins à rabaisser l'Empereur aux yeux de l'opinion publique, par des incidens puérils qui, racontés ensuite avec exagération, nuisaient à sa gloire, surtout à une époque où l'esprit humain, devenu plus

sérieux, exige que les chefs des nations le soient également.

Les fêtes se succédaient avec une rapidité incroyable. La première fut nationale et intéressante, parce qu'elle devait célébrer l'anniversaire de la bataille de Leipsig. Elle se donna au Prater et commença par une scène assez bizarre. L'office divin avait été célébré en plain air; on entonnait le Tédeum, lorsque le prince Schwartzenberg parut avec l'air modeste du héros de la fête. Aussitôt les souverains le félicitent, comme s'ils étaient convaincus qu'on lui devait le succès de cette journée. Chacun croit devoir suivre cet exemple, et le prince de Schwartzenberg est entouré, pressé, étouffé de complimens, aussi faux les uns que les autres. C'était une véritable mystification, et les gens sensés haussaient un peu les épaules, et la trouvaient déplacée dans un moment aussi solennel. Des tables étaient dressées en rayons autour du pavillon

destiné aux souverains. Les troupes prirent leur repas pêle-mêle avec les citoyens et les étangers qui remplissaient la forêt. Une joie pure et franche s'était emparée de tous les convives, et l'aspect de ces longues tables garnies de visages radieux faisait un effet charmant; à la fin du repas les souverains se montrèrent sur la galerie qui entourait le pavillon, et l'Empereur de Russie, rayonnant de plaisir et de grâce, prit un verre et s'avançant sur le balcon, il porta un toast au peuple et à l'armée rassemblée. Cet élan spontané d'un coeur affectueux, cette figure ravissante, dont chaque mouvement était si parfaitement grâcieux, inspirèrent un enthousiasme général. La foule fit retentir les airs de cris d'amour et de bonheur, tandis que des larmes orgueilleuses vinrent mouiller les yeux des Russes.

Cette fête populaire fut suivie de plusieurs autres dont je ne citerai que quelques unes. On commença par déployer à

nos yeux toutes les magnificences héréditaires de l'aristocratie autrichienne, dans un bal masqué. Les dames de Vienne y parurent sous la forme des quatre élémens. Les salamandres et les sylphides représentant le feu et l'air, étaient choisies parmi les moins riches; mais les nymphes de la terre et celles de l'eau portaient sur elles tous les diamans fidéi-commis de la monarchie. Les femmes des branches aînées qui en étaient en possession, avaient été chargées de représenter la terre ou l'eau avec toutes ses richesses. Elles l'emportaient sur les salamandres et les sylphides par une profusion de pierreries assez mal montées, dont elles étaient surchargées, tandis que celles-ci s'en vengeaient par plus de beauté et de fraîcheur. La fête ne réussit pas, mais on fut charmé du tournois, où les costumes et la beauté des dames fit pardonner la mauvaise grâce des chevaliers. L'empereur François, qui avait voulu assister aux répéti-

tions du tournois, n'en revenait pas de la maladresse de ses pairs, et il les gronda si bien qu'ils finirent par courir passablement la bague et par faire exécuter à leurs chevaux toutes sortes de gentillesses analogues. L'impératrice d'Autriche pensa qu'elle pourrait amuser ses nobles hôtes à moins de frais, et elle monta un théâtre pour des tableaux et des charades. Ces représentations remplirent parfaitement leur but. J'y assistais toujours avec plaisir, mais j'évitais le plus que je pouvais les bals. Ils se succédaient avec une monotonie fatigante pour quiconque n'y avait aucun intérêt particulier. L'Impératrice y paraissait toujours avec l'Empereur et suivie seule de ses dames. Notre vieille grande-maîtresse, étant toujours prête à remplir ses devoirs de cour, j'en profitais pour donner ces soirées à ma mère. Là on apprenait à connaître le côté sérieux du congrès.

Le comte Capodistrias y discutait toutes les questions politiques avec autant

d'éloquence que de clarté. Quelquefois aussi je réunissais chez moi quelques amis dont la conversation intéressante me délassait de la dissipation forcée dans laquelle j'étais obligée de vivre.

Cette dissipation à ma grande surprise ne contrariait point l'Impératrice. Sa figure noble et touchante, l'extrême simplicité de sa parure, qui était l'effet de son bon goût et de celui de l'Empereur, charmaient les étrangers, étonnaient les Viennois, qui auraient désiré la faire passer pour une victime; mais comme les Russes ne permettaient aucune allusion là-dessus, ces commérages n'arrivaient plus jusqu'à nous. Nous éprouvions quelque peine de voir l'Impératrice s'éloigner de la société de l'impératrice d'Autriche et des grandes duchesses de Russie, pour se livrer entièrement à celle du roi et de la reine de Bavière; mais elle ne cherchait plus à connaître notre opinion. Nous ne la voyions presque jamais en parti-

culier, et chacun de nous, se croyant inutile, ne s'occupa bientôt plus que du cercle qui l'intéressait. Cependant lorsque l'Impératrice faisait des visites d'étiquette, nous devions l'accompagner, et les dames de Vienne, de service auprès d'elle, se joignaient à nous. Je me rappelle encore avec plaisir un trait caractéristique qui nous fit connaître toute la morgue autrichienne. L'Impératrice était montée en voiture avec les deux grandes-maîtresses. M-lle Walouеff et moi devions la suivre dans une seconde voiture appartenant, comme la première, à l'empereur d'Autriche, avec la princesse Kaunitz et la princesse Paar, faisant l'office de dames du palais. Les laquais n'avaient pas encore eu le temps d'abattre le marche-pied du carosse, que nous vîmes nos deux princesses hâter le pas et s'y précipiter toutes essoufflées; nous crûmes que c'était par politesse et que ces dames ne couraient ainsi que pour éviter des contestations

cérémonieuses en nous cédant le fond. Nous manquâmes éclater de rire lorsque nous nous aperçûmes qu'elles s'étaient presque cassées le cou pour s'emparer des places d'honneur. Ce procédé gothique nous amusa beaucoup, et ces dames qui s'en aperçurent à notre gaité en furent embarrassées.

Nous allâmes sans elles à Schoenbrunn, où résidait l'impératrice Marie-Louise avec son fils. Cette visite m'intéressait: j'étais impatiente de voir de près tant de grandeur évanouie. Marie-Louise me parut agréable sans être jolie; une belle taille, une toilette élégante, une expression de timidité et de souffrance la rendaient intéressante. On nous présenta à elle; le son de sa voix était doux et touchant. M-r de Neiperg, qu'on lui avait donné pour tuteur, semblait dominer toute la maison. Je n'ai jamais rencontré une figure plus extraordinaire. Des cheveux couleur de lin, une peau rouge, un bandeau noir sur

l'oeil, ne lui ôtaient point une grâce toute particulière, qui en avaient fait un homme renommé pour ses bonnes fortunes. Je mourais d'envie de voir le petit roi de Rome, et m-r de Neiperg me conduisit dans son appartement. M-me de Montesquiou qui était encore auprès de lui, nous reçut avec autant de naturel que de dignité. Il était impossible de ne pas se sentir pénétré de respect en la voyant. L'enfant qui lui avait été confié dans des temps de prospérité et de grandeur, lui paraissait un dépôt doublement précieux dans l'adversité. Le petit Napoléon, sans être beau, me parut charmant. Ses yeux seuls par leur vivacité rappelaient son père; le reste de ses traits était autrichien. Il jouait avec un cheval de bois; je me permis d'exprimer le désir de le lui voir monter. M-me de Montesquiou empressée de faire valoir sa bonne grâce, l'engagea à nous montrer son habileté; il s'y refusa. Un regard sévère, un ordre positif le forcè-

rent d'obéir; mais le petit bon-homme était furieux, et tout en se balançant sur son Bucéphale, il pleurait de colère. J'étais désolée d'en être la cause; j'aurais voulu le caresser, mais nous fûmes rappelées par l'Impératrice, et cette scène s'évanouit comme tant d'autres avec la rapidité d'une apparition. J'en parlai au prince Eugène, qui, tous les matins régulièrement, m'honorait de sa visite. Il me conta les regrets que Marie-Louise avait fait éclater lorsqu'on l'empêcha d'aller rejoindre son époux. Cette décision que l'Empereur Alexandre avait fortement combattue, n'aurait pu être exécutée si Marie-Louise avait montré plus de constance et de fermeté. Mais on l'engagea à prendre les eaux pour rétablir sa santé; on l'y envoya sous la conduite de m-r de Neiperg, qui parvint dans ce court voyage à calmer ses douleurs et à lui faire accéder de bonne grâce aux volontés de son père. Cette intrigue, à laquelle l'Empereur Alexandre ne pou-

vait encore ajouter foi, commençait à transpirer, et nous en sûmes tous les détails par le prince Eugène, qui les tenait de m-me de Montesquiou.

Ce prince se trouvait au congrès afin d'obtenir une indemnité qui donnât un nom et un état à sa famille. Il y était mal vu, et les bontés de l'Empereur Alexandre le protégeaient seules contre la haine universelle, qu'on lui portait en souvenir de Napoléon. On pense bien qu'il ne négligeait rien pour mieux s'assurer des bontés si précieuses. Instruit de l'attachement que Capodistrias portait à ma famille, et de la confiance que lui accordait l'Empereur, le prince Eugène redoublait de soins pour moi. Il s'aperçut bientôt que je n'étais ni vaine ni coquette et qu'on ne pouvait me gagner que par le plaisir de la conversation et en me témoignant une grande confiance. Je fus dès lors initiée dans tous les secrets de la cour de Napoléon. Son divorce, les tripo-

tages de sa famille, ceux des cours d'Allemagne, sa politique enfin étaient une source intarissable et rendaient nos entretiens réellement intéressants. Plus tard ces récits ont trouvé place dans les mémoires du temps; alors ils avaient pour moi tout le charme de la nouveauté, et j'en conserverai quelques uns, tels que je les ai entendus du prince Eugène, à différentes reprises. «Napoléon, me disait-il, en m'adoptant pour son fils, dans les premiers jours de l'Empire, avait eu l'idée de me choisir pour son successeur, et elle s'était tellement repandue aux Tuileries, qu'on ne m'y désignait plus que sous le nom de Prince Impérial. Mais, outre qu'il n'existait point une grande sympathie entre nous, les intrigues de sa famille ne tardèrent point à lui faire abandonner ce projet. Ma mère [10]), qui était un ange de douceur et de bonté, n'opposait à leur menées que sa

[10]) L'impératrice Josephine.

tendre affection pour son époux, affection qu'elle a conservé jusqu'à la fin de sa vie, quoiqu'elle en ait été si mal recompensée. Lorsqu'une ambition puérile inspira à Napoléon le désir de s'allier à une maison souveraine de l'Europe, ma mère fut sacrifiée, et c'est moi qu'il chargea de demander au prince Schwartzenberg [11]) la main de Marie-Louse. La question avait été discutée au conseil; j'avais opiné pour l'alliance avec l'Autriche, Murat pour celle de Russie. Lorsque je portai la parole à l'ambassadeur, son embarras fut extrême, et il demanda la permission d'envoyer un courrier à sa cour; mais Napoléon m'ordonna de lui déclarer qu'il voulait une réponse décisive, qu'on était prévenu à Vienne, et qu'il n'avait qu'à se charger, s'il l'osait, de la responsabilité d'un refus, que l'expédition d'un courrier serait regardée comme tel [12]). Jamais ambassadeur

[11]) Ambassadeur de l'Autriche à Paris.

[12]) Voyez les détails très intéressants sur le désir

ne se trouva dans une situation plus cruelle; je le voyais se démener, suer à grosses gouttes, faire d'inutiles représentations. Pour toute réponse, je devais lui répéter que l'empereur était décidé à rompre sur-le-champ avec l'Autriche, si monsieur l'ambassadeur insistait à demander du temps. Enfin le malheureux prince, réduit au désespoir, consentit à tout, à ses risques et périls. Je retournai chez l'empe-

persévérant de Napoléon d'entrer en parenté avec la maison impériale de Russie chez Thiers, Histoire du Consulat et de l'Empire et dans les «Archives Russes» 1877 (III, 229). Pendant deux mois entiers, Alexandre a mené Napoléon par le nez et l'a forcé à signer un traité excessivement avantageux pour la Russie, s'étant engagé entièrement à ne plus jamais continuer ses tentatives dans l'ex-Pologne et ne pas même insérer dans les actes de l'Empire Français le nom de Pologne. L'ajournement de la réponse décisive du côté d'Alexandre (qui a été influencé dans ce cas par sa mère) irrita Napoléon: il ne ratifia pas la convention déjà signée et se maria promptement avec Marie-Louise (1810). Le pr. Eugène ignorait ces pourparlers avec la Russie. Éd.

reur, ayant accompli ma mission, mais le coeur ulcéré. Je recomposai mon visage pour ne lui montrer ni peine ni plaisir. A peine étais-je dans son cabinet qu'il se précipita vers moi avec la plus vive impatience. J'éprouvais un certain plaisir à prolonger son incertitude par ma lenteur. Enfin lorsque le mot oui sortit de ma bouche, je vis le grand homme se livrer à une joie tellement impétueuse et folle que j'en restai stupéfait. Je sentis dès lors que son jugement était obscurci par de petites passions et j'en augurai mal pour son avenir. Napoléon était trop pénétrant», ajoutait le prince Eugène, «pour ne pas lire dans mon âme; aussi malgré les preuves de fidélité que je n'ai cessé de lui donner, a-t-il poussé la défiance jusqu'à me demander mon fils en otage à mon retour de Russie, au moment où j'étais occupé à défendre la Lombardie contre les Autrichiens. Cette offense m'indigna sans me faire manquer à l'honneur,

mais je n'obéis point et, dans la crainte que mon fils ne fût enlevé à sa mère pendant mon absence, je me décidai à le garder dans les camps, auprès de moi, malgré sa tendre enfance et les périls auxquels elle était exposée. Napoléon portait cette même insensibilité dans ses relations avec les femmes. Il a aimé plusieurs fois, toujours avec violence, jamais avec délicatesse. Vous savez peut-être déjà que ma mère, vouée à la mort dans le temps de la terreur, fut sauvée par m-me Tallien, dont nous implorâmes la généreuse intercession, ma soeur et moi. Jamais il n'exista de femme plus attrayante, et les qualités de son coeur faisaient oublier quelques écarts de conduite, autorisés d'ailleurs par les moeurs du temps. Napoléon, devenu premier consul, défendit à ma mère de voir celle à qui elle devait la vie. J'étais tous les jours chez m-me Tallien, qui m'avait inspiré l'attachement le plus vif. Napoléon en est instruit, me fait venir

et me dit: Je sais que vous êtes amoureux de cette femme. Étes-vous heureux?— Non!—Et bien, je vous donne huit jours pour achever votre conquète, après quoi vous l'abandonnerez.—J'aime mieux y renoncer.—Comme vous voudrez. Je m'éloignai en effet de m-me Tallien, pour lui épargner une perfidie dont je me sentais incapable». Tels étaient les récits du prince Eugène, et la manière dont il s'exprimait sur l'homme du siècle. Sa politique cependant était toujours défendue, comme je crois l'avoir déjà dit, parce qu'elle faisait partie du grand système auquel se rattachait l'existence et la fortune du prince Eugène. J'appris aussi de lui que, si la Russie avait été vaincue, Napoléon tournait aussitôt ses armes contre les Turcs. Ceux qui l'entouraient le savaient; il ne s'agissait de rien moins que de la conquête de Constantinople. Le génie de Napoléon lui avait révélé la facilité du passage des Balcans. La Russie aurait fourni une

armée auxiliaire, des vaisseaux, des approvisionnemens et, enchaînée au char du vainqueur, elle aurait contribué elle même à son triomphe.

On pense bien que de semblables entretiens contribuaient à rendre mes matinées agréables. Je recevais en outre beaucoup de visites intéressantes. Une famille chérie, des amis aimables m'entouraient, et une correspondance suivie me dédommageait de l'absence de ceux dont j'étais éloignée. Enfin les bontés de l'Empereur restaient toujours les mêmes, malgré le tourbillon des plaisirs et des affaires qui l'entouraient. Combien je me sentais attendrie, lorsqu' au milieu des fêtes les plus brillantes je le voyais se rapprocher de moi et me rappeler de la manière la plus affectueuse la conformité de nos goûts ou de nos idées. Il me consacrait aussi parfois quelques heures de la soirée, et alors nous causions dans mon petit appartement comme à Brouchsal. C'est dans

ces momens qu'oubliant sa grandeur, il épanchait son âme avide de confiance et de liberté. J'en profitai un jour pour lui parler de l'Impératrice et de son avenir. Convaincue que la gloire et le bonheur de l'Empereur étaient intéressés à ce rapprochement, je désirais depuis longtemps trouver une occasion favorable pour aborder cette question. Il me répondit en ces termes. «Je suis coupable, mais pas autant qu'on pourrait le croire. Lorsque des circonstances malheureuses troublèrent mon bonheur domestique, je m'attachai, il est vrai, à une autre femme; mais je m'imaginais, à tort sans doute, et je ne le sens que trop maintenant, que les convenances nous ayant unis, ma femme et moi, sans notre participation, nous étions libres devant Dieu, quoique liés aux yeux des hommes. Mon rang m'obligeait à respecter ces convenances, mais je croyais pouvoir disposer de mon coeur, et pendant quinze ans il fut fidèle à m-me Narichkine. Je

n'ai cependant pas de séduction à me reprocher. Je puis dire en toute vérité que l'idée d'entraîner quelqu'un à agir contre sa conscience m'a toujours fait horreur. Elle se trouvait dans la même situation que moi, et tomba dans la même erreur. Nous nous imaginions bonnement n'avoir rien à nous reprocher. Quoique de nouvelles lumières m'aient éclairé depuis sur mes devoirs, je n'aurais jamais eu le courage de rompre des liens si chers, si elle même, dans mon dernier voyage à Pétersbourg [13]), n'avait demandé à les rompre. Ma douleur fut inexprimable; mais les raisons qu'elle m'en donnait étaient trop nobles, la relevaient trop aux yeux du monde et aux miens pour pouvoir m'y opposer. D'ailleurs, comme je vous l'ai déjà dit, je n'ai jamais employé l'arme de la séduction. Je me suis donc soumis à un sacrifice qui m'a brisé le coeur, qui le

[13]) C'est-à-dire en juillet 1814. Éd.

fait encore saigner journellement, et ce m'est une consolation véritable que de trouver quelqu'un qui m'entende et me plaigne».

En effet, j'avais les larmes aux yeux et je le plaignais de ce qu'une illusion si douce ne serait pas de durée, prévoyant qu'il finirait tôt ou tard par connaître le véritable motif de l'éloignement de m-me Narichkine. Je me gardai cependant de l'éclairer. Il suffisait qu'elle fut éloignée pour rapprocher l'Empereur de son épouse. Laissant donc calmer de trop tendres souvenirs, je ramenai ses pensées sur l'avenir et je lui dis qu'il devait se consoler de ses peines particulières en s'occupant du bonheur de ses peuples. «Oui, j'aime ma nation», me dit-il, «malgré que j'aie peu fait encore pour elle; j'aime surtout ce bon peuple! Quoique je ne lui montre point la prédilection que je lui porte, mais l'affection se devine, et je suis convaincu qu'il compte sur la mienne. Aussi me reste-t-il une

grande tâche à remplir, c'est celle de rendre la liberté à un peuple qui l'a si bien méritée. Je ne me fais point illusion sur les difficultés qui se rattachent à cette grande question, mais croyez que je ne mourrai point tranquille si je ne parviens pas à la résoudre avant ma mort». Je lui exprimai ma joie de le voir occupé de cette grande et bienfaisante pensée. «Mais, Sire», ajoutai-je un peu brusquement, «à qui confierez vous le soin d'achever après vous d'aussi nobles desseins?» — «Je vous entends», me répondit-il, «vous ne faites que répéter un reproche qu'on m'a souvent adressé tacitement et auquel je n'ai jamais répondu. Avec vous point de réticence, abordons franchement la question. Vous voulez dire que je dois songer à laisser un successeur à l'empire; mais il n'en manque point».— «Sans doute, Sire; mais outre que vos peuples désireraient voir continuer votre règne par un fils qui vous ressemble, je ne puis vous cacher qu'on redoute le

grand-duc Constantin et qu'il m'est impossible de ne pas partager les sentimens de la foule à cet égard». L'Empereur, parut peiné, mais se remettant tout de suite, il me dit avec douceur: «Peut-être se trompe-t-on; l'âge calme les passions, il a déjà beaucoup changé». Je gardais le silence et baissais les yeux en secouant la tête. «Au reste», continua l'Empereur, «il est à peu près de mon âge, et ce n'est pas de lui qu'il s'agit, puisque d'après l'ordre de la nature, nous devons mourir à peu de distance l'un de l'autre; mais mon frère Nicolas est là. Pourquoi ne me l'accorderait-il pas?» — «Le grand-duc Nicolas donne de belles espérances, mais ce n'est pas votre fils». — «Eh! Qui vous dit que mon fils, si j'en avais un, vaudrait mon frère Nicolas? Celui-ci est tout élevé, on sait à quoi s'en tenir. Dans tous les cas, je ne laisserais après moi qu'un enfant dont la minorité exposerait l'Empire à mille dangers. Non, non, croyez moi, je ne me fais

point illusion là-dessus; tout est pour le mieux. A notre âge, l'amitié, la confiance suffisent au bonheur de la vie; nous devons oublier le passé, et pour ma part je suis très porté, je vous assure, à couler mes derniers jours en repos, sans passions, dans une douce intimité».

Cette conversation me rassura sur l'avenir. Je pensais avec une douceur inexprimable au bonheur qui attendait encore l'Impératrice, et il me semblait que son âme s'ouvrant alors à tous les genres d'affection apprécierait aussi le dévouement que je n'avais cessé de lui porter. Le coeur rempli de cette espérance, je soupirais après le moment qui nous délivrerait de l'influence de la reine de Bavière. Il semblait qu'une inspiration m'eût révélé la part que prenait le roi de Bavière à une trame qui s'ourdissait en secret contre la Russie [14]). L'aversion que les menées

[14]) Le baron Stein accusait positivement le roi de

et la corruption de Metternich inspirait à cette époque à l'Empereur, était si vive qu'elle l'emportait sur sa politesse naturelle; car il refusait d'aller aux bals donnés par le premier ministre, quoiqu'il n'en manquât aucun. Celui-ci et l'aristocratie de Vienne, qui lui était devouée, en furent profondément blessés.

C'était jeter le gant. Metternich le ramassa et, cherchant autour de lui l'être qui lui ressemblait le plus pour l'aider dans une lutte aussi inégale, il s'arrêta tout naturellement sur m-r de Talleyrand, qui était également irrité contre Alexandre, parce qu'il n'en pouvait rien tirer. Ses chicanes diplomatiques avaient déjà impatienté le monarque. Le prince Eugène, qui connaissait à fond le prince Archi...., s'offrit de faire cesser toutes ses intrigues moyennant une somme d'argent;

Bavière des cancans qui étaient la cause des rapports froids entre Alexandre et son épouse. Éd.

mais cette offre fut rejetée avec indignation par l'Empereur, et Talleyrand, frustré de tous les profits qu'il était habitué d'obtenir du temps de Napoléon, s'unit de grand coeur à Metternich. Tous deux conçurent le projet d'une seconde coalition pour abattre la puissance de la Russie. La fidélité de la Prusse, qu'on sonda en vain là-dessus pensa tout découvrir. On fut obligé de continuer les négociations avec plus de mystère encore; mais une alliance secrète entre la France, la Grande Bretagne, la Bavière et l'Autriche fut enfin conclue.

Tandis que l'Empereur discutait de bonne foi avec des alliés perfides, les Bourbons, qu'il venait de replacer sur le trône, s'alliaient avec ceux qui avaient voulu démembrer la France, contre le prince qui l'avait protégée. C'est à regret que je rappelle ici ce trait honteux de l'histoire de notre temps, mais tous les contemporains savent qu' Alexandre se plaça entre la France et l'Europe acharnée à la vengeance.

Le ministère de Louis XVIII n'avait pas même pour excuse la raison d'état; car l'intérêt de la France, comme la suite l'a bien prouvé, exigeait qu'elle restât unie à la Russie, sa seule et véritable alliée. Rassurées par cette ténébreuse coalition, les puissances commencèrent à opposer une résistance plus vive aux propositions de la Russie.

Il s'agissait de la Pologne et de la Saxe. L'Empereur se croyait engagé par sa conscience à réparer le grand crime politique commis contre la Pologne. Il voulait en faire un royaume séparé avec des institutions libérales, gouverné par ses propres citoyens sous l'égide de la Russie. Un moment même il eut l'idée de rendre à ce royaume les provinces qui lui avaientt été arrachées avant son entière destruction; mais un projet aussi romanesque aurait révolté la Russie entière, et avec raison: car ces mêmes provinces avaient été autrefois enlevées au sceptre russe par les Polonais

dans des temps de malheur et de guerre civile. Aussi l'Empereur renonça-t-il à cette généreuse chimère qui était le résultat des impressions de son jeune âge. Il se borna à vouloir constituer pour la nation polonaise une nouvelle patrie, sur des limites moins étendues, mais avec des lois bien supérieures. L'Autriche redoutait cette innovation et s'y opposait de toutes ses forces. Elle cherchait à l'intéresser en faveur du roi de Saxe, dont la versatilité avait exposé les alliés aux plus grand revers. La Prusse ne cédait ses possessions polonaises que pour un dédommagement en Allemagne, et le roi de Saxe refusait une indemnité sur le Rhin. On espérait, par les difficultés attachées à ces échanges, forcer l'Empereur à abandonner son royaume de Pologne; mais comme je l'ai déjà dit, il se croyait engagé envers les Polonais et ne voulait point tromper leurs espérances. D'ailleurs le prince Czartoryski se trouvait à Vienne et employait

en faveur de son pays tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Ami de jeunesse de l'Empereur, peut-être avait-il reçu autrefois des promesses dont-il pouvait maintenant attendre l'accomplissement, et quoique leur liaison, uniquement fondée sur les goûts et les illusions de la jeunesse, se fut extrêmement refroidie, la seule présence du prince suffisait pour rappeler les malheurs et les espérances des Polonais. Des agents actifs et zélés l'entouraient et ne négligeaient aucun moyen pour parvenir à leur but. Ils cherchèrent à gagner Capodistrias qui, toujours vrai et impartial, se conformait aux volontés de l'Empereur, tout en lui disant ouvertement son opinion. Il ne croyait point la nation polonaise propre à la liberté. «Il ne s'agit ici», répétait-il à l'Empereur dans leurs fréquentes discussions, «que d'une aristocratie corrompue et corruptrice, étrangère aux premières notions de justice et d'humanité. Elle réclame son indépendance et ne se

fait aucun scrupule d'écraser du poids affreux de l'esclavage la plus grande masse de la nation; égoïste, remuante, rivale depuis des siècles de la Russie, elle ne vous saura aucun gré de vos sacrifices». Ces discussions si animées ne changeaient rien aux résolutions de l'Empereur, qui était d'une obstination invincible dans tout ce qu'il avait une fois adopté. On continua donc à batailler pour la Pologne.

Les contestations sur la Saxe n'étaient pas moins vives. La Russie soutenait que le roi de Saxe devait porter la peine de son manque de foi, qu'il n'était pas juste de morceler la Saxe pour donner à son roi le plaisir d'en posséder un lambeau, qu'il valait mieux lui faire accepter une indemnité sur le Rhin et conserver la Saxe dans son intégrité sous le sceptre de la Prusse. Cette opinion avait bien des partisans en Saxe même, mais elle n'était pas générale, et d'anciennes affections se réveillaient en faveur de la personne du roi.

Cependant l'aigreur augmentait de jour en jour. L'Empereur commençait à perdre patience, et dans un accès de mauvaise humeur, il dit à Capodistrias que puisqu'on voulait la guerre, on l'aurait. Mais loin d'abonder dans ce sens, Capodistrias lui représenta avec force les malheurs et la honte qui en rejaillirait sur une coalition armée pour rendre la paix et le repos au monde. On continua donc à négocier. Les indemnités des petits souverains s'arrangèrent tant bien que mal; on fixa le sort des Pays-Bas et de la Suisse. L'Empereur, grâce aux efforts de Capodistrias, parvint à assurer le bonheur de ce pays intéressant, et c'est peut-être le seul résultat vraiment heureux du congrès de Vienne.

La Porte Ottomane, qu'on avait invitée à y prendre part, crut, dans sa sauvage ignorance, devoir s'y refuser, et ce nouvel acte de barbarie ne contribua pas peu à réveiller dans le coeur des Grecs l'espoir de leur délivrance. N'osant point exprimer

leurs voeux ouvertement, ils crurent pouvoir intéresser l'urbanité des souverains de l'Europe réunis à Vienne, à la renaissance des lettres, dans un pays autrefois leur berceau. Une société consacrée à faire fleurir les écoles en Grèce s'organisa à Athènes et sur le mont Olympe. Elle prit le nom de société des Philomuses, et tous ceux qui voulaient en devenir membres s'engageaient à une rétribution annuelle et recevaient un anneau d'or, portant l'empreinte de l'oiseau de Minerve et du Centaure. Le moment était favorable pour une institution, qui servit ensuite de prétexte aux plus absurdes calomnies. Sans doute, un peuple éclairé ne peut rester sous le joug atroce d'une nation étrangère et barbare; il ne fallait ni mystère ni comité-directeur pour arriver à cette conclusion. Le but de la renaissance des lettres en Grèce se liait bien clairement à celui de sa délivrance; mais personne alors n'osa dire qu'il fallait que les Grecs res-

tassent ignorans et barbares comme leurs tyrans. Je fis souscrire l'Impératrice, les grandes-duchesses, plusieurs personnes de tout rang. Capodistrias et mon frère travaillaient aussi de leur côté. Nous voyions avec plaisir les coeurs les plus froids se réchauffer et s'émouvoir au souvenir de la Grèce opprimée et malheureuse. Tout prince, tout ministre qui avait affaire à Capodistrias, s'empressait de prévenir ses désirs, en s'inscrivant sur la liste des Philomuses. Il fallut mettre des bornes à la générosité de l'Empereur. Le prince Eugène m'offrit deux cents ducats par an. Je le priai de ne s'inscrire que pour vingt cinq, ce qu'il fit avec le plus grand empressement, portant toujours à son doigt l'anneau des Philomuses. Mais quelques temps après, il cessa même de payer cette faible somme: ses affaires étaient terminées, et j'avais quitté la cour. Nous connaissions assez les hommes pour savoir que ce beau zèle se ralentirait et qu'il ne fallait pas compter

sur la constance de ces secours; mais notre principal but était rempli. Nous étions parvenus, sans effaroucher la diplomatie, à rappeler à l'Europe assemblée une nation infortunée, dont le noble nom avait traversé les siècles et qui cherchait à reprendre la place qui lui était due dans les rangs de la civilisation européenne. Je crois que le prince Metternich fut le seul qui arrêta sa pensée sur les conséquences nécessaires d'un intérêt aussi général et aussi public; mais comment s'opposer à cet élan sans être accusé de barbarie? Et d'ailleurs, les événemens et les intérêts se croisaient avec une telle rapidité qu'il n'y avait pas moyen d'accorder une attention suivie à de petits incidens.

Le prince Eugène redoublait d'efforts pour assurer le sort de sa famille. Je le prévenais parfois de ce qui l'intéressait, et il m'en témoignait sa reconnaissance par la confiance la plus entière. C'est ainsi que j'appris qu'il était en marché

pour obtenir la protection du prince Metternich qui lui était contraire. Il s'agissait de 200 mille florins, mais il voulait qu'on l'en crût sur parole et qu'il n'eût à les payer que lorsque les affaires seraient terminées. L'agent du prince Metternich exigeait la somme comptant et promettait en retour le succès le plus complet; mais aucune des deux parties n'avait assez de confiance en l'autre pour s'en fier à sa parole, et des garanties dans une affaire de cette nature n'étaient pas conciliables. Ces détails me rappelèrent la lecture de Gil-Blas.—Ce fut, autant que je m'en souviens, dans le mois de janvier que le parti ennemi des Bourbons écrivit au prince Eugène, par une voie sûre, pour lui faire part de la crise qui se préparait en France. On lui disait qu'elle était inévitable, mais qu'on ne pouvait encore déterminer la couleur qu'elle prendrait. Les libéraux redoutaient Napoléon et auraient désiré s'en passer.

Ils témoignaient au prince Eugène qu'on n'aurait pas été éloigné de le placer à la tête des affaires, s'il voulait s'entendre sur les conditions. Ces propositions ne l'éblouirent point, et il n'en profita que pour s'en faire un mérite en les montrant à l'Empereur. Mais Alexandre n'y vit qu'une intrigue insignifiante, et y mit si peu d'importance que le prince Eugène en fut presque mortifié, et laissa tomber la chose.

La résistance qu'on opposait à l'Empereur se manifestait aussi dans les affaires du prince Eugène, qu'il honorait de sa protection. Un jour, le voyant prêt à se désespérer, je lui communiquai une idée qui m'était venue. Les îles Ioniennes n'avaient pas encore été cédées à l'Angleterre. Je savais combien Capodistrias aurait désiré assurer leur indépendance, je savais aussi qu'avec de l'argent on aurait pu se procurer les votes de Metternich et de Talleyrand. J'engageai donc le prince

Eugène à demander cette principauté, persuadée qu'il serait fortement appuyé par la Russie. Mais calculant aussitôt ce que l'entretien de la forteresse de Corfou lui coûterait, il trouva que ce serait une mauvaise affaire. J'eus beau lui présenter les chances que l'avenir offrirait à cette position, si la Grèce devenait libre; il me répondit qu'il n'était point fait pour des entreprises hasardeuses, que des projets pareils exigeaient une humeur aventurière, telle que celle de Murat, que pour lui il s'en sentait incapable. Je me contentai de cette bonne raison; mais ma surprise fut extrême de ce qu'un homme habitué aux grandes choses, de ce que le fils adoptif de Napoléon préférât la sotte vie de la cour de Munich à l'espoir de régénérer la Grèce. Enfin, après des peines infinies, on obtint pour lui la principauté d'Eichstadt et le nom de Leuchtenberg, qui, je ne sais trop pourquoi, lui parut préférable à celui de Beauharnais. Il voulut à cette

occasion gratifier le comte Capodistrias d'une riche boîte avec son portrait, et comme il me consultait là-dessus, je lui dis que je lui conseillais de n'en rien faire. Il n'aime point les diamants, ajoutai-je, et il ne vous connait pas assez pour désirer votre portrait. Cette réponse lui fit comprendre que tout le monde ne calculait pas comme lui.

Cependant les nouvelles de France continuaient à annoncer la chute prochaine des Bourbons. M-me de Krudener m'écrivait dans son style prophétique: «L'orage s'avance; ces lys que l'Éternel avait conservé, cet emblême d'une fleur pure et fragile qui brisait un sceptre de fer, parce que le Tout-Puissant le voulait ainsi, ces lys, qui auraient du appeler à l'amour de Dieu, à la repentance, ont paru pour disparaître. La leçon est donnée, et les hommes plus endurcis que jamais ne rêvent que tumulte». Frappée de ces expressions mystérieuses, j'en parlai à l'Empereur, qui ne connaissait

point encore cette femme extraordinaire. Il me chargea de lui faire savoir qu'il serait heureux de la rencontrer, et nous verrons dans la suite comment ce rapprochement, qui a excité tant de curiosité, eut lieu dans le pays de Wurtemberg.

Cependant les opérations du congrès, loin de se terminer, devenaient de jour en jour plus difficiles. Les puissances secrètement coalisées contre la Russie, après avoir suffisamment travaillé l'opinion publique, allaient probablement jeter le masque, lorsque la nouvelle du départ de l'île d'Elbe vint, comme un coup de foudre, tomber au milieu de l'auguste réunion. La position de l'Empereur était de nature à le mettre au-dessus de toute inquiétude; mais il n'en était pas ainsi de ses prétendus alliés, qui, changeant aussitôt de vues et de langage, s'empressèrent de réclamer encore son assistance. Le royaume de Pologne fut reconnu; on termina les affaires de la Saxe. Alexandre, toujours calme et généreux, ne

profita point de la terreur générale pour obtenir de nouvelles concessions; mais il ne put s'empêcher de quelques mouvemens d'hilarité en attendant parler de la colique dont le roi de Bavière avait été surpris à cette grande nouvelle. «Oui, oui», répétait le roi Max, «cela vous plait à dire, vous n'avez jamais tâté de la misère comme moi; je sais ce que c'est que d'aller chercher fortune au loin, et cela peut encore m'arriver, si ce diable d'homme revient sur l'eau». On avait beau lui représenter que toutes les chances étaient contre Napoléon; rien ne le rassurait, et ce n'était pas sans raison: car il redoutait également Napoléon et Alexandre, si le traité secret venait à être connu. Comment en effet un courtisan de la cour de Louis XV, aurait-il pu deviner et comprendre l'élévation d'âme de deux princes qui tous deux pouvaient servir de modèles, l'un de grandeur antique, et l'autre de vertus chrétiennes. Cependant le prince Eugène se trouvait aussi compromis par

l'imprudence de sa soeur, qui lui écrivait sans aucune précaution pour l'engager à servir la cause de Napoléon auprès d'Alexandre. Guidé par sa prudence accoutumée, il prévint les mesures violentes que l'Autriche méditait contre lui, en demandant aux souverains assemblés de le constituer prisonnier dans une forteresse quelconque pour s'assurer de sa bonne foi. L'Empereur de Russie prit l'initiative pour exiger qu'on le laissât en repos à Munich, sous la surveillance de son beau-père [15]).

Talleyrand, également alarmé du retour de son ancien maître, s'empressa d'obtenir un acte solennel qui rendît toute négo-

[15]) Le bruit courait que, à la suite d'une subite complaisance pour l'Empereur Alexandre, les souverains voulaient enfermer le roi de Bavière. Quand sa femme avait parlé de cela, m-r Alexandre Stourdza (frère de la comtesse Edling) lui dit: «Notre Empereur pouvait prendre sur lui le rôle d'un libérateur, mais il ne lui convient pas de jouer celui de geôlier. (Cf. Veise, Histoire des cours d'Allemagne. XXV, 313). Éd.

ciation impossible. Cette mesure violente n'était point injuste, car Napoléon avait rompu le traité de Fontainebleau, seule garantie de son existence comme prince et comme homme libre. Par là il s'était placé lui-même hors la loi, se soumettant à tous les hasards de la loi du plus fort, dont il a subi les tristes conséquences. J'ai cependant tout lieu de douter que l'Empereur de Russie eût permis cette mesure, si elle avait été retardée de quelques semaines. L'incroyable facilité avec laquelle Napoléon renversa par sa seule présence la domination des Bourbons, ne prouvait que trop les dispositions de la France à son égard. Le voeu général et bien prouvé de la nation, dont l'Empereur avait douté jusqu'alors, suffit pour faire naître dans son âme un combat intérieur des plus cruels, qu'il déroba soigneusement à tous les yeux. M-r de La Harpe, influencé par le parti libéral, ne manqua pas de profiter de l'empire

qu'il avait toujours exercé sur la conscience de son élève, pour ébranler ses résolutions. Il lui représenta qu'il n'avait pas le droit de forcer une nation à rejeter le prince de son choix, pour lui faire recevoir une domination qui lui était devenue étrangère, pour ne pas dire odieuse; que le succès même ne justifierait point une résolution injuste etc. L'Empereur fut troublé sans être convaincu. Cherchant pardessus tout à remplir la volonté de Dieu, il ne pouvait se persuader que Napoléon fût l'instrument qu'Il avait choisi pour le bonheur de la France. Trop de sang, trop de larmes se rattachaient à ses pas. Cette réflexion ne calmait cependant point l'agitation morale qui s'était emparée de l'âme de l'Empereur. Maître de lui-même, personne ne se doutait de ce qu'il éprouvait; mais je l'observais avec trop d'intérêt pour ne pas le deviner. Des peines, dont la source était si noble, si pure, ne pouvaient m'inspirer aucune

inquiétude, et je respectai le silence que l'Empereur observait lui-même sur ce point.

Son séjour en Allemagne allait se prolonger. Il fut décidé que l'Impératrice retournerait à Carlsruhe par Munich, et y attendrait l'issue des événemens [16]. Nos préparatifs de départ furent bientôt terminés; nous nous éloignâmes enfin du théâtre bizarre où les passions, les plaisirs, les intérêts du siècle s'étaient succédés pendant huit mois sous les formes les plus variées. J'étais fatiguée de tant d'agitations, et j'aurais été bien aise de me reposer partout ailleurs qu'à Munich. Je quittais d'ailleurs ma famille et plusieurs amis anciens et nouveaux, dont la société m'avait été bien douce. Vienne m'avait aussi intéressée sous différents rapports. Non seulement j'y avais acquis plus d'expé-

[16]) Le départ de l'Impératrice Élisabeth de Vienne a eu lieu le 9 mai 1815 n. st. Éd.

rience, mais plusieurs phénomènes inconnus pour moi jusqu'alors y avaient captivé mon attention. Le docteur Stoffregen, médecin de l'Impératrice, avec lequel j'étais liée, m'avait parlé des merveilles du magnétisme. Il me procura la satisfaction d'observer moi-même une somnambule fort intéressante. J'en parlai au baron Stein, qui me demanda un jour de l'y conduire avec le prince Czartoryski. J'étais un objet de prédilection pour cette somnambule, qui se passait de son magnétisme lorsque j'étais à côté d'elle. Nous voulûmes essayer si la pensée pouvait se communiquer sans le secours des sens, pendant la crise magnétique. Je m'adressai donc mentalement à ma jeune somnambule endormie, et je lui communiquai sans parler que nous allions quitter Vienne (L'Impératrice venait de me l'annoncer dans la matinée, et c'était encore un secrêt pour tout le monde). La douleur se peignit aussitôt sur les traits

de ma jeune amie, et les gestes les plus tendres m'exprimèrent ses regrets. Continuant ce dialogue mental, je tâchai de la consoler, en lui disant que nous resterions unies en Dieu. Elle me répondit en levant les mains au ciel et en priant avec une ferveur angélique. Enfin j'ajoutai, toujours sans parler, que je lui promettais de ne pas l'oublier et que, si les circonstances le permettaient, je chercherais à la revoir. Sa joie et sa reconnaissance éclatèrent de la manière la plus touchante. Cette scène arracha des larmes au baron Stein, et le prince Czartoryski, qui, je crois, était esprit fort, devint pensif et soucieux. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que, malgré l'extérieur le plus agréable, le prince Czartoryski, parut inspirer la plus vive répugnance à ma somnambule; mais elle témoigna beaucoup de sympathie à m-r de Stein, qu'elle ne connaissait pas davantage, et dont l'âge, la figure et la brusquerie auraient pu

l'effrayer. Des expériences aussi intéressantes m'engagèrent à les continuer, et j'acquis dans la suite la conviction que si le magnétisme est une réalité, c'est en même temps une arme dangereuse pour l'homme léger ou pervers. J'en tirai la conclusion que les gouvernemens feraient bien de le surveiller, parce qu'il n'appartient qu'à la sainteté la plus avérée de sonder sans péril les redoutables mystères de notre être intérieur.

Nous reprîmes à Munich la vie monotone des petites cours d'Allemagne. J'avais porté à la princesse Eugène des nouvelles de son époux. Rassurée sur son compte par les lettres que je lui remis et dont j'avais frustré la police autrichienne, cette excellente princesse me témoigna le plus vif intérêt. J'aurais eu beaucoup de plaisir à fréquenter sa maison; mais nous ne pouvions pas disposer de notre temps, et d'ailleurs la reine de Bavière était parvenue à gêner nos actions en

faisant partager à l'Impératrice toutes ses répugnances pour les personnes qui lui déplaisaient. Cela était venu au point que, pour ne pas la blesser, je devais éviter à table le voisinage de m-r Mongelas [17]), qui semblait rechercher ma société. Tant de petitesse nous excédait et, pour y échapper, nous arrangeâmes un voyage à Salzbourg dont nous avions entendu vanter les beautés agrestes. M-lle de Bodé, dame d'honneur de la princesse Amélie, que nous avions retrouvée à Munich, le prince Galitzine, le docteur Stoffregen, ma soeur et son amie, qui étaient venues me voir de Vienne, se réunirent à moi pour cette agréable partie. Une course moins fantastique fut celle que nous fîmes dans la vallée de Bertolsgaden. Attendris jusqu'au fond de l'âme en contemplant les oeuvres de Dieu, nous chantâmes en

[17]) Le baron de Mongelas, ministre des affaires étrangères du royaume de Bavière. Éd.

choeur un psaume slavon, qui, je suppose, retentit pour la première fois dans ces contrées si éloignées de la Russie. Nous revînmes à la cour de Munich, où on ne manqua pas de nous accabler de questions et de commérages; nous n'en fûmes que médiocrement impatientés ayant l'imagination agréablement remplie de rochers, de cascades et de glaciers.

On se préparait cependant à recommencer la guerre, malgré tous les efforts de Napoléon pour conserver la paix. Un employé russe [18]), qui se trouvait encore à Paris, fut chargé de porter à Alexandre le traité d'alliance dont j'ai parlé plus haut. Napoléon l'avait trouvé aux Tuileries, où il avait été oublié avec d'autres papiers importants. Cet employé s'arrêta un moment à Munich, pour nous voir. Il ne fit point de mystère du singulier document dont il était porteur, et nous

[18]) Son nom était Boutiaguine. Éd.

en apprîmes le contenu dans tous ses détails; mais je n'eus pas un moment de doute sur la résolution que prendrait l'Empereur. Son arrivée à Munich prouva bientôt après que je ne me trompais pas. L'empereur et l'impératrice d'Autriche ne tardèrent point à le suivre, et nous nous trouvâmes encore pendant quelques jours au milieu des représentations et des étiquettes. Qu'il me soit permis de rappeler ici une bagatelle insignifiante en elle-même, mais donnant une idée de l'aimable bonté d'Alexandre. La princesse Amélie [19]), malgré ses 40 ans, n'avait pas encore renoncé au mariage. Elle avait espéré épouser l'archiduc Charles, et l'impératrice d'Autriche s'était mêlée de cette négociation, mais le volage archiduc avait changé d'idée, et la princesse n'avait pas revu l'impératrice d'Autriche depuis cette

[19]) Soeur de l'Impératrice Élisabeth, qui a habité longtemps la Russie. Éd.

rupture, dont elle était encore profondément affligée. Son émotion en se retrouvant tout-à-coup en présence de cette ancienne amie, qu'elle croyait infidèle, fut très forte. Incapable de maîtriser ses sentimens, la princesse Amélie se mit à fondre en larmes devant toutes ces cours réunies. Je souffrais de sa position, qui était vraiment cruelle. Ses soeurs n'imaginaient rien pour l'en tirer; mais l'Empereur s'en étant aperçu, s'approcha d'elle et faisant semblant de remarquer dans sa parure un ruban qui se détachait, il engagea l'Impératrice Élisabeth à conduire sa soeur dans le cabinet de toilette de la reine. Ce fut ainsi qu'il trouva moyen de dérober son trouble aux yeux de l'assemblée; mais une attention aussi douce n'échappa à personne, et les plus railleurs en furent attendris. Elle était d'autant plus touchante que l'Empereur, fortement préoccupé à cette époque décisive, pouvait à peine cacher les soucis qui le dévoraient;

aussi hâta-t-il son départ pour se soustraire aux hommages et à la curiosité de la cour de Bavière.

Ce ne fut que pour tomber dans une nouvelle réception solennelle qui l'attendait sur les frontières du pays de Wurtemberg. Obligé de sacrifier une journée au roi de Wurtemberg, il s'empressa de chercher la solitude et le repos dans le fond de son appartement, à l'entrée de la nuit. Là, harassé d'ennui et de tristesse, son âme fatiguée se livra au recueillement. «Je respirais enfin», me disait-il en me racontant la scène qu'on va lire, «et mon premier mouvement fut de prendre un livre que je porte toujours avec moi; mais mon intelligence, obscurcie par de sombres nuages, ne se pénétrait point du sens de cette lecture; mes idées étaient confuses, mon coeur oppressé. Je laissai tomber le livre en pensant de quelle consolation m'aurait été dans un moment pareil l'entretien d'une âme amie. Cette

pensée vous rappela à mon souvenir; je me souvins aussi de ce que vous m'aviez dit de m-me de Krudener, et du désir que je vous avais exprimé de faire sa connaissance. Où peut-elle être maintenant, me demandai-je, et comment la rencontrer? Jamais! J'avais à peine exprimé cette idée que j'entendis frapper à ma porte. C'était le prince Wolkonsky, qui, de l'air le plus impatienté, me dit qu'il me troublait bien malgré lui à cette heure indue, mais que c'était pour se débarrasser d'une femme qui voulait absolument me voir. Il me nomma en même temps m-me de Krudener. Vous pouvez vous figurer ma surprise! Je croyais rêver. Cette réponse si subite à ma pensée ne me parût point l'effet du hasard. Je la vis sur-le-champ, et comme si elle avait lu dans mon âme, elle m'adressa des paroles fortes et consolantes qui calmèrent le trouble dont j'étais obsédé depuis longtemps. Sa présence avait été un bienfait pour moi; je

me promis de cultiver une connaissance aussi précieuse». C'est dans ces termes que l'Empereur me raconta dans la suite sa première entrevue avec m-me de Krudener; elle fut suivie de plusieurs autres qui le satisfirent également. On rencontrait dans cette femme extraordinaire la grâce et l'esprit des gens du monde, réunis à une exaltation religieuse aussi ardente que sincère [20]. Née d'une illustre famille livonienne, qui était dévouée depuis plus d'un siècle à la maison impériale de Russie, m-me de Krudener était attirée vers Alexandre par les traditions de sa jeunesse, par les affections de sa vie entière, et puisqu'il faut tout dire, par l'influence cachée de quelques hypocrites obscurs, qui s'étaient emparés de sa confiance, en se couvrant du masque de la religion. L'âge déjà avancé de m-me de Krudener,

[20]) C'était écrit encore du vivant de la baronne de Krudener. Éd.

sa naissance, sa fortune, sa réputation la mettait à l'abri de toute espèce de soupçon. Alexandre de son côté, trouvait une véritable douceur dans une société intime où son rang semblait oublié. Le quartier-général se trouvait fixé pour quelque-temps à Heidelberg; m-me de Krudener s'y rendit; mais pour éviter le tumulte des camps, elle se logea hors de la ville, dans une cabane de paysan, située sur les belles rives du Necker. C'est là que l'Empereur venait passer la plus grande partie de ses soirées. Là il entendait parler de Dieu, que son âme avait appris à aimer, et dans les entretiens où régnait la confiance, il pouvait passer en revue les douleurs et les passions qui avaient troublé sa belle vie. M-me de Krudener ne le flattait point; elle possédait l'art de dire la vérité sans blesser. Elle aurait pu devenir un génie tutélaire pour la Russie, si le souffle impur de l'hypocrisie n'était venu troubler une si belle destinée. L'é-

tonnement et la curiosité s'étaient déjà attachés à ses pas. Elle fut bientôt entourée d'une foule de gens qui jusque là ne s'étaient jamais informés de son existence [21]). Les conjectures se succédaient: les uns la prenaient pour un instrument caché des dessins secrets de la Russie sur l'Allemagne, d'autres ne voyaient dans cette liaison qu'une nouvelle preuve de l'ascendant des femmes sur Alexandre. Tous désiraient se saisir de ce nouveau moyen d'influence.

C'est sur ces entrefaites que nous quittâmes Munich, pour revenir à Brouchsal chez m-me la margrave [22]). J'y retrouvai la même société, mais avec un changement marqué dans les opinions. Les espérances trompées, les amours-propres déçus, une irritation provoquée par une

[21]) Parmi eux se trouvait aussi le futur diplomate Brunnow. Éd.

[22]) C'est-à-dire chez la mère de l'Impératrice Élisabeth. Éd.

longue et inutile attente, avaient excité un sentiment de malaise et d'aigreur qui m'était doublement pénible, parce qu'il portait sur le caractère de l'Empereur, qu'on se plaisait à ravaler. Ses triomphes, sa modération, ses bienfaits, tout était oublié pour ne rappeler que la dissipation de Vienne, l'évasion de Napoléon, la mésintelligence entre les alliés, l'exaspération des peuples, circonstances qu'on mettait toutes sur le compte de l'Empereur de Russie, avec une injustice, et j'ose le dire, une brutalité qui devait confondre tout observateur impartial. Alexandre avait forcé les princes à donner des constitutions à leurs sujets, et les princes cherchèrent à s'en venger en calomniant son caractère. Alexandre en même temps opposait sa puissance à la vague révolutionnaire, et les révolutionnaires de tous les pays lui jurèrent une haine éternelle. C'est ainsi que se forma insensiblement entre deux partis ennemis une alliance

insensée, qui fut pour l'Empereur une source intarissable de difficultés et de peines; mais je ne veux point anticiper sur les événemens.

Napoléon s'avançait, et les alliés se préparaient à quitter Heidelberg. L'Empereur, voulant éviter les solennités de Brouchsal, proposa à l'Impératrice de venir lui dire adieu à Rohrbach. On prit jour pour cette entrevue, et j'en profitai pour aller de mon côté recevoir les adieux de mon frère, qui devait suivre l'Empereur en France avec le comte Capodistrias. Ce même jour fut marqué par la nouvelle de la bataille de Waterloo, gagnée l'avant-veille. Le quartier-général était en mouvement pour en apprendre les détails. Je m'étais rendue chez m-me de Krudener, où le comte Capodistrias et le baron Stein vinrent me voir. Nous causâmes longuement sur l'événement du jour; on n'osait encore se flatter que la guerre fût finie; on attendait avec impatience des nouvelles de Napoléon

et de Paris. Lorsque nous fûmes seules, m-me de Krudener me fit part de la résolution qu'elle avait prise de suivre l'Empereur en France. Elle croyait être appelée par la Providence à une grande mission: celle d'offrir les consolations de la religion et de l'amitié au chef de la coalition. Je m'aperçus alors que m-me de Krudener se trouvait sous l'influence d'un ecclésiastique protestant nommé Fontaine, homme sans talens et sans vertus, dont la sotte ambition rêvait mille chimères et croyait parvenir à tout par le moyen de quelques phrases mystiques qu'il espérait pouvoir débiter un jour à l'Empereur lui-même. Cet homme m'inspirait une aversion insurmontable. Je crus devoir prévenir m-me de Krudener, mais elle ne se laissa point ébranler, tout en me sachant gré de ma franchise. Mon frère était souffrant; cette excellente femme me promit d'avoir pour lui les soins d'une mère. Nous nous séparâmes les larmes

aux yeux, en nous promettant de nous écrire exactement. En revenant à Brouchsal, je trouvai tout le château en rumeur à cause de la mort du duc de Brunswick, gendre de m-me la margrave, tué à la bataille de Waterloo. Nous avions reçu ses adieux peu de jours auparavant.

Ma course à Heidelberg avait excité la curiosité de notre société. Quoique j'eusse évité à dessein d'y rencontrer l'Empereur, mais les jugemens du monde portent ordinairement à faux sur les caractères indépendans. On me faisait l'honneur de me croire de l'esprit, et l'esprit à la cour est toujours synonyme d'intrigue et d'ambition. Mon insousciance naturelle m'empêchait de faire attention à ces commérages. Livrée aux prestiges de mon imagination, la nature, les arts, la littérature, tout enfin m'occupait de préférence, et jamais je ne pensais à détruire d'injustes préventions, qui devaient finir par influer sur ma destinée. Persu-

adée que l'Impératrice me connaissait à fond, fière de l'attachement de mes amis, je m'aveuglais sur les dispositions malveillantes de la famille de l'Impératrice, dont les idées rétrécies ne pouvaient rien concevoir de noble ou d'élevé.

Nous nous rendîmes à Baden; une société nombreuse s'y trouvait réunie. Voulant dissiper l'ennui qui faisait de la cour de m-me la margrave un épouvantail pour tous les étrangers, nous célébrâmes la fête de Sa Majesté et de madame sa mère, par des spectacles de société. Ayant beaucoup joué la comédie dans mon enfance, j'étais la première actrice de la troupe, mes succès furent brillans; mais au lieu de me savoir gré de la peine que je me donnais et du plaisir que je procurais, on ne manqua pas d'observer combien mon amour-propre devait être flatté d'applaudissemens aussi universels etc. Fatiguée de tant de malignité, je m'en vengeai en laissant tomber le théâtre, qui

amusait beaucoup leurs majestés et leurs altesses. Il ne me fut pas difficile de trouver des distractions beaucoup plus en harmonie avec mes goûts, dans de charmantes parties de campagne que je faisais avec mes amis aux environs de Baden.

M-me de Krudener m'écrivait d'immenses lettres de Paris, qui me peignaient avec un charme particulier l'agitation qui y régnait, les intrigues des diplomates, celles des salons. J'appris par cette voie que le prince Metternich avait fait venir à Paris les deux dames les plus spirituelles de Vienne, espérant attirer l'Empereur Alexandre dans leurs salons; mais il commençait à être dégoûté du monde et préférait les soirées calmes et paisibles qu'il consacrait à la conversation de m-me de Krudener.

Les lettres de cette femme singulière contenaient déjà la première idée du fameux traité de la Sainte Alliance,

appelé si plaisamment par m-r de Pradt l'Apocalypse de la diplomatie, et qui n'était cependant, sous une forme plus religieuse et par conséquent moins positive, que le magnifique rêve de Henri IV et de l'abbé de St. Pierre. Ce fut mon frère qui, d'après les ordres de l'Empereur et sur un brouillon écrit de sa main, rédigea ce traité célèbre, que toutes les puissances, ou à peu près, signèrent sans le comprendre et sans se donner la peine d'en demander l'explication. La plus pauvre bourgade à prendre ou à céder aurait excité des négociations sans fin; ici il ne s'agissait que d'une idée. Personne ne s'en soucia, comme si les idées n'avaient pas bouleversé le monde. Quant à moi, je ne pouvais pas avec m-me de Krudener y voir un gage de paix et de bonheur pour l'Europe chrétienne; car ce n'est point la lettre, mais l'esprit qui vivifie une pensée salutaire.

L'Empereur connaissait trop les hommes pour s'y méprendre; mais il pensa qu'un hommage aussi solennel de toute l'Europe, dans la personne de ses chefs, adressé à la religion du Christ, était un aveu expiatoire et une juste réparation de l'impiété qui avait précédé les temps actuels. Pénétré des grâces répandues sur la Russie, Alexandre n'hésita point à proclamer, par cet acte de foi, l'esprit dans lequel des rois chrétiens doivent gouverner des peuples chrétiens. Cette idée, trop relevée peut-être pour le commun des princes, ne fut point comprise et fit passer l'Empereur tantôt pour un fanatique et un esprit faible, tantôt pour un habile et profond machiaveliste. J'ai vu des princes d'Allemagne, tout imbus encore des doctrines du XVIII siècle, ne signer cet acte chrétien qu'avec un frémissement d'indignation, que leur faiblesse les condamnait à dissimuler en présence de l'Empereur.

Cependant ce prince vraiment supérieur à son siècle avait enseveli dans l'oubli l'ingratitude dont la maison de Bourbon s'était rendue coupable à son égard en accédant à un traité secret; il cherchait à sauver la France et son roi de l'avidité de ces mêmes alliés auxquels Louis XVIII avait sacrifié si légèrement et sa reconnaissance et les intérêts de son pays. L'Autriche, l'Angleterre et la Prusse demandaient à grands cris que la France fût punie de cette nouvelle guerre, par le démembrement de ses provinces. C'est en vain qu' Alexandre faisait entendre sa voix généreuse pour empêcher cet abus de la victoire. Ses armées ne s'étaient pas trouvées à Waterloo, et on le lui faisait sentir avec ménagement. Louis XVIII s'abandonnait à sa destinée et au duc de Richelieu, alors ministre, qui essayait inutilement d'adoucir les alliés. Le démembrement était impérieusement exigé. Le duc désespéré vient exhaler sa douleur à l'Ély-

sée-Bourbon, habité par l'Empereur de Russie et sa suite. Capodistrias l'écoute tranquillement et lui dit: «Je sais encore un moyen que je crois infaillible; voulez vous engager le roi à le tenter?» — «Eh, grand Dieu, sans doute! Expliquez-vous: il ne nous reste plus que quelques instants; demain le malheur de la France sera proclamé». — «Il ne me faut qu'une demi-heure, veuillez attendre un moment». Alors le comte Capodistrias, passant dans le cabinet où travaillait mon frère, lui fit part de ce qui se passait et lui communiqua son idée. Il s'agissait de rédiger une lettre ostensible de la part de Louis XVIII à l'Empereur de Russie. Dans cette lettre on faisait tenir au vieux roi le langage le plus noble et le plus énergique: il y remettait sa couronne aux alliés, préférant plutôt descendre du trône que de régner sur la France avilie et déchirée par les alliés de son roi. Mon frère rédigea sur-le-champ cette lettre, qui devait

être courte et positive; il la fit avec un talent tellement supérieur que tous les cabinets y furent trompés. Le duc de Richelieu, transporté de joie, avait tout de suite couru porter cette lettre à Louis XVIII, qui la copia tout entière de sa propre main. On choisit pour la remettre à l'Empereur le moment où il était en conférence avec ses alliés. Prévenu par le comte Capodistrias, Alexandre feignit d'être surpris du message inattendu du roi de France; il ouvrit la lettre, et la présentant à ses alliés, après en avoir pris lecture, «Je l'avais prévu», leur dit-il: nous voilà plus embarrassés que jamais. Louis XVIII renonce au trône, et fait bien. La France n'a plus de roi; trouvez lui en un autre, si vous pouvez. Quant à moi, je ne me mêlerai point d'une affaire qu'on aurait pu éviter. Il est temps d'ailleurs que je rentre chez moi et que tout ceci finisse». Effrayés des nouvelles difficultés qui se présentaient à eux, ainsi que du mécontentement de

l'Empereur, qui les abandonnait au jugement de la postérité et à la haine des Français, le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche cédèrent. L'Angleterre fut obligée de suivre leur exemple, et la France fut sauvée.

Cette anecdote, aussi authentique que peu connue, mérite d'être conservée. Louis XVIII adressa à cette occasion les plus belles phrases du monde au comte Capodistrias. Ceux qui étaient dans le secret admirèrent sa sagacité, le talent et la promptitude de son secrétaire, et l'Empereur Alexandre jouit tacitement du triomphe de son cabinet, qui était en même temps celui des idées grandes et généreuses.

Appelé par la confiance de Sa Majesté à diriger la politique de la Russie, Capodistrias avait pris pour base de son système l'alliance avec la France qu'il croyait utile, pour balancer la puissance de l'Angle-

terre et les intrigues de l'Autriche. Ce n'était pas peu de chose que de faire entendre raison là-dessus à la Prusse, qui nous avait donné des preuves non équivoques de sa fidélité et à laquelle on allait encore s'unir par le mariage du grand-duc Nicolas. L'exaspération des Prussiens gênait les décisions du roi, qui ne partageait point les passions aveugles de la foule, mais qui devait les ménager. C'est à ce système, conçu par Capodistrias, adopté par l'Empereur de Russie que les Bourbons durent l'intégrité du territoire français, et plus tard, au congrès d'Aix-la-Chapelle, l'évacuation du royaume. Aidé par les talens du général Pozzo-di-Borgo, Capodistrias parvint à consolider la paix et à diriger la politique européenne, sans humilier l'amour-propre des cabinets rivaux. Mais un instinct secret est ordinairement le partage de la faiblesse; on sentait la prépondérance de la Russie, et quoiqu'elle ne donna aucun sujet de plain-

te, il en résulta une défiance, une haine sourde qui portèrent leurs fruits dans la suite. Capodistrias était loin d'approuver les ménagemens infinis employés par l'Empereur pour concilier et adoucir la jalousie des puissances étrangères. Il pensait qu'une conduite forte et juste en même temps, un emploi réfléchi de sa puissance aurait placé la Russie dans une position d'autant plus avantageuse qu'elle aurait pu alors prouver sa modération par des faits. Ces faits auraient confondu les ennemis et convaincu les nations, dont l'opinion pouvait être facilement égarée par la malveillance et l'esprit de parti. Mais l'Empereur n'était pas facile à persuader, et il s'en suivit une marche vacillante et contradictoire qui augmenta considérablement les difficultés.

Je touche à une époque pénible; mais avant de dérouler ces dernières pages de l'histoire de mon temps, qu'il me soit permis de jeter un dernier regard sur le

passé. L'Europe semblait devoir commencer une ère nouvelle. Une grande leçon avait été donnée au monde. Ce que l'espèce humaine possède de plus grand, le génie avait été brisé comme un vase fragile par la volonté du Tout-Puissant. C'est par elle que s'était formé un caractère entièrement nouveau dans les fastes de l'histoire, destiné à rendre la paix au monde, comme celui de Napoléon l'était à y porter la guerre et ses ravages. L'essence du caractère d'Alexandre était d'être sans paraître. Bon par nature, conciliant par principe et par inclination, fuyant les hommages, détestant la flatterie, d'une fermeté inébranlable dès qu'il était convaincu, mais difficile à convaincre, il semble créé pour cette époque difficile où les élémens les plus opposés devaient se confondre dans un seul but. Trois ans de succès et de gloire ne parvinrent point à l'éblouir. Détrompé au contraire sur les hommes et les destinées humaines, il commença à

éprouver ce découragement involontaire qui s'empare ordinairement des âmes pures vers la fin de leur carrière. Livré à cette solitude du coeur, qui fait le tourment de la vie sur le trône, Alexandre devint défiant, sans que sa bonté naturelle en fut altérée; mais de tristes nuages pesèrent sur ses dernières années, et la mort seule devait les dissiper. Les alliés s'éloignaient de Paris pour la seconde fois, une armée d'occupation devait rester en France pour soutenir le trône chancelant des Bourbons, dont la chute paraissait doublement redoutable aussi longtemps que se prolongerait l'existence de Napoléon. Chacun se préparait à rapporter dans ses foyers le fruit de tant d'agitations et d'expériences.

L'Empereur Alexandre sentait profondément qu'une nouvelle épreuve, de nouveaux devoirs lui étaient imposés, et par sa conscience et par les espérances d'une génération entière qui attendait le prix de tant de sacrifices et de fidélité. Cette nation

Russe, naturellement généreuse, n'avait abusé ni de la guerre, ni de là paix. Elle attendait avec patience la nouvelle ère dont sa gloire était le plus sûr garant. De toutes les bénédictions dont la Providence l'avait comblée, celle de posséder un prince digne de son amour lui semblait la plus grande de toutes. Mais ce prince, si grand dans le danger, si magnanime après la victoire, était effrayé du grand problème politique dont sa pénétration démélait toute la profondeur. Rapprocher du trône un peuple opprimé par la loi même, faire rentrer dans les bornes de la justice et de l'humanité les privilèges d'une noblesse naturellement généreuse, mais enivrée du pouvoir arbitraire, poser ensuite des bornes à sa propre puissance, tel est le noeud gordien qu'un empereur de Russie doit chercher à dénouer. Alexandre était pénétré de ce grand devoir, mais il frémissait à l'idée des dangers et des troubles qu'une réforme si

nécessaire pouvait attirer sur sa patrie. La fatale boîte de Pandore était entre ses mains, et il reculait à la pensée que c'était à lui à l'ouvrir. Un moment d'hésitation suffit quelquefois pour gâter un long avenir. Alexandre s'arrêta devant les difficultés qui s'offraient à lui, et ces difficultés grandirent aussitôt comme ces ombres fantastiques qui se projettent subitement au loin sur le plus bel horizon. Les sentimens nobles et patriotiques qui animaient encore la nation après une lutte si glorieuse, n'étaient pas éteints; mais les plaies causées par l'invasion commencèrent à saigner, des douleurs assoupies se reveillèrent. Le gouvernement craignit d'ajouter au malaise général par des mesures extraordinaires. L'Europe, d'ailleurs, n'était pas tranquille, et l'Empereur se disait que le moment n'était pas favorable pour changer la forme de son Empire. Ces raisons spécieuses paralysaient tous ses projets, sans satisfaire sa conscience;

le temps, au lieu d'aplanir les difficultés, ne faisait que les augmenter, et Alexandre, découragé, malheureux, ne trouva plus de consolation que dans la solitude qui le rapprochait d'un ordre de choses supérieur, étranger à cette terre remplie de mécomptes et de misères.



ANNEXE.

Souvenirs de l'année 1825.

La saison des eaux terminée, j'avais quitté Carlsbad et repris tristement le chemin de Russie. Je m'éloignais de ma famille, de mon mari, j'entreprenais seule, à l'entrée de l'hiver, un voyage long et pénible, j'avais devant moi des affaires embrouillées dont il fallait m'occuper, et cependant il me semblait que ce n'était point pour cela que je retournais en Russie. Je me sentais entraînée comme malgré moi vers quelque événement extraordinaire dont je cherchais vainement à me rendre compte; il n'y avait de clair dans mon âme que la ferme conviction que je remplissais la volonté de Dieu, et ce sentiment me donnait une force et une énergie remarquable.

J'arrivai sans le moindre obstacle à Odessa. L'automne brillait des plus beaux rayons du soleil; les journées étaient admirables, les nuits calmes et éclairées par une comète radieuse, dont la vue me faisait rêver au passé, en me rappelant celle de 1812. L'arrivée de l'Empereur Alexandre et de l'Impératrice Élisabeth dans le Midi de la Russie occupait tous ses habitans; on racontait le bonheur dont ils jouissaient dans leur petit établissement de Taganrog, l'heureuse influence du soleil et du repos sur la santé de l'Impératrice et sur l'humeur de l'Empereur. En effet, sa belle âme, fatiguée des hommes et de la vie, tourmentée par les difficultés attachées à l'Empire, avait besoin de se retrouver seule avec la nature. A peine s'en fut-il rapproché que les nuages qui obscurcissaient souvent sa sérénité naturelle se dissipèrent. Il devint confiant, gai, communicatif; l'amour, qui était l'essence de son naturel, se répandit sur tout ce qui l'entourait. Sa compagne, sa cour, les habitans de Taganrog et jusqu'aux enfants qui jouaient dans les rues en éprouvaient la douce influence. Dans le voyage qu'il fit en Crimée,

son passage fut marqué par d'inombrables bienfaits. Il semblait pressé de faire des heureux. Sur la belle côte méridionale de la Crimée, il jouit avec ravissement de ses beaux sîtes, de sa magnifique végétation. A Oursouf, maison de campagne du comte Woronzoff, il lui dit qu'il comptait les deux jours qu'il venait de passer chez lui parmi les plus heureux de sa vie. On lui fit voir une jolie propriété située sur le bord de la mer, qu'il acheta pour y bâtir une maison propre à le loger avec l'Impératrice. «C'est ici», dit-il, «lorsque j'aurai pris mon congé, que je viendrai planter ma vigne et me reposer». Hélas! Ce n'est que dans le sein de Dieu qu'il devait se reposer.

Il continua son voyage à cheval et, arrivé près du monastère de S-t Georges, il renvoya sa suite et voulut s'y rendre absolument seul. Ce couvent, placé dans un sîte pittoresque, avait été réservé par l'Empereur pour servir de retraite à l'archevêque de Céphalonie, homme respectable, que les Anglais, sous le régime tyranique de Thomas Maitland, avaient chassé de son diocèse et exilé de son pays, pour n'avoir pas voulu discontinuer de prier

publiquement pour la cause des Grecs. L'Empereur avait rencontré le prélat à Venise, à son retour du congrès de Vérone et, touché de sa position, il l'avait engagé à accepter un asyle en Russie. C'est dans ce couvent et chez ce vieillard qu'il se rendit seul au jour tombant. Sa suite l'attendait sur la grande route; il la rejoignit quand il faisait déjà nuit. Vainement on le pria de se couvrir de son manteau, il s'y refusa. Un vent d'ouest s'était élevé. La vallée, qu'il fallait traverser, était couverte d'un épais brouillard.

L'Empereur arriva transi à Sébastopol. Cela ne l'empêcha pas de tout voir et de tout examiner avec cette grâce qui lui était particulière. Les marins qui l'entouraient étaient ravis. Ils espéraient lui voir entreprendre le voyage de Nicolaef; mais il venait de recevoir la nouvelle de la mort du roi de Bavière, son beau-frère, et il craignait l'impression que cette nouvelle fairait sur l'Impératrice. Il dit à l'amiral Greigh: «Quoique je connaisse ma femme et que je sache combien elle est forte dans la douleur, j'éprouve le besoin de la rejoindre.» En même temps, il écrivait à

l'Impératrice: «Je crains votre imagination; elle vous identifiera à votre soeur dans sa position, et vous en serez doublement affectée.» En effet, l'Impératrice avait été frappée d'une semblable idée en apprenant le malheur de la reine sa soeur, mais elle l'avait repoussée aussitôt avec une terreur inexprimable. Plusieurs incidents extraordinaires semblaient présager le malheur dont nous allions être frappés. L'Empereur en quittant Pétersbourg s'était rendu au couvent de Nevsky, sépulture des habitans de la capitale et des membres non couronnés de la famille impériale. C'est là qu'à l'aube du jour il s'était fait conduire par son fidèle Illya, surpris et affligé de cette idée bizarre. Après y avoir fait sa prière, l'Empereur sortit de la ville sur son drochki pour rejoindre sa voiture de voyage qui l'attendait à la barrière. A Taganrog, un matin, le brouillard devint si sombre qu'il fut obligé de demander des lumières pour achever son travail. Le temps devenu plus clair, son valet de chambre entre pour les ôter. L'Empereur le regarde et lui dit: «Crains-tu que les passans, en voyant ces lumières briller pendant le jour, ne s'ima-

ginent qu'il y a un mort dans cette chambre?» Dans le cours de sa maladie, il se rappela de cette circonstance indifférente, et le dit à ce valet de chambre qui se trouvait auprès de son lit.

Son retour de Crimée ne fut point aussi agréable qu'il l'espérait. La fièvre se faisait déjà sentir, et la sérénité de son âme fut encore plus troublée par un paquet à son adresse qui devait empoisonner les derniers jours de sa vie. Ce paquet étant un mystère, on crut qu'il se rapportait au comte Araktchéieff.

Une prévention funeste lui avait fait placer sa confiance dans cet homme, objet d'aversion et de mépris pour la nation entière. L'Empereur le croyait incorruptible, fidèle et travailleur infatigable; cette conviction était cause qu'il lui avait confié les principales affaires de l'Empire, sans se laisser ébranler par l'opinion publique et les représentations de ses plus anciens serviteurs. Araktchéieff avait pour maîtresse une femme digne de lui, dont la conduite atroce et tyrannique, parvint à lasser la patience des habitans de Grousina,

terre qu'Araktchéieff devait à la générosité de ses maîtres. Ces pauvres gens poussés au désespoir assassinèrent cette femme, sans vouloir cacher leur crime, sans se dérober à l'action des lois, opposant un sang-froid imperturbable aux enquêtes qui furent faites à ce sujet. Ce calme, cette énergie tranquille glacèrent d'effroi le malheureux Araktchéieff. Une extrême méchanceté est toujours accompagnée d'un grain de folie. On en vit la preuve dans la douleur extravagante de cet homme tout puissant. Il abandonna les affaires, s'enferma, fit enterrer sa maîtresse dans un endroit qu'il réservait pour sa propre sépulture, et c'était au pied du monument qu'il avait élevé à l'empereur Paul! Ses amis et ses créatures le crurent privé de la raison. L'Empereur instruit de ces détails avait envoyé le général Kleinmichel, ancien ami d'Araktchéieff, pour l'engager à revenir à lui et à reprendre son travail. Sa Majesté l'engageait même à venir à Taganrog, et elle eut l'extrême bonté de choisir elle-même un appartement convenable. Mais Araktchéieff ne vint point; on ignore ce qui se passait dans son âme. L'Empe-

reur étonné fit demander les actes de l'enquête, et il y trouva avec horreur des détails propres à lui faire connaître celui qu'il avait élevé si haut. On peut se figurer l'effet que produisit une semblable découverte sur l'âme noble et pure de l'Empereur. Cependant Araktchéieff, toujours possédé par un esprit de vertige, avait passé en revue les effets appartenant à sa maîtresse, et il y trouva des sommes immenses, des bijoux précieux, qui lui avaient été donnés par tous ceux qui briguaient la faveur de son amant. Craignant apparemment d'être compromis lui-même, il s'était empressé de renvoyer ces objets aux personnes dont ils venaient, et cela en les accompagnant de lettres circulaires, qui furent un sujet de scandale pour tout le monde, car des noms très respectables se trouvèrent compromis.

On suppose que c'étaient ces odieux détails qui avaient troublé l'Empereur; on était loin de penser que, par un décret sévère de la Providence, l'Empereur devait avaler jusqu'à la lie l'amer calice de la royauté. Cet écrit lui dévoilait le terrible complot dont nous parlerons plus tard; il y vit avec terreur

le danger qui menaçait l'état et la famille impériale, et son âme profondément affectée cherchait à recueillir toutes ses forces pour ne s'occuper qu'à prévenir les trames perfides, dont il connaissait déjà l'existence depuis quatre ans sans en soupçonner l'étendue et l'atrocité. Le baron Dibitch, qui l'accompagnait, s'aperçut de son agitation. Sa Majesté laissait et reprenait la lecture du fatal paquet, elle cherchait à le dérober aux yeux de Dibitch, et la fièvre qui le surprit dans toutes les formes à Marioupol, vint agraver cette situation pénible.

Il arriva malade à Taganrog et témoigna à l'Impératrice une joie extrême de la revoir. Dur à lui-même, il ne fit pas grande attention à la fièvre qui le tourmentait. On lui donna quelques pillules purgatives; il raisonna longuement sur la médecine avec ses médecins en leur déclarant, cependant, qu'il avait beaucoup plus de confiance en Dieu et dans sa bonne constitution que dans leur art. Il continua à travailler, tout en ne sortant pas de sa chambre, et dit au médecin Willié: «Faites attention à mes nerfs, car ils sont bien détra-

qués dans ce moment.» Le mal empirait, et les médecins commençaient à être d'autant plus inquiets que le malade témoignait la plus invincible répugnance pour toute espèce de remède. On laissa passer le 13, jour décisif qui était le dernier, où la saignée aurait pu le sauver. Un assoupissement continuel n'indiquait que trop que le cerveau commençait à souffrir. Cependant jamais l'Empereur n'éprouva le moindre délire. Un jour il répéta avec douleur: «Quelle atrocité! Quelle horreur!» Willié s'imaginant que c'était l'effet de la fièvre, envoya Stoffregen pour s'en assurer. Celui-ci s'assit au chevet du lit et se convainquit que ces paroles entrecoupées n'étaient nullement l'effet du délire, mais de l'agitation morale qui le dominait. Le 14, l'Impératrice lui proposa d'essayer des secours de la religion, puisqu'il refusait ceux de la médecine. «Très volontiers,» répondit-il, «je ne me refuserai jamais à ceux-là.» Et se tournant vers Willié, il lui demanda s'il était donc si mal? Celui-ci, fort ému, lui répondit, qu'il lui était trop attaché pour lui cacher la vérité, et que vu son obstination à repousser tous les remèdes,

on avait tout à craindre. Un redoublement ne permit point à l'Empereur de recevoir les secours de la religion ce jour-là; on profita d'un instant de calme vers l'aube du jour suivant, et cette âme religieuse s'acquitta de ses devoirs de chrétien avec une ferveur et une onction touchantes. «O, que je me sens bien! Comme je suis heureux!» dit-il à l'Impératrice. Ce prêtre est un excellent homme, surtout......» sa faiblesse ne laissa pas entendre la fin de sa phrase. Cependant le ministre du Seigneur avait parlé avec autorité, et l'Empereur s'était soumis aux remèdes.

On lui appliqua des sangsues à la tête, mais il était trop tard, elles ne firent aucun effet. Des vésicatoires et des sinapismes semblèrent le ranimer et le faire sortir de cet assoupissement léthargique qui s'était emparé de ses sens. Toutes les fois qu'il revenait à lui, c'était pour sourire avec bonté à ceux qui l'entouraient. Il reconnaissait l'Impératrice, prenait ses mains qu'il pressait contre ses lèvres et contre son coeur, ou bien il priait. Il lui arriva plusieurs fois de vouloir joindre les mains dans la prière, et sa faiblesse les

faisait retomber sans forces sur la couverture.

La désolation était à son comble. Le prince Wolkonsky ne le quittait presque pas. Une fois l'Empereur l'aperçut au pied de son lit, et le fixant avec son aimable sourire il lui fit un signe de tête; à cette marque touchante d'attention, le prince Wolkonsky ne pouvant plus se contenir se précipite à genoux, saisit ses mains défaillantes qu'il couvre de baisers et de larmes et se jette hors de la chambre, pour tomber évanoui sur le parquet. On ne pouvait plus lui faire prendre aucun remède, parce qu'il ne pouvait plus avaler. L'Impératrice cherchait à rafraîchir sa langue desséchée en y introduisant quelques gouttes d'eau par le moyen de ses doigts.

Le 17 il y eut du mieux, il demanda des glaces au citron, qu'il prit avec plaisir, et engagea même l'Impératrice à prendre l'air, ce qu'elle ne fit point; mais elle écrivit à l'Impératrice-mère la lettre suivante: «Chère «Maman, je n'ai point été en état de vous «écrire par la poste d'hier. Aujourd'hui, «grâce en soit rendue mille et mille fois à

«l'Éternel, il y a un mieux décidé dans «l'état de l'Empereur, de cet ange de bien«veillance au milieu de ses maux. Pour qui, «sur qui Dieu manifesterait-il son iffinie mi«séricorde, si ce n'était sur lui? O mon Dieu, «quels cruels moments j'ai passé, et vous, «chère Maman, je me figure vos inquiétudes! «Vous recevez le bulletin, vous avez donc vu «à quoi nous avons été réduits hier, cette nuit «encore. Mais Willié aujourd'hui dit lui-même «que l'état de notre cher malade est satis«faisant. Il est faible à l'excès. Chère Maman, «je vous avoue que je n'ai pas ma tête et que «je ne puis vous en dire davantage. Priez «avec nous, avec cinquante millions de ses «enfants, que Dieu daigne achever la guérison «de notre cher malade.»

Le mieux n'était qu'une illusion. L'Empereur souffrait beaucoup, et ses gémissements déchiraient le coeur de ceux qui le veillaient. Plusieurs fois il dit à ses valets de chambre en russe: «Ne me tourmentez plus»; et il se plaignait de son vésicatoire. Enfin son agonie se termina le 19 au matin, après qu'il eut les dernières prières et les dernières consola-

tions de l'église. L'Impératrice ne le quitta pas un moment; soutenant de ses faibles mains cette tête si chère et si précieuse, elle montra une force inouïe, et lui ferma les yeux. Quelques heures plus tard les traits de l'Empereur qui avaient été contractés par la maladie, prirent une expression de douceur et de calme, qu'on ne pouvait voir sans en être édifié. L'Impératrice rend avec force dans ses lettres à sa belle-mère ce que cette expression avait de céleste.

19 novembre.

«Maman! Notre ange est au Ciel, je végète encore sur la terre. Qui pouvait penser que moi, faible malade, j'aurais pu lui survivre? Maman! Ne m'abandonnez pas, car je suis absolument seule dans ce monde de douleurs. Notre cher défunt a repris son air de bienveillance. Son sourire me prouve qu'il est heureux et qu'il voit des choses plus belles qu'ici bas. Ma seule consolation dans cette perte irréparable est que je ne lui survivrai pas. J'ai l'espérance de m'unir bientôt à lui».

20 novembre.

«Chère Maman! Notre ange est au Ciel, et moi sur la terre, de tous ceux qui le pleurent, la créature la plus malheureuse. Puissai-je le rejoindre bientôt! O mon Dieu, c'est presque au-delà des forces humaines, mais puisqu'il l'a envoyé, sans doute il faut pouvoir le supporter. Je ne comprends pas, je ne sais si je rêve, je ne puis pas combiner, ni comprendre mon existence. Voici de ses cheveux. Hélas! Pourquoi a-t-il dû souffrir autant! Mais sa figure maintenant ne porte plus que l'expression de la satisfaction et de la bienveillance qui lui était naturelle. Il semble approuver ce qui se passe autour de lui. Ah, chère Maman, comme nous sommes tous malheureux! Tant qu'il sera ici, je reste ici; quand il partira, si on le trouve possible, je partirai avec lui. J'irai avec lui tant que je pourrai. Je ne sais ce que je deviendrai, chère Maman. Conservez-moi vos bontés.»

La maison qu'occupaient ces augustes époux, était si resserrée qu'on fut obligé d'en éloigner l'Impératrice, pour ne pas augmenter sa douleur par l'aspect de préparatifs cruels, mais indis-

pensables. La dissection eut lieu, et on trouva que l'inflammation du cerveau avait terminé la maladie. Toutes les observations des médecins se réunirent d'ailleurs pour augmenter la douleur générale, puisque jamais homme ne fut mieux constitué que l'Empereur. Il aurait pu parvenir à la plus longue vieillesse, mais Dieu en avait ordonné autrement. Ni le tempérament le plus robuste, ni le régime le plus sévère, qu'il avait adopté depuis quelques années, ne purent le conserver à la Russie.

Ses fidèles serviteurs s'occupèrent à préparer la couche sur laquelle il devait être exposé; mais la difficulté qu'ils éprouvèrent à se procurer les ornemens en pareil cas, fut cause de l'extrême simplicité de cette pompe funèbre. On aurait cru voir le cercueil d'un particulier, mais les larmes qui le mouillaient valaient bien un éclat emprunté. Lorsque tout fut prêt, l'Impératrice revint dans son appartement. Tout le monde pouvait assister aux prières funèbres qui se répétaient soir et matin autour du cercueil. L'Impératrice était présente sans être vue, et lorsque la

foule s'était retirée après avoir baisé la main du mort, selon l'antique et solennel usage, Sa Majesté venait pleurer et prier auprès de lui. Les traits si beaux de l'Empereur commençaient à s'altérer; on lui couvrit la figure d'un voile blanc, et il fut résolu qu'il serait transporté dans le couvent grec de Taganrog.

Ce bel édifice avait été élevé il y a peu d'années par la piété de Varvatzi, riche Psariote fixé en Russie; après avoir acquis dans le commerce plusieurs millions, il s'était plû à les consacrer, de son vivant même, à des oeuvres agréables à Dieu et à l'humanité. C'est ainsi qu'il fonda des écoles, qu'il employa des sommes considérables à la délivrance de son pays, et que son nom, calomnié par les gazetiers, peut être placé parmi ceux des plus illustres citoyens que la Grèce ait possédés. Lorsqu'il élevait ce couvent, ses amis mêmes se demandaient à quoi bon? Aveugle instrument des volontés de la Providence, Varvatzi consacrait une partie de sa fortune à préparer un asyle qui pût recevoir les restes sacrés du grand souverain que la Grèce n'a pas cessé

d'aimer, quoiqu'on n'eût rien négligé pour la détacher de lui.

En déposant le corps de l'Empereur dans ce monastère, il fallut admettre aux cérémonies funèbres l'abbé du couvent et son clergé; matin et soir on priait publiquement pour son âme en grec et en russe. Prononcés sur ce cercueil impérial ces sons étrangers faisaient tressaillir ceux qui comprennent et adorent les voies de la Providence. Combien son noble coeur aurait été soulagé s'il avait pu voir la douleur profonde de ces malheureux Grecs sacrifiés à la politique européenne. Il est vrai que peu de temps avant sa mort on l'avait vu entrer dans leurs maisons sous différents prétextes, et les combler de ses bontés. Il lui arriva de rencontrer des victimes de Scio, et son émotion en se faisant raconter leur malheurs fut aussi vive que touchante. Il en parla à l'Impératrice, et Sa Majesté, frappée de ces douloureuses images, en fut poursuivie longtemps après le 19 novembre.

Cependant dès le 14, le baron Dibitch et le prince Wolkonsky, aides-de-camp-géné-

raux de l'Empereur, avaient envoyé un courrier à Varsovie, pour prévenir le grand-duc Constantin de la maladie de son frère. On pensait que ce prince viendrait à Taganrog, mais il crut de son devoir de ne pas quitter Varsovie. Le 25, il apprit la nouvelle de la mort de l'Empereur et répondit au baron Dibitch et au prince Wolkonsky qu'il n'avait point d'ordre à leur donner et qu'il leur conseillait d'en demander à Pétersbourg. Il finissait ses lettres en protestant vouloir toujours être leur camarade et leur ami. Jamais il n'exista de situation plus embarassante. C'était un véritable interrègne. Cependant on croyait généralement qu'il finirait par accepter la couronne, et le serment prêté à Pétersbourg et dans tout l'Empire, sur un simple ordre du Sénat, confirmait cette opinion. On peut voir dans les papiers publics les lettres qui furent écrites à cette époque par le grand-duc Constantin, et la conduite noble, quoique précipitée, du grand-duc Nicolas. Son inexpérience était son excuse, mais jamais on ne pardonnera aux membres du Conseil et à leur président la conduite servile et insolente

à la fois qu'ils tinrent à cette occasion. Servile, parce que, persuadés qu'on ne refuse point une couronne, ils n'osèrent pas attendre des nouvelles de Varsovie, afin de n'être pas accusés de froideur. Insolente, puisqu'ils se permirent d'annuler par leur serment les dernières dispositions d'Alexandre, dispositions sanctionnées par l'acte de renonciation du grand-duc Constantin et conformes aux lois de l'Empire. On dit que le vieux prince Lopouchine, toujours rampant et sans principes, osa répéter en plein conseil, que les morts n'ont point de volontés. Mais il paya cher sa bassesse en recevant par la suite une lettre du grand-duc Constantin qui, au lieu de lui savoir gré de son lâche empressement, lui faisait sentir dans toute son étendue le mépris qu'il lui inspirait. Cette lettre fut répandue dans le public, et on imprima celle que son altesse impériale avait adressé au ministre de la justice, sur le même sujet, mais qui était conçue dans des termes plus honnêtes.

Tandis qu'à Taganrog on ne s'occupait encore que de la perte qu'on avait faite, l'intrigue et l'ambition s'agitaient déjà à

Pétersbourg. Combien de gens furent démasqués et montrèrent à nu la bassesse de leur caractère! Tel courtisan qui aurait dû venir remplir les fonctions de la place auprès du corps du défunt Empereur, tombait subitement malade au moment du départ, et briguait quelques jours plus tard l'honneur de porter à quelque cour d'Allemagne la nouvelle de l'avènement au trône. Tel autre qui se trouvait par hasard dans le voisinage, ne pouvant honnêtement se dispenser de venir à Taganrog, n'y faisait qu'une courte apparition, pour courir aussitôt vers le côté d'où on croyait voir lever un nouveau soleil. Que de dupes au milieu de cette agitation! Car durant l'interrègne, qui fut de trois semaines, les plus habiles se trompèrent, et il aurait été difficile de dire si la sottise ne l'emporta point encore sur la bassesse.

Cependant on vit quelques exceptions honorables. Une dizaine de jeunes aides-de-camp, des premières familles de l'Empire, se rendirent avec empressement à leur poste. On vit la comtesse Stroganoff, malgré sa délicatesse et sa mauvaise santé, entreprendre

un voyage aussi long que pénible pour se rapprocher de l'Impératrice, avec laquelle elle était liée d'amitié. Enfin le prince Wolkonsky, toujours noble et dévoué à la mémoire de l'Empereur, comme il l'avait été à sa personne, ne cessa de prouver qu'on peut trouver des coeurs fidèles, même à la cour.

La famille impériale avait confié à l'Impératrice le soin de rendre les derniers honneurs à la dépouille mortelle de son époux. Il fut décidé qu'elle serait transférée à Pétersbourg par Moscou, et comme aucun personnage plus considérable ne se présenta, on choisit Orloff-Dénissoff, général cosaque qui se trouvait dans les environs, pour accompagner le convoi. Le comte Lambert, aide-de-camp-général et le plus brave officier de cavalerie de l'armée, avait désiré cet honneur; mais quoique son rang et son mérite l'y appelassent, on crut devoir lui préférer Orloff-Dénissoff, à cause de la religion et de la naissance, le comte Lambert étant catholique et Francais.

J'étais arrivée à Taganrog le 15 décembre. J'avais trouvé l'Impératrice dans une situation

violente: isolée au milieu de sa cour et livrée à ses douloureuses réflexions, son âme méditait sa douleur et se perdait dans cette cruelle contemplation. Je cherchai à la détourner de cette idée, en lui présentant son malheur comme un arrêt de la Providence qu'aucune puissance humaine n'aurait pu suspendre. Je lui dis que la main de Dieu étendue sur elle éloignait toute autre action, qu'elle devait se soumettre comme la victime frappée sur l'autel, et que ce n'était que par sa résignation qu'elle arriverait à obtenir une mort heureuse et chrétienne. Ces représentations parurent lui donner quelque consolation; elle dit ensuite à son secrétaire que j'avais été la seule personne qui eût compris sa situation, et que mes paroles avaient pénétré son coeur comme un trait de lumière. Nous parlâmes beaucoup de l'Empereur, et je la quittai profondément touchée.

Il me fut impossible de me résoudre à faire découvrir le visage de celui que nous pleurions. Je savais qu'il était défiguré. Ceux qui avaient eu cette curiosité m'assurèrent qu'on n'aurait pas pu le reconnaître. Je leur re-

prochai d'avoir voulu le voir dans cet état. Je sentais que c'était manquer au respect qu'on doit à la mort que d'en faire un objet de vaine curiosité, et que l'Empereur Alexandre dont la figure ravissante n'avait inspiré que l'admiration et l'amour, n'aurait jamais dû devenir un objet de dégoût et de terreur.

Les préparatifs du départ du convoi étant terminés, on fixa le troisième jour de Noël pour cette triste cérémonie; mais l'intention en fut détournée par la nouvelle de la journée du 14 décembre, qui ne parvint à Taganrog que le 23. C'est alors qu'avec l'avènement de l'Empereur Nicolas au trône, nous apprîmes l'existence de cette affreuse conjuration qui aurait bouleversé l'Empire, si Dieu, qui confond les projets des méchants et des impies, ne l'eut sauvé. Le baron Dibitch était déjà parti pour se rendre à son poste. Le prince Wolkonsky nous avoua alors que l'Empereur Alexandre connaissait et suivait ce complot depuis quatre ans, mais ce n'est qu'à son retour de Crimée, à une journée de Taganrog, et déjà saisi par la fièvre, qu'il apprit que la conspiration devait éclater au mois de

mars, la 25-ème année de son règne, et que son but était atroce.

C'était là le contenu du fatal paquet dont nous avons parlé plus haut, et qui a sûrement rempli son âme bienveillante d'amertume, dans les derniers jours de sa vie. Nous nous expliquâmes alors tous ces mots entrecoupés qu'il laissait échapper dans l'agitation de son esprit, et cette réponse à l'Impératrice qui le pressait de se laisser saigner. «Non, non», disait-il avec chaleur, «la saignée m'affaiblira, «et je ne serai plus en état de remplir ce «que j'ai à faire.» Ame bienheureuse! Vous aviez achevé votre tâche.—Ces circonstances déplorables diminuaient nos regrets. Le Seigneur qui l'aimait lui avait épargné la plus cruelle tâche, celle de devoir punir.

Le 29 décembre on se rendit pour la dernière fois auprès du cercueil qui était déjà fermé; l'Impératrice parut tout-à-coup au milieu de l'assemblée, écouta l'office funèbre, et montant d'un pas ferme les dégrés, elle cola ses lèvres sur ces restes sacrés qu'elle ne devait plus revoir. Tout le monde fondit en larmes et admira son courage, car elle se retira sans

laisser échapper un gémissement. De vieux cosaques portaient le linceuil, leur larmes roulaient péniblement sur leurs moustaches blanchies par les travaux de la guerre. Le temps était devenu plus doux.

J'accompagnai le cercueil jusqu'à la barrière. Deux colonnes de peuple le suivaient dans un profond silence; on s'arrêta hors de la ville pour mettre la marche en ordre. Les cosaques, qui devaient accompagner le convoi, s'étaient dispersés sur la plaine. On voyait la neige couverte de chevaux, de lances, de manteaux jetés au hasard sur la terre. Le fidèle Illya était sur le char funèbre et conduisait les chevaux. Trois aides-de-camps étaient placés sur les côtés. La calèche de voyage de l'Empereur, contenant son coeur et sa couronne, suivait immédiatement. Tout ce convoi funèbre ne rappelait en rien ce qui se voit ordinairement dans de semblables occasions en Europe. Quelque chose d'extraordinaire, d'un peu barbare même, s'il faut l'avouer, entourait la dépouille mortelle de l'homme qui avait appartenu à l'Europe entière non seulement par ses bienfaits et son histoire,

mais par ses habitudes et l'élégante urbanité de ses moeurs. Il n'était plus, et sa dépouille mortelle allait traverser du Midi au Nord le plus vaste Empire de la terre, pour reposer à jamais dans la sombre sépulture de ses ancêtres à demi-barbares. Ah, pourquoi ne peut-il pas reposer sous la voûte du ciel et dans le sein de cette nature qu'il aimait et dont il a été le plus bel ouvrage!



Ici s'interrompent les «Mémoires» de la comtesse Edling, écrits par elle au courant de la plume en 1829, quatre ans après la mort de l'Empereur Alexandre.

Le caractère indépendant de l'auteur, la profondeur et la sincérité de ses convictions, joints à une grande netteté d'aperçus qui éclaire les hommes et les événements de ce temps à un point de vue nouveau, donnent de la valeur historique aux «Mémoires» en question.

Les écrits de la comtesse Edling se distinguent par une pensée indépendante et sobre; néanmoins ils gardent leur charme très féminin, et son réçit est plein de fraîcheur et d'originalité. On devine en elle une personne élevée dans des idées et des convictions tout-à-fait en dehors du mouvement intellectuel de l'Europe à cette époque, tant catholique que protestante.

Certains de faire plaisir aux lecteurs, nous extrayons du livre de son frère Alexandre Stourdza: «Oeuvres posthumes, souvenirs et portraits» (Paris, 1859), quelques renseignements biographiques sur cette femme remarquable, qui jugea et peignit si bien les hommes et les choses des premières années du siècle.

La comtesse Roxandra Edling naquit à Constantinople le 12 octobre 1786. Un certain Jean Joseph Dopagne, instituteur de ses deux frères et de sa soeur Hélène (première femme de D. P. Sévérine, plus tard ministre de Russie à Munich) lui donna une instruction sérieuse et forte dans la calme retraite d'une maison de campagne de la Russie-Blanche (près de

Mohilef sur Dniepr), où les revers de la fortune avaient amenés ses parens.

Le témoignage d'un contemporain mérite d'être rapporté: Wiegel, qui les connut alors, dit dans ses «Mémoires» que la famille Stourdza formait à elle seule une académie.

Le comte Edling, qu'elle épousa vers 1818, fut le représentant de la cour de Weimar au congrès de Vienne. Au printemps de 1819 elle le suivit à Florence. En 1824 elle vint s'établir à Odessa et à Manzir, sa propriété de Bessarabie, où elle se consacra pieusement à sa vieille mère; les bonnes oeuvres et l'administration de ses terres se partageaient le reste de son temps.

La comtesse Edling construisit à Manzir une église, une école et un hôpital. Pendant les épidémies de peste et de choléra, qui sévirent sur la contrée, elle déploya une merveilleuse présence d'esprit et fut l'ange tutélaire de la population locale.

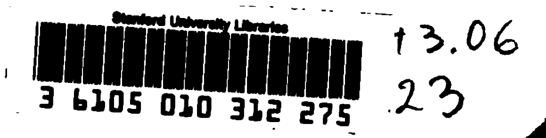
La Grèce doit un souvenir reconnaissant à la comtesse Edling; c'est grâce à son énergique intervention que le prince Galitzine,

ministre des cultes, organisa dans toute la Russie des collectes en faveur des victimes de l'insurrection héllénique; huit mille émigrants grecs purent recevoir des secours, et de nombreux captifs de Chios et de Crète furent rachetés.

Elle n'eut pas d'enfants et concentra toutes ses affections sur son frère, sur l'unique fille de celui-ci et sur ses enfants. La comtesse Edling mourut à Odessa le 16 janvier 1844. C'est à sa nièce, la princesse Marie Alexandrovna Gagarine, que nous sommes redevables de la communication de ses «Mémoires».

Ceux des contemporains de la comtesse Edling qui lui ont survécu et qu'ils nous a été donné de consulter à son sujet, rendent un témoignage unanime à la supériorité de son intelligence et à la générosité de ses sentiments.

P. B.


Stanford University Libraries
3 6105 010 312 275
+3.06
23